

Françoise Guillemot

ARCHIVES DU CHALET

UNE FAMILLE BRIANÇONNAISE
LES CHANCEL (1837-1907)



Françoise Guillemot

**ARCHIVES
DU
CHALET**

UNE FAMILLE BRIANÇONNAISE
LES CHANCEL (1837-1907)

Copyright Françoise Guillemot - 1981.

*A mes cousins et neveux,
à mes frères et sœur.*

*Par leur affection
et leur soutien constant,
ils ont encouragé ce travail
dédié à nos ancêtres
et à nos parents
qui ont bâti et maintenu,
avec le Chalet,
une famille.*

Vers 17 h 45, les ouvriers, conscients de l'heure, commençaient à ranger outils et vêtements de travail, à mettre de l'ordre dans la ruche que fut toute cette journée le chantier du chalet Marius, devenu quelques années auparavant l'hôtel de la Résidence; ils préparaient la saison qui allait s'ouvrir.

A 18 h, le désordre, devenu honnête, pouvait attendre le lendemain.

Il n'y eut pas de lendemain.

Un mauvais contact, un fusible déplacé sans raison, le ver était dans la plaie, le feu dans la maison.

Le foyer, couvant comme un mal caché, grignotait peu à peu, gagnant sournoisement du terrain sans avertir personne. Une fois bien sûr de la place, il éclata et ce fut l'embrasement, tout de suite, dans cette petite ville tranquille un soir de mai 1971. Pas de vent heureusement, sans quoi tout Sainte-Catherine flambait. Les vigiles se trouvèrent bien vite impuissants devant l'ampleur du sinistre; ils appelèrent ceux de la vallée qui, dépassés rapidement aussi, arrivèrent péniblement à envoyer un peu d'eau caresser le premier étage du chalet Marius en flammes. Quant à préserver l'autre chalet, il n'en était pas même question.

Les deux maisons se mirent à brûler comme des torches de résine. Le bois qui séchait depuis près de cent ans dans ces constructions de style colonial, s'enflammait comme de l'étope. Rien à faire. Les populations, rassemblées au pied du spectacle, regardaient brûler le "château" en silence. Le grésillement du brasier et son flamboiement meublaient seuls la nuit.

Quand enfin, les pompiers firent appel à des collègues, munis d'un matériel plus adapté, qui se branchèrent directement sur la Guisane avec des moyens puissants, il n'y avait plus rien à tenter, plus rien à sauver.

Non, heureusement, tout ne fut pas anéanti par les flammes.

A l'initiative du Commandant de la place, un détachement de l'armée fut mobilisé pour retirer, du chalet Evariste, ce qui ne rôtissait pas encore. Une noria nocturne s'installa. Avec tact, dévouement et compétence, les jeunes gens, faisant la chaîne tant que le danger resta limité pour eux, évacuèrent mobilier, tableaux, glaces, vaisselle, batterie de cuisine... et, par dessus tout, le bien le plus précieux, la bibliothèque. Tous les livres furent sauvés et entassés pêle-mêle "au capitaine", une chambre des communs.

Le sinistre enrayé, l'émotion un peu refoulée, c'est là que — arrière-petite-fille d'Evariste Chancel par Edmond son fils, Elisabeth sa petite-fille et ma mère — je les trouvai au début de l'été pour les ranger et en établir des lots. Au fur et à mesure du classement, je tombais çà et là sur des papiers que j'empilais dans un coin faute de pouvoir m'en occuper immédiatement. Les livres une fois répartis, je revins aux papiers qui, déposés en vrac, avaient fini par former un volume important. Je m'y plongeais et constatais bien vite que, de cette masse informe, sortaient peu à peu l'histoire du Chalet et l'histoire de notre famille.

C'étaient les archives, notre patrimoine, dont nous avions,

enfants, entendu parler par les tantes, sous l'abat-jour des soirées du grand salon, mais de façon plus allusive que magistrale. Elles racontaient le remariage de Marina, le Charivari, Zoé Praxède, Adelphe, des histoires... sur le ton anecdotique bien propre à l'esprit des tantes où la causticité se mêlait de tendresse. Je trouvais là le fil d'Ariane de ces récits dispersés et notre mémoire familiale : lettres privées et d'affaires, factures, billets — tous manuscrits plus qu'imprimés — catalogues, affiches, des photos aussi.

La correspondance privée forme la majorité de cette documentation et, je dois dire, la plus intéressante. Elle en constitue le noyau vivant autour duquel s'accrochent les pièces officielles, leur complément. A tout âge on écrit : enfants aux parents et vice versa, amis, frères, belles-sœurs, cousins, fournisseurs aussi car les fournisseurs entretiennent souvent des rapports presque familiers avec leur clientèle. On écrit beaucoup, on écrit facilement, et on écrit avec une spontanéité et une recherche dans l'écriture tombées dans l'oubli aujourd'hui. Le téléphone ayant tué la lettre.

De cette masse de lettres manuscrites surgissent non seulement des événements mais surtout des caractères, des silhouettes, des lignes de vie et de pensée. Ainsi s'il est peu question de religion et de métaphysique, la morale avec les bonnes mœurs et la correction des manières trace toute la ligne de conduite de cette moyenne bourgeoisie catholique du XIX^e. En dehors de la bonne morale, pas de salut.

La lenteur des communications ne freine pas la correspondance, elle ne gêne personne puisque tout le monde vit à ce rythme et ce rythme n'arrête ni les initiatives ni les rapports. Dans cet échange, bien souvent, un seul des interlocuteurs parle car les lettres de l'autre ont disparu. Pourtant ce dialogue à une voix, grâce à sa densité, laisse deviner la personnalité du partenaire : sa voix s'entend à travers le monologue.

Cette mémoire, entassée dans des cartons et expédiée à

La Tronche, accueillit celle de l'avenue Gourgaud après les décès en 1974 de nos tante et cousine Français-Chancel. Celles-ci ayant recueilli, en 1938, les papiers de notre grand-mère et grand-tante, M^{me} Edmond Chancel.

Pendant un an, grâce à la liberté procurée par la disparition d'une vie professionnelle pourtant passionnante, j'ai déchiffré, j'ai lu, j'ai classé, j'ai fait des liasses, j'ai transcrit. Dans le salon couvert de papiers, sautant à pieds joints d'une liasse à l'autre, je commençais le matin pour m'apercevoir, au bout de peu de temps, au crépuscule, que j'avais enregistré quelques dates et oublié beaucoup d'autres. Travail qui absorbe complètement l'individu et ses facultés d'intelligence et de mémoire, cette dernière contrainte de fournir un effort permanent pour retenir les dates qui tracent, en blanc, un parcours dans un labyrinthe obscur. Les dates, si ennuyeuses et froides, deviennent des jalons dynamiques auxquelles la mémoire s'accroche pour relier des faits éloignés livrés par des documents divers.

Au bout de cette année de débroussaillage et de divisions, de subdivisions et de chemises, je vivais avec la famille Chancel au XIX^e siècle. Le décor était en place : Briançon, La Tour, Sainte-Catherine; plus loin Gènes, Marseille, Grenoble, Paris; et plus loin encore Naples, Dresde, Manchester, Tokio, San Francisco. Par cercles concentriques autour de Briançon, les Hautes-Alpes prenaient le monde pour cadre.

Sur scène, quatre générations d'acteurs jouaient leur rôle avec leurs caractères, leur spontanéité, leurs relations familiales et amicales, leur vie professionnelle et tous les événements de la vie : naissances, éducation, mariages, décès. Il y avait là matière à bâtir une synthèse sur cette famille au siècle dernier, sur ses créations et ses audaces.

Encouragée par mes cousins, mis en éveil par mes comptes rendus oraux, j'ai tenté ici ce travail à l'aide uniquement de ces archives. Uniquement. De manière à tirer parti du sauve-

tage de l'incendie, et à prouver l'importance d'archives familiales amassées au fil des ans et des événements, oubliées et sauvées des destructions successives dues à l'ignorance ou au désir de ménager de la place dans une maison encombrée. De ce fait, le texte comporte des omissions, des ombres, des trous, j'en suis bien consciente, mais j'ai maintenu le propos initial : les archives du Chalet, réservant à plus tard des recherches dans les fonds nationaux, départementaux, notariaux et, si la chance me sourit, dans des archives privées qui voudront s'ouvrir à mes investigations. Je n'ai pas d'illusions démesurées : des problèmes ne seront jamais résolus. C'est le jeu de l'Histoire, celui des devinettes.

Il fallait aussi se limiter dans le temps ; je me suis arrêtée à deux dates : 1837, mort de Jean-Joseph-Louis Chancel, père des trois fondateurs de la Schappe et pharmacien à Briançonville, et 1907, mort d'Alphonse, fils d'Evariste, dont la succession ouverte par testament, éclaire concrètement la situation de fortune des Chancel. Entre ces deux dates, un siècle presque, celui de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, celui surtout du Second Empire et de la révolution industrielle, celui aussi du désastre de Sedan et de ses conséquences nationales, celui des débuts difficiles de la III^e République. Les Chancel, par leur position et leurs activités à cette époque, peuvent fournir un excellent exemple de l'évolution d'une certaine classe sociale dans une province isolée, dotée d'un climat rude et dont le cœur penche plus vers l'étranger, le Piémont, que vers Paris.

Après 1907, faute d'un éventail suffisamment étendu de documents, le chroniqueur devait s'effacer devant le romancier. C'est une toute autre facture où les documents, après avoir livré une bataille de plus en plus inégale, laissent le champ libre aux souvenirs personnels qui, pour devenir attachants, doivent s'enrichir d'une sensibilité raffinée par l'imagination.

Déjà, j'espère qu'à travers la sécheresse de cette relation

d'archives ponctuée de citations de texte choisies parmi celles qui pouvaient le mieux illustrer mon propos, chacun y découvrira l'intention qui a guidé ma main pendant la rédaction. J'ai dû écarter maints détails savoureux mais je me suis efforcée de ne mettre en relief que les éléments capables de donner vie à un récit de tendance trop sérieuse et de redonner vie à cette famille dont nous avons été largement bénéficiaires.

Cette maison d'abord, siège de vacances multipliées et heureuses, où se sont forgés des liens affectifs durables; ceux qui l'ont conçue dont les portraits, plutôt sévères, ornaient plusieurs pièces : Adelphe et Marina, Evariste et Elisa et leurs enfants : Louis, Edmond, Gustave, Félix...; l'industrie de la Schappe qui venait en toile de fond sur nos occupations avec l'usine du pont de la Durance où, par privilège, il suffisait de lancer « Chancel » au concierge pour franchir sans difficulté le portail, le parc avec le pavillon, l'étang, les innombrables petits sentiers du Bois de l'Usine couverts d'aiguilles de pins qui, à la descente, permettaient de merveilleuses glissades. Tout ceci nous offrait un monde à part dans le Briançonnais, notre domaine, le domaine Chancel dont on savait vaguement Evariste à l'origine et peut-être Marius aussi. Il y avait aussi le refuge dont le tableau de l'inauguration trônait dans l'escalier et qui était pour nous, plus que les portraits des ancêtres, le "tableau de la famille". Lors de l'incendie, un Briançonnais, pompier de service, se fit un devoir d'aller le décrocher pour le sauver; c'était donc un bien briançonnais. Il décore maintenant une des salles de la mairie de La Grave.

Les Chancel, établis à Saint-Pierre, village perché au-dessus de Briançon, en descendent pour s'installer à la ville au début du XVIII^e siècle et deviennent, sur trois générations, pharmaciens et chirurgiens. L'un d'eux, Jean-Louis, maire de la ville pendant trente ans, ouvre les archives du Chalet avec le testa-

ment de son beau-père natif de Val-des-Prés qui donne ses instructions pour son enterrement et sa succession.

Ce Jean-Louis (1751-1825), par son mariage avec Elisabeth Clavier, a eu quatorze enfants dont six vivants et cinq cités dans ce texte à plusieurs reprises : Jean-Joseph-Louis, Françoise, Guillaume (négociant et branche des Bonnasse), Auguste (négociant et mort à Marseille du choléra en 1837), Louise (branche des Turin, pharmaciens, voir la polémique des briquets oxygénés). Les généalogies hors-texte étudient exclusivement les descendants de Jean-Joseph-Louis et de Françoise Chancel, sa sœur, héros de cette histoire. A chacun de les graver dans la mémoire ou de s'y reporter fréquemment pour débrouiller les liens familiaux complexes noués entre ces deux familles, à commencer par Marina qui, par son remariage, se trouve à la fois mère, tante et belle-sœur de sa fille, puis Evariste et Marius, cousins germains de leur belle-mère... chacun se livrera au jeu des imbrications entre les Arduin et les Chancel, nœuds des relations familiales et commerciales.

On compulsera aussi avec profit, malgré son aspect sibyllin, le tableau des cinq familles Arduin-Berthelot-Brian-Chancel-Prat qui illustre la toile d'araignée tissée entre leurs membres par des alliances et qui permet de comprendre un peu mieux la complexité de leurs rapports à travers le récit. Ces tableaux, conçus pour la compréhension du texte et la facilité de sa lecture, présentent donc des lacunes. La généalogie établie par un descendant de Gustave Chancel permet une vue plus exhaustive de la descendance de Jean-Louis Chancel; elle mériterait d'être poursuivie.

1837 - 1842

MARINA ET LA PHARMACIE

Quand le 18 février 1837, Jean-Joseph-Louis Chancel meurt brusquement, probablement emporté par la grippe qui sévisait durement cette année-là, c'est la consternation autour de lui. Mort à 58 ans, c'est bien jeune; il laisse une veuve de 45 ans, Marina, et six enfants pas bien grands encore. Certes Marina est bien entourée : deux de ses enfants sont auprès d'elle; il y a les Arduin, cousins et neveux de son mari, qui témoignent aussitôt d'une efficacité peu commune; il y a à Gênes, loin du pays mais près d'elle en affection, ses frères Brian, Alexandre, Jean-Jacques et Marc-André, l'époux de Clarisse Arduin, sa nièce. Tous compatissent largement à son deuil et l'exhortent à la fois à veiller sur sa santé et à se résigner : « ... et pourtant tel est notre sort sur cette malheureuse terre où chacun à notre tour nous devons nous pleurer les uns les autres et pour toute consolation il nous reste que le respect en la volonté de Dieu à laquelle nous devons nous résigner. Puisses-tu être capable d'une résignation. » Toutes les lettres rendent le même son : la résignation sur notre sort et en la volonté divine.

Enfin il y a auprès d'elle, aussitôt, Adelphe Arduin, son neveu par alliance, qui rapidement, constamment, deviendra l'homme indispensable.

MARINA ET LA PHARMACIE

Jean-Joseph-Louis laisse le souvenir d'un homme de valeur; les inventaires de la pharmacie, les comptes rendus à son égard à l'occasion de sa disparition, le prouvent largement. Ses titres ? La généalogie les répète volontiers : « pharmacien - chimiste, préparateur du baron Thénard, a découvert le borax dans divers lacs de l'Italie et a mis au point la formule des briquets oxygénés d'où procèdent les allumettes phosphoriques. » Et, d'après son fils Paul, il a à son actif plus d'une trouvaille : « ... pour les recettes des briquets oxygénés, je ne me rappelle pas qu'elle était celle de papa, mais je pense qu'elle doit être unique et d'après les ouvrages que j'ai consultés ici, ce doit être part égale soufre et muriate suroxigéné de potasse, quantité suffisante de cinabre pour colorer et de mucilage de gomme pour former une pâte; voilà une recette dont je voudrai bien que tu tins note pour mon retour à Briançon, celle des pastilles pour le goître et en un mot des recettes particulières à notre pharmacie qui ne se font pas ailleurs. »

Descendant de trois générations de chirurgiens et de pharmaciens à Briançon, il a considérablement développé l'officine sise dans la Grande Gargouille au n° 37. La maison existe encore, ornée d'un portail décoré. L'intérieur, quoique peu reluisant, cache un superbe escalier éclairé par des baies sur cour. Là, aidé de Marion et de Françoise, les servantes qui resteront fidèles à sa veuve, Jean-Joseph prépare onguents, cataplasmes, poudres vésicatqires, sirops de toutes sortes à partir de produits de base d'une variété innombrable comme en témoigne l'inventaire de la boutique.

On vient de loin lui acheter des produits toxiques consignés dans un carnet spécial avec la signature des acheteurs — souvent une simple croix — et parfois illisible. A vrai dire, ce qu'on lui achète de dangereux se réduit à peu de chose : de l'arsenic comme mort aux rats ou pour soigner une vache malade. Mais on vient de très loin, de Vallouise, de La Grave,



Marina Chancel-Arduin



Jean-Joseph-Louis Chancel



Briançon. Grande Gargouille
Porte de la pharmacie

MARINA ET LA PHARMACIE

du Queyras, preuve que peu de pharmaciens avaient, dans la région, l'autorisation de vendre ces produits.

Sa notoriété fera des jaloux et, chose banale, dans sa famille même, puisqu'un cousin, le docteur Turin, pharmacien aussi, contestera, plus tard, sa paternité du briquet phosphorique, d'où polémique vigoureuse, articles de presse, et procès intenté par les fils de Jean-Joseph. Une tête d'honnête homme comme le montre son portrait peint à l'huile : des traits un peu forts, des lèvres épaisses et ourlées, le parfait bourgeois des années 1830. Remarqué par le ministère de l'Intérieur pour son analyse des eaux du Monétier-les-Bains, il fit plusieurs communications scientifiques dont celles publiées par le *Journal de Pharmacie* en 1817-1818 :

« Lettre à M. le docteur Virey sur un empoisonnement des bestiaux par le pain d'amandes du prunier des Alpes et sur son contre-poison.

« Monsieur,

« Les substances qui contiennent de l'acide prussique ont, dans l'économie animale, des effets délétères si reconnus qu'on ne saurait trop recommander d'en proscrire l'usage. Rien ne pouvant mieux remplir ce but que de donner de la publicité aux accidents qui sont toujours le résultat de leur emploi, je prends la liberté de vous faire part d'un de ces accidents dont j'ai été le témoin il y a peu de temps et du moyen que j'ai employé pour le combattre. On obtient dans mon pays, par expression de l'amande du prunier des Alpes, une huile douce très estimée pour la table et un gâteau légèrement amer, qui contient beaucoup d'acide prussique : le vulgaire lui attribue la propriété d'engraisser très promptement les animaux, si on leur en donne en petite quantité. Une poignée de ce résidu mis en poudre, et délayé dans de l'eau, avait été donnée dans cette intention à deux vaches; elles éprouvèrent aussitôt d'affreuses convulsions; leur ventre devint très tendu et volumineux, la

MARINA ET LA PHARMACIE

rumination cessa, et une pèrit en peu de temps, malgré les soins des artistes vétérinaires; l'autre était près de succomber, lorsque je m'avisai de lui faire avaler une légère dissolution de sulfate de fer, dans l'idée d'absorber cette grande quantité d'acide prussique développé par la chaleur, et dont une portion était poussée au dehors par les expirations qui n'avaient lieu que très difficilement et à de longs intervalles. Aussitôt que ce remède fut parvenu dans le premier estomac, la respiration devint plus facile, la vache se mit sur le ventre, position qu'elle garda sept à huit minutes; après quoi les convulsions reprirent et, renversée sur le dos, elle agitait vivement ses jambes. Je lui fis prendre une nouvelle dissolution de sulfate de fer, qui fit cesser sur le champ les convulsions, tellement qu'elle put se lever et manger librement, et la maladie cessa entièrement. Cet étonnant résultat me fait croire que le sulfate de fer serait également, pour l'homme incommodé par les diabolins, les amandes amères... l'antidote le plus souverain. Ce n'est qu'à vous, Monsieur, et aux habiles praticiens vos confrères, qu'il appartient de juger du mérite de cette application; si vous croyez convenable de publier la communication que j'ai l'honneur de vous faire, je la sou mets à vos lumières et au zèle que vous montrez pour tout ce qui intéresse l'utilité publique.

« J'ai l'honneur...

« J.J.L. Chancel, pharmacien à Briançon. »

Et pour les amateurs de confitures originales :

« La *carlina acaulis*, de Linné et Villars, croit abondamment sur les monts rocailleux et stériles; elle présente un aliment sous le nom de *cul d'artichauds sauvages*, car elle a plusieurs rapports de forme avec l'artichaud, par le clinanthe ou la calathide épaisse et charnue de leurs fleurs, comme dans toutes les autres cinarocéphales. M. Chancel a eu l'idée heureuse de confire au sucre cette partie charnue de la carline, qui est non seulement un aliment très restaurant mais qui passe pour avoir des vertus

MARINA ET LA PHARMACIE

aphrodisiaques ou excitantes particulières. Cette sorte d'artichaud sauvage, en effet, est diurétique et présente, dans l'état frais, de petits vaisseaux contenant un suc jaunâtre particulier quand on brise ce disque charnu qui porte les fleurs.

« La conserve de carline a une saveur agréable qui la rend très propre à la consommation et à être admise sur les tables plus recherchées. »

La Croix d'Aquila, paraît-il, abrite un jardin de culs d'artichauds.

Membre du collège électoral soumis au cens, il est donc l'un des rares hommes de l'arrondissement à posséder une certaine aisance. Aux élections de 1830, préfet et sous-préfet sondent ses intentions; il manifeste nettement des tendances d'opposition. Alors ne pourrait-on pas le retourner en lui proposant une aide pour construire une digue sur un terrain lui appartenant et fréquemment inondé par la Durance ? Inutile, M. Chancel est un homme riche et indépendant, entêté dans ses opinions, déclare Gap au sous-préfet de Briançon, alors : « ... le mieux serait de faire en sorte qu'il ne vint pas au collège puisque déjà il est douteux qu'il s'y rende. Agissez en conséquence. »

Cet homme inflexible habite avec sa famille au-dessus de la pharmacie dans cette maison de la Gargouille, autrefois propriété Prat.

Voici donc Marina veuve avec de lourdes charges sur les bras ! Une succession à régler, un commerce à gérer, mais quelle décision prendre ? Elle peut continuer la pharmacie pendant un an mais, sans les titres officiels, elle ne peut poursuivre cette activité au-delà.

Les enfants à élever : Paul, né en 1817, suit à Paris un stage de pharmacie pour prendre la succession familiale. Il a à peine vingt ans et semble un garçon sérieux; Evariste finit des études à Gênes et s'initie au commerce auprès de ses oncles Brian.

MARINA ET LA PHARMACIE

Les deux garçons ressentent vivement la mort de leur père, surtout Paul : « Ma pauvre maman. C'est en versant des larmes sur notre sort commun que je t'engage à te consoler, ce que je n'ai pas la force de faire pour moi, le malheur s'est appesanti sur nous et nous a privé de l'être le plus précieux que nous eussions... hélas ! il est donc vrai qu'il n'existe plus... pauvre père, il nous quitte au moment où nous avons le plus besoin de lui... quel sera notre sort, Dieu est donc bien irrité contre nous pour nous priver ainsi en un seul instant de celui sans qui il n'est plus de bonheur pour nous sur la terre, jamais je n'ai pu me faire à une pareille idée; et maintenant que la réalité existe !... oh, la tête me tourne, il est vrai que je l'ai vu pour la dernière fois, mon imagination se refuse à une pareille idée c'est des consolations que je voulais essayer de t'offrir et malgré moi, je ne fais qu'envenimer ta douleur et la mienne ce n'est que maintenant que je sais ce que c'est qu'un père, non, ce mot seul me fait verser des larmes, je payerai de 10 ans de ma propre existence le plaisir de voir encore un instant l'auteur de mes jours... vains désirs... l'impitoyable mort nous l'a ravi... » et, phrase qui prendra bientôt tout son sens : « Je remercie Adelphe et Placide (les deux frères Arduin, le second gendre de Marina) de toute la peine qu'ils doivent avoir à cette occasion, qu'ils n'oublient pas que papa nous laisse un vide immense et *qu'en eux seuls de tout Briançon est placé notre confiance.* »

Ils rempliront bien leur tâche.

Evariste a été prévenu avec ménagement par ses oncles : « ... le bon Evariste, qui n'a été informé qu'hier au soir de cette funeste nouvelle, est encore bien triste ce matin nous tâcherons de l'égayer et de le raisonner et j'espère qu'il sera sous peu consolé et que toi, ma chère sœur, tu le seras aussi avec le tems (*sic*) qui seul peut parvenir à ce but. »

Marius, en pension à Tournon, reste muet au décès de son père. Clodomire, mariée à son cousin germain Placide, réside

MARINA ET LA PHARMACIE

encore à Briançon; quant aux deux dernières : Ernestine est en pension à Grenoble, seule Nathalie, encore une toute petite fille, vit avec sa mère.

Marina, dont le double portrait à l'huile ornaît d'une part la chambre rouge du chalet Evariste et d'autre part une des chambres de l'autre chalet, donne l'impression d'une femme ayant les deux pieds sur terre : d'un calme embonpoint selon les canons de beauté féminine d'alors, elle ne prend pas de décisions à la légère. Et là, la correspondance engagée avec son fils Paul, où sa voix reste muette, montre le cheminement de sa pensée.

Paul n'a qu'une idée en tête : venir le plus rapidement possible aider sa mère à la pharmacie et pour l'éducation de ses frères et sœurs. Il se sent une responsabilité de frère aîné. Il insiste dans ce sens. Marina hésite longtemps et, finalement, prend un moyen terme, elle gardera la pharmacie qui, déjà un peu droguerie du vivant de Jean-Joseph, deviendra droguerie-herboristerie-quincaillerie-import-export. Nous voilà dans le négoce ! Négoce et négociants, Marina aurait-elle pu échapper à l'emprise du milieu ?

Ses neveux Arduin sont à la tête d'une affaire de négoce à l'enseigne Arduin frères, à Briançon. Ses frères Brian, à Gênes, à la tête d'un important négoce qu'ils agrandissent encore. Ses beaux-frères, Guillaume et Auguste Chancel, sont, à Marseille, des négociants à l'enseigne Chancel frères. Les deux beaux-frères de sa belle-sœur, Françoise Arduin, née Chancel, Louis et Denis Arduin, tiennent négoce à Marseille à l'enseigne Arduin et Cie, et, à Grenoble, Placide Arduin, son gendre, va bientôt s'installer et devenir Arduin fils, Arduin et Ferrotin. Enfin plus tard, sa fille Ernestine épousera le sieur Sivoux dit Coquet, négociant et voiturier à Grenoble.

Comment ne pas devenir négociant au milieu de tout ce

MARINA ET LA PHARMACIE

négoce ? Marina va devenir négociante et pendant deux ans le sera bien.

Installée là-haut, dans cette boutique à ciel ouvert — elle la fera vitrer plus tard — Marina se livre à un intense trafic en tout genre. Les commandes sont passées soit sur des papiers à en-tête par les clients-négociants soit sur des papiers ou même des bouts de papiers où l'orthographe auditive exige une lecture à haute voix pour comprendre : « Je prie Madame Chancel de remettre les article ci après designie a ma fille quilz vous seon paye dans la huitaine et vos intere je vous le peu pas paye que a la fin du moi le jeudi dapre la foire de sant francois quil est le 4 octobre a Vallouise mey si je suis dacor avec celui que je veu vandre un pre que jé a la montagne je payeré le plus gro de cet que je vous doi et comme je vous fait atandre un peu plus qua lordineire de vos intere je vous donerez la toute de intere aucy madame ce que je vous demande jeudi prochain je vous la porterey sant faute

savoir 10 livres bois jonne

3 livre bois dinde

4 once andigot bencyal

3 livre caparose

1 livre et denis sandal

1 livre et deny alun

2 livre et deny huile de vitriol

je vous soite le bonjour annatandant de vous alle satisfaire. »

Les lettres ou billets sont adressés à Madame Chancel à Briançon, c'est tout; on ajoute parfois : née Brian, négociante, bourgeoise, et, une seule fois, à sa campagne au-dessous de la gendarmerie. Les lettres sont pliées en quatre, pas d'enveloppe, elles viendront plus tard.

Etablir la liste des échanges auxquels Marina préside avec autorité relève du casse-tête et pourtant il faut bien y voir clair.

MARINA ET LA PHARMACIE

Qu'exporte-t-elle ?

En numéro un des violettes pour infusions et sirops demandées partout : de Lyon, de Paris, de Marseille. La fleur de violette des montagnes est un gros produit d'exportation.

De Menier, droguiste à Paris : « Si les violettes que vous nous proposez sont très belles, nous vous prions de nous en expédier 150 kilogrammes. »

De Paris aussi, le droguiste-herboriste-sangsues Vinot est, à maintes reprises, gros client pour les violettes; il est difficile, les trouve trop chères et une fois : « ... elles sont moins colorées que d'habitude et elles ont beaucoup de queues et d'impuretés. »

Avec la violette, le tussilage dont on fait des sirops et des préparations aux propriétés pectorales, revient souvent dans les commandes.

Ensuite l'amiante, exploitée dans les environs : « Nous avons quelquefois acheté en votre ville de l'amianthe très belle longue d'un pied et demi à deux pieds. Si vous en aviez ainsi sans grabat ni pierre bien soyeuse au prix de 2 à 2,50 f. le 1/2 kg. nous vous serions obligé de nous en adresser par la diligence... pour échantillon », écrit Monnet de Lyon.

Laurent, de Lyon aussi, se montre plus sévère : « Si vous avez une petite caisse amianthe longue blanche et légère du poids de vingt cinq à soixante livres ou un peu plus, à deux francs le demi kilo rendue à Lyon franc de port et d'emballage expédiez la moi de suite et fournissez en le montant à un mois de datte... Veuillez s.v.p. ne pas faire comme feu M. Chancel qui l'avait mise plus belle dessus que dessous car je la vérifierai. »

Marina renouvelle la concession de la mine de plombagine du Chardonnet dont les droits ont été payés en septembre 1838 au percepteur du Monétier : Gendron. Une petite entreprise à Briançon même utilisait ce graphite pour tourner des crayons.

Elle reprend aussi celle du talc, objet de nombreuses com-

MARINA ET LA PHARMACIE

mandes d'un peu partout : « Je prie Monsieur Chancel de m'expédier aussitôt son arrivée le plus tôt possible par la voie de Marseille un tonneau de talc en poudre très fine... », commande Rommetin marchand épicier-droguiste.

De la craie — mais est-ce de la vraie craie ou de la “craie de Briançon” synonyme de talc ? — et là comme pour l'amiante et la plombagine, elle reprend des concessions attribuées déjà à son mari : « Si vous voulez de la pierre de craye, envoyez des voituriers chez moi, car les notres sont occupés à des ouvrages qu'ils gagnent plus qu'à travailler pour vous qui voulez être servi pour rien et si vous êtes pressé les messieurs Brun et Merle du Mont Genève ont de quoi vous servir mais ne les maltraité pas dans les accords et soyez de meilleure foi que par le passé vous commencerez et je serai votre bon ami », écrit un monsieur pas commode à Jean-Joseph-Louis en octobre 1830.

Et, en 1839, sur papier imprimé avec effigie gravée d'un bateau à vapeur et à aubes, il est dit : « A été chargé au nom de Dieu et de bon sauvement au Port & Havre de cette ville par Denis Arduin et Cie pour compte et risque de qui il appartiendra sur le navire appelé l'Euthymène pour porter et conduire Dieu aidant à Rouen et consigner à ordre ou qui pour lui sera les marchandises ci après mentionnées... nous disons sept barils craie pesant ensemble brut deux mille quatre cent soixante cinq kilogrammes et demi... » Denis à Marseille se charge donc de réexpéditions. Talc et “craie de Briançon”, employés en dermatologie, s'exploitaient dans la vallée de la Cervereytte.

On peut imaginer foule de marchandises en provenance de Briançon, si l'on croit la commande envoyée le 6 mars 1839 de Marseille par Charbonnel :

« Madame,

« J'ai reçu en son temps les confitures de groseille et framboise que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer et je les ai trouvées excellentes bien gelées comme il faut qu'elles fussent

MARINA ET LA PHARMACIE

pour être dans leur perfection maintenant je crois avoir reconnu le motif qui me fit trouver celles de l'an dernier moins bonnes c'est qu'arrivées ici très fraîchement faites avec une température très chaude elles n'ont pu atteindre ce degré de solidité ou de congélation nécessaire pour remédier à ces inconvénients je prendrai le parti de ne faire arriver qu'en décembre la 1/2 de ma provision et en février l'autre 1/2.

« Par ce moyen en demeurant plus longtemps dans nos montagnes avec une température froide je pourrai les conduire jusqu'au bout sans qu'elles tombent en sirop. Et comme je ne veux pas m'exposer au même oubli que l'an dernier de vous les commettre à temps je vous prie prendre dès à présent note de ma commission pour 15 kilogs environ que vous ferez faire le temps du pour m'expédier la 1/2 fin novembre 1839 l'autre 1/2 en mars 1840 en temps opportun je vous enverrai les pots vous pourrez la faire 1/3 tout framboise

2/3 de 1/2 groseille et 1/2 framboise

mais en ayant soin d'écrire dessus les pots pour les reconnaître sans les découvrir. Je viens encore abuser de votre obligeance en vous priant de m'envoyer un pot d'environ 4 à 5 ks. net miel naturel avec la brèche pour la cire tel qu'on la tire des ruches dans le mois-ci; faites choix s.v.p. du meilleur que vous trouverez mais en ayant soin comme je le dis ci-dessus qu'il soit tout à fait naturel tel qu'il sort de ruche. Je suis confus de tout l'ennui que je vous donne pour ces bagatelles... »

Mais qui faisait cuire les confitures ? Marina ? Marion et Françoise ? Pas de réponse encore.

Les prix sont débattus, varient suivant les arrivages, l'irrégularité des récoltes, les mauvaises saisons. Les marchandises voyagent par voitures à chevaux dont les propriétaires constituent d'énormes entreprises de roulage avec relais, exclusivité de trajets, assurances, responsabilités. A une réclamation de Marina, Denis Arduin répond : « ... vous nous réclamez le ballot

MARINA ET LA PHARMACIE

indigo que notre précédente vous portait facture; nous sommes persuadés l'avoir remis à Ollagnier (le voiturier); s'il ne vous l'a pas remis il l'aura probablement égaré, ainsi faites le lui payé... Ollagnier a pris tous les colis dont vous remettons facture; écrivez nous par la poste quand vous aurez besoin de quelque chose afin qu'on puisse le tenir prêt pour le départ du voiturier. »

Les factures valent, les paiements aussi, assurés aussi bien par Marina que par Arduin et les frères Chancel à Marseille, par Arduin de Grenoble et aussi, très souvent, par le « bon Adelphe » qui, à Briançon, est là. Combien de factures sont marquées au bas : « payé par Adelphe, à rembourser à Adelphe, en compte chez Adelphe » ? Soutien de la veuve, il est une présence et un conseil constants.

Et, autour de lui, pilier de cette famille, les liens commerciaux et financiers de tous ces Chancel, Arduin, Brian, donnent l'impression d'un véritable trust bancaire structuré, actif, où l'affection due aux rapports familiaux n'est pas le moins du monde exclue. Souvent au pied de lettres commerciales, une petite note, un petit mot rappelle au bon souvenir, s'inquiète d'une santé, espère une visite proche ou donne des nouvelles des enfants.

Autre face du trafic : l'importation. Alors, si l'export s'est montré relativement simple, l'importation se révèle autrement compliquée par la diversité des produits achetés, de leur lieu d'origine, de leur prix et de la double difficulté d'approvisionnement et de transport. Après l'achat, la distribution qui suppose une clientèle très largement étendue. Y avait-il des risques à la commande ? Des problèmes de stock ? Un peu de publicité ? Les archives laissent ces questions sans réponse.

Les achats, si divers soient-ils, consistent en des produits de base indispensables à la vie courante à cette époque et dans

MARINA ET LA PHARMACIE

ces pays : produits alimentaires, produits chimiques à de multiples emplois, droguerie, objets ménagers, ustensiles... La liste est longue et les fournisseurs nombreux. Un exemple: en l'année 1839, Denis Arduin lui expédie en plusieurs envois : fleurs d'oranger, figues de Naples, raisins de Roquevaire, eau de Javel, fleurs de soufre, indigo, fluor, vermicelles jaunes, buche d'Inde, buche bois jaune, éponges, planche liège, pâtes, semoule, café de la Martinique, longue vue, « ... du café Padang en place du St Domingue ce dernier étant toujours de plus en plus cher, le Padang vendu brulé vaut l'autre et est bien meilleur marché, du reste faites en l'essai de cette balle... », sucre vergeois, graine de moutarde, sucre batardes vertes, sucre raffiné, noir d'ivoire, sucre de réglisse, des fromages et, du poisson quand la saison le permet.

Les frères Chancel lui expédient de l'huile, des olives, des bouchons, des vases de champignons à l'huile, du bois de campêche, du vernis, des cornichons... Arduin fils à Grenoble : des produits exotiques tout en se faisant souvent le réexpéditionnaire, le relais. Cet Arduin Placide a bureau sur la route d'Eybens, un autre rue Bayard et il y a des fiches d'expédition, à son nom, de la rue des Clercs.

En outre, il y a tous les fournisseurs de Marseille, de Lyon, d'Avignon, de Gap, et surtout de Paris. Une liasse de catalogues imprimés, à en-tête plus ou moins orné crée un univers qui dépasse largement celui du catalogue des Armes et Cycles de Saint-Etienne, régal de combien de générations ?

En haut de page figurent souvent les sangsues, choisies ou moyennes, vendues prix courant entre 12 et 7 f. le cent. Puis viennent les aluns de glace tenant compagnie au cacao caraque grablé; la corne de cerf râpée fait bon ménage avec les cloportes, la civette et la cochenille. Voulez-vous de l'essence de souarouba ou du lichen d'Islande ? Passez à la page deux où

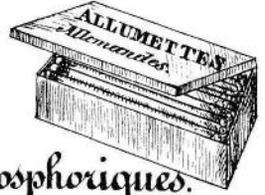
Un des fournisseurs de Marina →

N^o 52,
ALA BONNE ÉTOILE

N^o 52.
PASSAGE DU G.^d CERF.



M^{elle} GENDRY,



Fabricante de Briquets Phisiques & Phosphoriques.

Amadou & Allumettes Allemandes.

Fait la Commission pour la France et l'Étranger

PARIS.

M

J'ai l'honneur de vous prévenir que outre les articles dont vous avez ci bas le Prix-courant, je fabrique en première qualité l'Amadou et les Allumettes Allemandes, avec lesquelles on obtient du feu à l'instant même n'ayant qu'à frotter vivement et d'un seul trait sur le dessous de la boîte ou toute espèce de corps dur et sec.

L'Ancienneté de ma maison vous garantit que je continuerai d'apporter tous mes soins à la fabrication des articles sortant de mon Magasin et me fait espérer la continuation de vos ordres et aussi que vous voudrez bien ajouter les deux articles signalés ci-dessus sur votre première commande.

J'ai bien l'honneur d'être votre toute dévouée.

Gendry.

Prix Courant.

Amadou Allemande la grosse	21	"	Vénilleses fidèles à l'amiante Année la g. ^{se}	24	"
Allumettes id id	21	"	id id 1/2 année la g. ^{se}	18	"
Briquets ronds en carton N. ^o 1 la grosse	10	"	id id 1/4 " la grosse	15	"
id id 2 "	15	"	Allumettes N. ^o 1 la grosse	6	"
id id 3 "	18	"	id 2 id	7	"
id id 4 "	22	"	id 3 id	8	"
id en carton carré N. ^o 1	15	"	id le mille	"	40
id id 2 "	18	"	Briquets Phosphoriques, Slaton en étain la D. ^{no}	4	50
id id 3 "	22	"	id id étai en ferblanc la D. ^{no}	6	
id Phisiques, boîtes ovales "	8	"	id id boîte ovale la D. ^{no}	8	
id id id carrée "	9	"	id id Boite de fantaisie en tous genres.		

MARINA ET LA PHARMACIE

le miel de Bretagne voisine avec des peaux de chiens; en cas de besoin, se trouvent tout près de la glu très bonne, des grabeaux de cantharides et de la noix vomique râpée. Les vermicelles jouxtent le pyrèthre, le sumac et les tamarins (rares); les yeux d'écrevisses, le zédoaire. Tous les chocolats préparés selon des procédés mécaniques, les poudres fines et impalpables; enfin des articles divers comme les bandages de toutes sortes, les bouts de sein en gomme élastique, les clysoires imperméables, les allumettes, les couteaux à racine, les colliers anodins... Un monde.

Certains fournisseurs sont plus spécialisés comme Noël à Paris qui entretient un abondant courrier avec Marina. Il s'intitule tabletier « tient fabrique de billes de billard, ordinaires et perfectionnées par un procédé nouveau et de son invention, à l'aide duquel il tourne des billes parfaitement rondes. Par le même procédé il retourne celles qui sont écaillées ou qui ne sont plus assez justes. Il tient en outre toute la tableterie en ivoire et bois des îles, tels que manches d'écrans, garnitures de bureaux, coulans de serviettes et de bourses, etc., ... et généralement tout ce qui concerne son état. »

Lauzanne à Paris aussi est : « avantageusement connu depuis douze années pour la fabrication des moulins à café, poivre, chocolat, indigo, cochenille et pour toutes les autres graines... » Un autre propose des nouvelles lampes à fond tournant « brûlant sans odeur ni fumée et donnant une lumière plus douce et plus éclatante que les meilleures lampes à mouvements d'horloge dites de Carcel. »

Et Marina commande, reçoit et revend. Les colis mettent 14 jours pour joindre Paris à Grenoble, 8 pour Lyon; une fiche du roulage Bonjour et Verrier de Paris lui annonce le départ d'une caisse qu'elle recevra dans... 35 jours.

Du côté clients, un petit bout de papier signé de J. Celse, instituteur à Bouchié, la prie de confier au garçon qu'il envoie

MARINA ET LA PHARMACIE

du matériel de classe : « avec un crayon fin et un petit verre de fayance (*sic*) pour faire mon ancre (*sic*) rouge et une main de bon papier. Et il ajoute : « je ne trouve pas assé d'argent pour le moment mais à Carnaval j'irai moi-même vous satisfaire comme de juste. » Et, au verso du billet, est griffonné : « j'ai oublié un quarteron de sucre. » Voilà les clients de Marina.

Elle trouve en la personne de son fils Paul un bon représentant pour ses affaires; c'est un garçon qui fait le maximum pour rendre service à sa mère et pourtant son stage de pharmacie lui prend la majorité de la journée.

Les conditions sont loin d'être faciles pour cet étudiant de vingt ans. Le contrat avec M. Durozier, pharmacien, a été signé pour trois ou quatre ans; le stagiaire est à l'officine du matin au soir à la disposition de son employeur qui doit, en principe, lui réserver deux heures de libre, le soir, de 9 à 11 heures, mais souvent les besoins des préparations lui mangent ce temps. Il est logé et nourri chez son pharmacien mais dans des conditions précaires. Ses oncles Brian, de passage à Paris au cours d'un voyage, écrivent à sa mère : « Paul ne peut pas être plus mal logé qu'il ne l'est chez M. Durozier, ils sont à deux dans une chambre noire mauvaise qui n'a pas plus de 4 pieds de haut n'ayant qu'une mauvaise petite fenêtre qui donne sur le laboratoire d'où il vient mille mauvaises odeurs, tout cela n'est certainement pas sain. »

Les Chancel paient très cher pour ce stage. Quand il est question que Paul abandonne sa dernière année pour suivre les cours nécessaires à son diplôme et revenir à Briançon tenir la pharmacie, le point noir est le remboursement consécutif à une rupture de contrat. Finalement il y aura un compromis qui laissera à Paul la possibilité de suivre les principaux cours et, en remerciement, Marina enverra... une peau de chamois à M. Durozier !

MARINA ET LA PHARMACIE

Le travail consiste essentiellement à faire des préparations à partir de produits bien définis qui reviennent tout le temps. En janvier 1837, peu de temps avant la mort de son père : « il m'est arrivé de passer une journée entière à ne faire que des loochs (potions médicinales adoucissantes), c'est un détail continu de pâtes et de sirop. » Trois semaines après : « ... la grippe nous a donné une occupation inconcevable depuis 7, 8 h. jusqu'à 11, 11 1/2 h. il y avait toujours 4 à 5 personnes dans la pharmacie... les recettes de la maison allaient jusqu'à des 180 à 200 f. pendant tout ce mois. »

Il ne sort que deux fois par mois et ces sorties sont consacrées à visiter les clients de sa mère : « J'ai été voir M. Godillon, il prendra des violettes comme les autres années... Il aurait besoin de tussilages, peux-tu en faire ramasser le plus que tu pourras, il prendra tout... il faut qu'ils ne soient pas trop avancés, et que les queues ne soient pas trop longues, c'est je crois maintenant le moment de les cueillir, il voudrait aussi le prix de l'arnica et de la bistorte. » Le talc lui cause bien du souci; il n'arrive pas, les clients s'en plaignent : « Je ne sais à quoi attribuer le retard du talc... peut-être le navire s'est-il perdu encore cela n'est guère probable puisque un de ces trois envois a été envoyé à part et longtemps auparavant il n'est guère possible que les deux navires soient perdus, écris aux oncles pour qu'ils écrivent à leur tour à leur correspondant de Rouen de surveiller l'arrivée. Dis moi si tu les a assurés pour la mer. »

En futur pharmacien, Paul envoie à sa mère plusieurs recettes de potions, onguents, dont celles d'emplâtres épistatiques. L'une, la plus forte, mélange axonge (saindoux), cire jaune, cantharides (genre d'insectes coléoptères qui abondent dans les régions méditerranéennes et sont d'un grand usage pour les vésicatoires), de l'indigo et du cucurma; l'autre, plus douce, associe : « cantharides entières dépoudrées, axonge bien

MARINA ET LA PHARMACIE

blanche, faites digérer pendant 12 heures passez puis faites fondre à une douce chaleur et ajouter cire blanche agiter jusqu'au refroidissement aromatiser avec essence de bergamote. »

Et comme Marina veut vendre une partie du stock constitué en pharmacie par son mari, Paul, de peur de perdre beaucoup à la vente, lui conseille de garder des substances inaltérables : « ... ainsi pour les substances peu employées tel que le cardamome, le parira, le cortus, et en général toutes celles que depuis 20 ans que tu es dans la pharmacie, tu as vu très rarement demander, pourquoi ne garderais-tu pas une once ou deux selon leur importance, 5 à 6 de salsapareille (liliacée américaine dont la racine est dépurative et sudorifique), 2 à 3 de sassafra, de 4 à 6 de polygala, de 4 à 6 de blanc de baleine; pour le sureau, la véronique, l'ortie blanc, le raifort, les cantharides, la bemoine, l'agarie, la métisse, les fleurs de mauves, on peut les remplacer en les achetant à Briançon même des payans... »

En 1837, on parle encore en onces, toises, arpents, le système décimal entrera en vigueur en 1840 et, fréquemment, les fournisseurs, avec leurs catalogues, offrent des tables de concordance pour les poids et mesures. Dans le courrier, la ponctuation ne correspond pas non plus avec celle d'aujourd'hui, on peut même dire qu'elle est pratiquement absente. Quant à l'orthographe, elle surprend fréquemment.

Une fois seulement la correspondance fait allusion à autre chose qu'aux affaires familiales. C'est le 25 février 1837 que Paul évoque un événement qui aurait pu avoir des conséquences nationales : « ... vous aurez appris par les journaux les divers attentats contre le roi, mais une chose dont on ne saurait se faire une idée, c'est le peu de retentissement que cela a dans Paris, à tel point qu'on l'ignorerait si l'on ne lisait pas les journaux. »

MARINA ET LA PHARMACIE

C'est tout pour la France et l'on revient bientôt aux sujets personnels dont l'un, très important, son mariage. Marina a dû lui envoyer des conseils très précis pour que Paul réponde une longue lettre où il analyse les propositions de sa mère. On voit d'ici le raisonnement de Marina : mon petit, dans la situation où nous nous trouvons, ton retour prochain à la maison, la tâche qui t'attend à la pharmacie, l'argent que coûte la gestion de ce commerce, il faut te trouver une bonne "position", un beau mariage à prévoir. Il y a là une jeune fille, bien sous tout rapport, bien élevée, bien dotée, sérieuse, qui pourrait être d'un grand secours pour toi et ton rôle futur. Et Paul de répondre : « ... je t'avouerai que jamais je ne l'avais pensé comme possible avec la personne que tu me proposes... toujours j'ai cru que son âge un peu avancé par rapport au mien me l'aurait fait trouver mariée à mon retour à Briançon... » Il faudrait quand même qu'elle lui plaise car c'est « ... une question si importante, contribuant au bonheur ou au malheur du reste de ma vie, surtout dans un pays comme le nôtre où la vie d'intérieur est tout, et où les maris malheureux n'ont pas les avantages de ceux des grandes villes, c.a.d. les distractions... » Tout ce qu'il connaît d'elle plaide en faveur de la candidate et « ... je sens fort bien qu'il n'y a qu'une femme du pays qui puisse se condamner à mener notre genre de vie... aussi mes vues ne se portaient pas ailleurs et je t'avouerai que je pensais à la petite Berthelot Elisa qui sera une demoiselle à marier dans 5 ou 6 ans. »

La petite Berthelot Elisa, qui a tout juste 12 ans à l'époque, c'est son frère cadet Evariste qui la prendra !

Enfin, précision majeure à tout bon mariage : « ... je n'ai pas la prétention, surtout vu mon établissement dans une ville comme Briançon de vouloir que ma femme m'apporte une fortune plus grande ou même égale à celle que j'aurai, mais ce que je voudrai autant que possible, c'est que pour parler vulgairement si j'apporte à dîner à ma femme, elle m'apporte à

MARINA ET LA PHARMACIE

déjeuner... je ne me dissimule pas et il ne faut pas que tu partages cette erreur, que mon établissement à Briançon n'est pas un avenir de fortune, que vivant économiquement on spéculait principalement sur le revenu de ce que l'on a déjà et que par conséquent vouloir que ma femme m'apporte au moins 25 à 30 000 f. n'est pas chose ridicule. Je pouvais espérer au moins cela de la petite Berthelot. » Bien des années après, ce projet avorté va-t-il revenir à la surface et contribuer, pour une part inconsciente, à la discorde entre les frères ? Et, finalement, Eulalie Ollivier, la future femme de Paul, était-elle l'éluë de Marina ?

Cette correspondance revient fréquemment sur la place qu'occupe Adelphe Arduin auprès de Marina : « ... je remercie beaucoup Adelphe et Placide de leurs lettres et de leur bonne volonté à mon égard, je n'en attendais pas moins d'eux... » « ... sois aussi mon interprète auprès d'Adelphe il se montre comme je l'espérais de lui, je désire que mes frères et sœurs l'acceptent pour subrogé-tuteur avec autant de satisfaction que moi, par sa position c'est lui qui est le plus à même de remplir dignement cette charge et ses conseils ainsi que ses paroles de consolation qui ont contribué à soutenir ton courage jusqu'à ce jour me sont un sûr garant que pour lui cette charge ne sera pas un vain titre... » « ... Adelphe malgré ses occupations a-t-il toujours le temps de venir un peu te tenir compagnie combien notre famille lui doit car je suis persuadé que ses conseils t'ont été utiles plus d'une fois et qu'il a contribué souvent à ranimer ton courage mis à une si rude épreuve. »

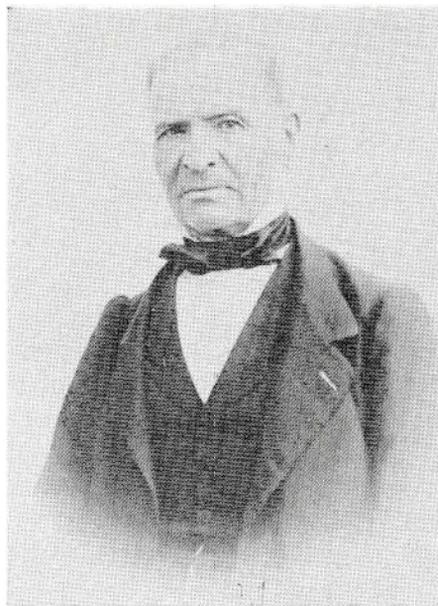
Tant et si bien qu'Adelphe, le bon Adelphe, va épouser Marina ! Coup de théâtre puisque Adelphe, propre neveu de son défunt mari, est de douze ans son cadet et que le mariage se fera dix-huit mois à peine après le décès de Jean-Joseph-Louis. Paul en est un peu interloqué : « ... pour ton mariage, tu sais

MARINA ET LA PHARMACIE

quelle est ma façon de penser, il est inutile que je répète ici ce que je t'ai déjà dit, d'ailleurs tu es après faire tes démarches à Rome... », et comme Paul doit venir cet été-là à Briançon : « ... puisque ton mariage devait se faire, j'aime autant qu'il ait lieu avant qu'après mon arrivée, car malgré le regret que tu manifestes que je n'y sois pas, tu sais assez toi même le triste rôle que j'aurai joué ce jour-là pour que pour moi tu ne désires pas que les choses ne se passent comme elles se passeront. Tu m'annonces ne devoir pas faire de noces, c'est assez dans les convenances et je l'ai toujours espérer ainsi. L'heure de minuit est une heure bien extraordinaire pour une telle cérémonie, tu as probablement tes motifs. C'est donc sous le nom de Madame Arduin que j'aurai maintenant le soin de t'expédier toute chose à ton adresse, soit dit en passant il y a deux ans j'étais loin de prévoir telle chose. »

Emilie Arduin-Brian écrit à la nouvelle épousée, sa sœur : « vraiment tes dernières lettres étaient attendues avec impatience je voulais savoir comment tu te trouvais et si ton mariage s'était effectué au gré de tes désirs. Il paraît que le charivari auquel tu t'attendais ne t'a pas trop émue, je craignais que la mauvaise sensation que cet affreux vacarme doit produire ne te prit sur les nerfs enfin tout est fini tu es contente... »

Le charivari meublait bruyamment les noces d'une veuve ou d'un veuf, à plus forte raison quand des motifs supplémentaires attisaient l'imagination des acteurs : disproportion des âges, alliances familiales entre les nouveaux époux. Tout concordait pour que Marina subisse un super-charivari. Les jeunes du pays, réunis au pied du domicile des époux, le soir des noces ou plusieurs soirs de suite, se munissaient d'ustensiles producteurs de bruits assourdissants : bassines, cloches, tringles, bâtons, pieux, sonnettes, seaux et cailloux, le tout agité violemment pendant des heures avec accompagnement de cris et de vociférations. On comprend l'inquiétude d'Emilie.



Adelphe Arduin



Debout de g. à dr. : Marius, Paul, Evariste. Leurs épouses et leurs enfants.
Au centre, Clodomire Chancel-Arduin entourée de Placide Arduin à gauche, d'Adelphe à droite.

MARINA ET LA PHARMACIE

La personnalité d'Adelphe Arduin, fils de Balthazard et de Françoise, née Chancel et sœur de Jean-Joseph-Louis, se découvre par les lettres qui font allusion à lui, car peu de documents revêtus de sa signature figurent dans les archives du Chalet. Un portrait à l'huile — un de ceux qui tapissaient les murs de la chambre rouge au second étage — le présente à la trentaine, le visage rond, débonnaire mais le front carré, l'œil froid. Pas débonnaire du tout sur les photographies qui révèlent plus sûrement sa vraie personnalité : tête carrée sur des traits saillants; le front, la mâchoire et la bouche s'accordent pour façonner un visage d'une dureté implacable. Le sillon des lèvres minces rejoint celui des joues en une lippe qu'exclut toute trace de douceur. Un Haut-Alpin prudent et opiniâtre.

Né à Briançon en 1804, mort à Grenoble en 1863, ces photos lui donnent curieusement soixante-dix ans. Négociant, il dirige un import-export qui concurrence parfois celui de Marina; banquier, il gère : « J'approuve ton placement de fonds chez Adelphe, mais je pense — dit Paul à sa mère en janvier 1838 — qu'autant que possible tu ne devrais le considérer que comme provisoire, car 5 % n'est pas un intérêt très avantageux lorsque on peut faire mieux tu pourras les y laisser s'il ne se présente pas une occasion de les placer en immeubles »; homme d'affaires à l'affût, il saisit ce qu'il juge d'avenir : « Adelphe s'est associé à Aubert pour la route de Grenoble car, si Charvet s'entend avec eux, cela ne peut que rapporter des bénéfices. »

La "petite route de l'Oisans" par le Lautaret, commencée sous l'Empire, avance des deux côtés. C'est une entreprise considérable mettant en œuvre des moyens et une main-d'œuvre énormes. Adelphe a évalué l'importance de l'entreprise, il fonce, comme il foncera bientôt dans le nouvel embryon industriel qui fera la fortune de ses cousins et beaux-fils.

Dès le décès de Jean-Joseph, Adelphe a montré auprès de

MARINA ET LA PHARMACIE

la veuve une constance appréciée des orphelins. Il épouse sa tante, et nos mentalités du *xx^e* siècle s'en étonnent et cherchent les motifs de cette décision. Des raisons financières expliquent bien sûr ces unions, plus fréquentes à cette époque que maintenant : garder un patrimoine, déjà important, au sein d'une famille; mais, par ailleurs, la faiblesse démographique de ces vallées reculées favorisait la multiplication de ces alliances consanguines qui ne provoquent ni scandale ni grandes difficultés pour les dispenses.

Et Emilie Arduin conclut : « Adélphe fera ton bonheur, je n'en doute pas, soyez l'un et l'autre aussi heureux que je vous le désire. »

“Unis dans la mort comme dans la vie”, lit-on sur la tombe de Marina et d'Adelphe au cimetière de Briançon, pendant que Jean-Joseph repose, à quelques pas de là, avec pour seule inscription les dates de sa vie.

Aussitôt l'arrivée d'Adelphe dans cette famille, tout va changer.

D'abord le petit Marius qui a onze ans à peine va être transféré du Collège royal de Tournon à l'Institution de plein exercice de Saint-Martin-le-Vinoux dans les faubourgs de Grenoble. Emilie Arduin-Brian dit que ses frères n'approuvent pas cette décision; elle en parlerait volontiers à sa sœur en venant la voir à Briançon et elle remercie le bon Adelphe de lui avoir proposé de venir à sa rencontre à Suse mais entre Gênes et Turin les routes sont si affreuses qu'il faut effectuer des trajets à pied et, par dessus le marché, on entend parler de voleurs sur ces routes, aussi préfère-t-elle rentrer chez elle à Marseille par bateau et tout de suite.

Malgré la désapprobation des Brian, Marius part à Grenoble où il retrouvera, les jours de sortie, sa sœur Ernestine et surtout le ménage de son autre sœur, Clodomire et Placide Arduin. Les deux pensionnaires vont se trouver sous bonne

MARINA ET LA PHARMACIE

garde ! Mais est-il besoin de bonne garde dans de pareilles institutions ? Les règlements sont des préservatifs de vertu.

A Saint-Martin-le-Vinoux : « Développer et perfectionner les facultés physiques, intellectuelles et morales de ses élèves; leur inspirer le goût de l'ordre, du travail et des occupations utiles; leur faire aimer leurs devoirs et leur donner l'habitude de le remplir; fortifier en eux l'attachement, l'amour, le respect qu'ils ont naturellement pour les auteurs de leurs jours; en un mot ouvrir leurs cœurs à tous les sentiments vertueux et honnêtes qui font l'homme de bien et sont les premiers éléments du bonheur; tel doit être le principal but de l'instituteur qui comprend la haute importance et toute l'étendue de ses devoirs... Rien de plus important au bonheur et à l'avenir d'un enfant que ces leçons de piété, de morale et de vertu, qui étendent sur toute sa vie leur salutaire influence, le portent au travail en le détournant du mal, et lui font recueillir plus tard des fruits précieux que l'indifférence eut étouffés au lieu de le faire éclore. Aussi l'instruction morale et religieuse est-elle soignée avec tout le zèle qu'elle mérite... »

Même écho chez les Dames de Sainte-Ursule qui dirigent, rue de la Saulée (aujourd'hui rue Hauquelin), le pensionnat de jeunes demoiselles où Ernestine a fait son entrée en avril 1835, à l'âge de 14 ans : « le but de l'institution des dames de Sainte-Ursule est d'inspirer aux jeunes personnes le respect et l'amour de la religion, la simplicité des mœurs, un attachement tendre et respectueux pour leur parens (*sic*); de forcer leur cœur à la vertu plus aimable... La religion étant l'unique et essentielle base d'une bonne éducation, les dames de Sainte-Ursule y donnent toute l'importance qu'elle mérite... Persuadées que ces deux objets (l'ordre et l'économie) doivent faire l'étude essentielle des jeunes personnes qui désirent se rendre utiles à la société, les dames de Sainte-Ursule s'appliquent à inspirer à leurs élèves l'amour de l'ordre et à leur faire apprécier les heureux résultats d'une louable et sage économie. »

MARINA ET LA PHARMACIE

En vertu de ces excellents principes, on n'admet que des pensionnaires très jeunes « afin de pouvoir travailler plus efficacement leurs défauts et à former leur caractère. » On rend aux parents les enfants dont les discours sont dangereux ou qui sont incorrigibles, on ne sort qu'une fois par mois et l'on ne peut recevoir les visites que des parents ou des personnes patentées par eux, et encore, le jeudi et le dimanche à heures fixes.

Outre ces grands principes moraux, les deux enfants acquerront une bonne base de culture générale; les bulletins, dont les appréciations sont données par des lettres (on y revient maintenant en croyant innover), indiquent leurs progrès. Marius en saura assez pour devenir sous peu un puissant chef d'industrie et Ernestine, nantie des vertus de la bonne épouse et de la bonne ménagère, trouvera un époux en la personne de M. Coquet. Elle donnera naissance à une famille grenobloise : les Grimaud.

Changement important aussi pour Paul qui vient donc cet été-là à Briançon, peu après le remariage de sa mère. Il ne retournera pas à Paris finir ses études de pharmacie ! Il est difficile de ne pas attribuer ce retournement à l'action d'Adelphé qui commence à diriger ses beaux-fils. Au printemps 1839, le client et ami, M. Noël, écrit à Marina : « Je vois avec plaisir que M. Paul a renoncé à la pharmacie comme vous dites fort bien l'état est aride, et nul doute qu'avec ses connaissances il puisse bien augmenter le genre d'affaires de M. Brian pouvant y joindre des articles de droguerie et épicerie. » Et il ajoute : « Je vous engage à vous adresser à Paris à M. Robiquet pour trouver un acheteur pour votre pharmacie. »

Voilà finies la pharmacie et l'entreprise de plusieurs générations de Chancel. Marina, qui a tenu deux ans après la disparition de son premier époux, n'a pas pu résister à l'influence du second.

MARINA ET LA PHARMACIE

Paul rejoint donc, à Gênes, Evariste qui y sera encore en 1841 quand le conseil de révision l'appelle à Gap, à la fureur de ses oncles qui n'apprécient pas du tout son absence. Le jeune garçon n'en est pas à sa première algarade car il ne se montre pas d'une ardeur acharnée à la tâche, « ... tu sais comment est Evariste, bon enfant, bon naturel, mais léger et inconstant », dira Paul qui ne reçoit pas de réponse de son frère à ses lettres.

Quant à Evariste, une seule lettre de cette époque prouve que, mon Dieu, il prenait la vie du bon côté : « ... Toutes ces dames sont à la campagne et elles se plaisent beaucoup. Vers 4 1/2 h. mes deux oncles et moi... nous allons dîner à la campagne et y coucher. Après dîner, je fais donner des leçons de billard à Emilie et à Aglaé (Arduin) où elles ont beaucoup profité, puis comme il est nuit, je prends la lanterne au bout du fusil et je vais à la chasse aux rats qui se trouvent sur les traîlles. Ces animaux voyant la lumière s'arrêtent et alors on leur signe leur passeport... »

Il a dix-huit ans.

D'autres décisions encore marquent cette famille Chancel dans les années 1839-1841.

Marina commande de sérieuses réparations à sa maison de Briançon qu'elle vend peu de temps après à Carlhian-Balpin, marchand-boucher. Des réparations aussi à la maison qu'elle possède à Sainte-Catherine où elle est propriétaire d'un domaine pour lequel elle a des difficultés de fermiers et de fermage. Elle s'en débarrassera aussi. Elle accepte des aménagements à sa maison de Marseille, 21, rue de l'Arbre, louée à un commerçant et gérée par les Chancel frères et les Arduin de cette ville. Elle a vendu à Telmon son domaine de Chamandrin.

Madame Arduin-Chancel n'est pas sans rien. Paul reconnaît un jour que son père « a su par ses connaissances gagner une

MARINA ET LA PHARMACIE

aisance peu ordinaire dans une ville pauvre comme Briançon. »

Mais il n'y a pas que les biens immobiliers. Comme Adelphe, on peut dire que Marina a eu aussi une activité bancaire. Banquier dans ce Briançonnais de la Monarchie de Juillet, qu'est-ce que cela veut dire ? Le terme ne doit pas, semble-t-il, être pris dans le sens actuel. Négociants tous, ils ont des capitaux, et une partie de ces capitaux est placée en prêts. Cet usage est répandu pendant tout le XIX^e siècle et l'on en trouve encore des traces dans la succession d'Alphonse Chancel mort en 1907. Un monceau de billets de créance, une liste impressionnante sur l'inventaire de la succession, montrent que Marina était bien, par ses activités de prêt, véritablement une banquière :

De Saint-Martin-de-Queyrière, le 11 mai 1837 : « ... j'espère sous peu de jours d'effectuer quelques rentrées pour acquitter les sommes dont je suis débiteur... néanmoins eu égard à votre affligeante position, au cas que d'ici la St Barnabé prochain il ne me soit pas possible de réaliser pour vous payer je ferai tout ce que vous jugerez convenable pour tranquilliser votre respectable personne. »

Daurelle, notaire.

De La Roche, le 3 janvier 1840 : « ... quant aux soixante francs restant ils sont d'une pauvre veuve qui a eu le plus grand malheur qui puisse arriver. Voici, vous savez que je suis caution d'un nommé Etienne Celse de La Roche qui il y quelques ans avait emprunté de feu votre mari 250 f. Cet homme était pauvre mais très actif, industriel, économe qui par son travail faisait vivre largement une famille composée de 5 enfants dont le plus âgé n'a que onze ans. Cet homme a eu le malheur... de tomber d'un précipice de la hauteur d'environ 2 000 toises, inutile de vous dire qu'il est resté sur le carreau, à présent Thérèse Celse, sa veuve, est la plus malheureuse... s'il vous était possible de lui faire grâce des intérêts, je suis très sûr que vous ne pourriez pas faire une meilleure aumône... j'espère étant aussi brave

MARINA ET LA PHARMACIE

femme comme j'ai l'honneur de vous connaître que vous aurez pitié... »

Celse, notaire.

De Vallouise, le 16 mars 1841 : « J'avoue que j'ai négligé le reste de ce que je vous dois. Je vous prie de jeter un coup d'œil sur la misère d'un père de famille qui a eu toujours l'idée de réunir la somme que je vous dois... hélas ! nous sommes dans la plus triste saison... »

J.J. Chou.

Des notaires, des particuliers, et même une commune, celle de Châteauroux qui contracte un prêt de 7 000 francs.

Mais ce n'est pas tout.

Marina est actionnaire. Actionnaire d'abord sur le pont de Pertuis, en basse Durance, dont les dividendes, touchés par ses beaux-frères de Marseille, apparaissent sur les comptes envoyés régulièrement à Briançon. Lancés dans les affaires, les frères Chancel vont lui faire prendre une participation dans l'exploitation d'un bateau à vapeur "Le Marseillais". La décision paraît osée à Paul qui désapprouve. Pourtant, fin 1838, le rapport confirme les espoirs mis sur ce placement : « ... les résultats obtenus pour une première année de fonction ont dépassé nos prévisions; les commencements ont été difficultueux et principalement très dispendieux; depuis nous avons obtenu de grandes améliorations dans les frais et nous espérons que l'expérience nous en indiquera d'autres. C'est l'objet constant de notre sollicitude. »

Hélas ! La sollicitude s'est montrée impuissante devant les éléments déchainés : « C'est la veille de la Noël à 4 1/2 heure du soir que par un tems affreux le bateau s'est brisé à l'embouchure de la rivière d'Agde... Nous avons fait appeler des individus spéciaux pour les sauvetages... et nous avons fait un traité avec le sieur Delève... il est parti hier soir avec ses appareils

MARINA ET LA PHARMACIE

pour commencer ses opérations de sauvetage, il y a beaucoup d'espoir de sauver les machines... »

Perte sèche, Marina ne placera plus dans les affaires maritimes, et pourtant le bateau est fréquemment employé dans les voyages et les transports.

Peu de temps après son remariage, Marina, libérée de son commerce, va s'installer à La Tour, centre familial Arduin, situé à l'emplacement du lycée d'altitude au bord du chemin de La Tour qui existe encore. Elle y décédera le 27 février 1859. Ses relations sociales sont, semble-t-il, limitées à celles du réseau familial, dense. Il y a aussi les Faure et les Audier — descendants d'Anne Chancel, tante de Jean-Joseph-Louis — quelques noms, quelques relations de passage. Une phrase de Paul éclaire peut-être leur situation dans ce monde briançonnais : « ... Tous ceux qui pensent à nous, malheureusement le nombre en est bien limité dans ce Briançon, centre de la jalousie et des envieux, où la probité ne fait pas oublier le crime que l'on commet d'avoir quelque chose et ne pas se mêler des cancans des autres... »

Marina abandonne donc ses biens immobiliers. Elle vend Briançon - ville, elle vend le domaine et la maison de Sainte-Catherine, elle vend une maison à Cézanne de l'autre côté du col du Montgenèvre. On ne parle plus de ces propriétés dans l'inventaire de sa succession. Celui-ci ne consigne en biens immobiliers que la maison de Marseille et, en biens bancaires, les créances et l'action du pont de Pertuis, tout ceci restant en indivis entre les enfants.

En vendant, Marina réalise des capitaux. Sentirait-on encore l'influence d'Adelphe et déjà des parfums de schappe ? Les Mathieu, de Saint-Véran, s'agitent depuis une dizaine d'années pour lancer cette entreprise et s'installent en 1842 à Sainte-Catherine.

Au négoce, sédentarisation du colportage traditionnel des régions haut-alpines, va succéder la grande industrie.

1842 - 1882

LA SCHAPPE

Entre 1830 et 1842, Antoine Mathieu, de Saint-Véran, parcourt le Piémont pour s'informer des procédés de fabrication de schappe. Il commence avec son père et ses frères le travail de la bourre de soie dans ce village du Queyras. Les débuts sont prometteurs. Il cherche alors à développer sa petite entreprise, rencontre à Briançon Adelphe Arduin qui dispose de capitaux et vise à les placer dans des affaires d'avenir. Les deux hommes s'entendent et les Mathieu s'installent à Sainte-Catherine sous Briançon, louent les locaux de l'ancien couvent des Dominicains, sur rive gauche de la Durance, en aval du pont au bout de la Grand Rue. On peut les voir encore. En arrière des Etablissements Gaillard, les bâtiments immenses, béants, ouverts à tous les vents, à toute la pluie, à toute la neige, ne protègent plus les cuves géantes où trempaient les frisons. L'eau ne circule plus. Seule, celle, tombée du ciel, déborde des cuves éventrées, étouffées par une végétation envahissante. Splendeur et misère se partagent ces ruines.

C'est dans ces installations que va débiter le traitement des

L'essentiel de ce chapitre est tiré de l'ouvrage *La Société Industrielle pour la Schappe*, par F. MANGOLD et H.-F. SARASIN (Delachaux et Nestlé, 1924).

LA SCHAPPE

cocons de soie, à la main d'abord. La mécanisation va peu à peu raffiner, puis accélérer la fabrication.

Les Mathieu ne fondent pas *ex nihilo*. Depuis le début du siècle, outre la soie, la laine, le coton, le chanvre, traités à domicile, offrent à des petits ateliers familiaux munis d'un matériel rudimentaire un complément à des ressources plus que modestes. Le cardage et le filage sont assurés par les pensionnaires des prisons.

Les Hautes-Alpes ne revendiquent pas non plus l'initiative de cette activité. Connue depuis l'antiquité, le traitement de la bourre de soie s'est affiné au cours des siècles, spécialement au XVI^e et au XVII^e, et a essaimé dans beaucoup de coins de France et de l'étranger. Depuis il n'a pas subi de progrès techniques notables.

En concentrant dans l'usine qu'ils vont créer cette activité artisanale de tradition, les Mathieu vont l'élever à une dimension industrielle. Ils donnent ainsi à ce pays isolé la possibilité de s'insérer dans le grand boum économique du XIX^e siècle industriel et capitaliste.

Loin d'occuper une place de choix dans la soierie, la schappe en est plutôt le parent pauvre, le résidu. Appelé aussi bourre de soie ou fleuret, le fil de schappe provient de déchets : bourre de l'intérieur des cocons, cocons défectueux ou crevés, non dévidables, cocons sauvages, cocons doubles, tous ceux ne pouvant, au départ, donner un fil de qualité supérieure. Selon les époques et les régions, ces déchets s'appellent : cocons, frisons, strusi, strazza, stam ou stami... Tous proviennent encore, au début du siècle, des pays du sud de l'Europe, spécialement de l'Italie. Bientôt il va falloir aller les chercher plus loin, et s'orienter vers le Levant puis vers l'Asie occidentale, la Chine et le Japon. L'origine du terme "schappe" reste contestée et son orthographe varie. Rien de défini, ni d'établi.

LA SCHAPPE

Arrivés en balle à destination, les cocons subissent une série de manipulations minutieuses :

— lavage, fermentation, chappage ou cuisson. Les cocons, lavés et ouverts, sont transformés en une masse ouatée et propre : c'est le décreusage.

— cette masse ouatée, passée au peigne fin, forme des écheveaux de fibres lisses et pures : c'est le peignage.

— ces fibres brassées, étirées, mises en mèches, tordues, retordues, doublées, deviennent fils : c'est le filage.

— le fil, on le tisse et on en fait du tissu : c'est le tissage.

L'usine de Briançon deviendra un des plus grands décreusages et peignages d'Europe.

Le décreusage doit détruire la gomme qui colle les éléments du cocon les uns aux autres et ainsi détacher les fibres utilisables. Les cocons, jetés dans les grandes cuves remplies d'eau chaude, macèrent quelques jours; aussitôt la fermentation au point, ils sont lavés et relavés à grande eau, chaude d'abord froide ensuite. L'opération n'est pas sans inconvénient : elle est sale, elle sent mauvais et elle pollue les eaux utilisées. Il fallait l'améliorer. En remplaçant la fermentation par un lavage spécial, les effets nauséabonds sont annulés. Une fois lavés, les cocons, pillonnés au pied, sont battus à l'aide de bâtons de bois ce qui dégage une poussière impalpable, irritante, insupportable. Plus tard, une "batteuse" mécanique réduira les impuretés en suspens dans l'air. Mais l'introduction des mécaniques se heurtera toujours à l'hostilité de la main-d'œuvre dans la crainte du chômage. Il faudra du temps.

Bien séchés, les cocons seront ouverts, à la main, puis à l'aide d'une "nappeuse" qui les transformera en masse d'ouate de soie. Saisissant cette masse floconneuse et légère d'une main, l'ouvrière prend son peigne de l'autre et commence à lisser minutieusement la bourre de soie. Patiemment, longuement, elle — car c'est essentiellement le travail des femmes — passe

LA SCHAPPE

et repasse au peigne fin cet écheveau informe. Très rudimentaire longtemps, le procédé va s'améliorer grâce à la mise au point de peigneuses mécaniques, et, parmi elles, celle circulaire de Frédéric Quinson. Vingt fois remises sur le peigne, les fibres sortent de cet ouvrage lisses, pures, régulières. Regroupées et emballées selon leur longueur et leur qualité, les voilà prêtes à être expédiées chez le filateur.

Différentes combinaisons relient ces industriels de la soie : le peigneur peut être filateur et vice versa; puis, devant le développement de chaque spécialité, des ententes commerciales et techniques vont leur faciliter le marché. Ils ont besoin les uns des autres et de ce fait, s'élaborent, entre Briançon et les schappes de France et de l'étranger, un réseau de relations qui va s'étendre et s'enchevêtrer.

De familiale, la petite affaire de Briançon va devenir, en moins de quinze ans, le plus grand peignage de France; puis, après le sommet, les années difficiles, la disparition des créateurs, le jeu de l'évolution économique et, vingt ans après, l'usine deviendra un rouage dans un groupe anonyme franco-suisse. Elle fonctionnera jusqu'en 1932, date de sa fermeture définitive, et sera vendue plus tard à la municipalité de Briançon.

Dès sa fondation en 1842, la maison MATHIEU ET Cie recherche à améliorer les fabrications. Sous l'impulsion d'Adelphe Arduin, les fils Mathieu commencent à voyager pour voir ce qui se passe ailleurs. Ailleurs, c'est la Suisse et Bâle où un atelier de décreusage intéresse vivement l'un d'entre eux et, bien sûr, Adelphe qui écrit en mai 1843 : « ... il faut vous informer si l'on ne doit pas entourer la cuve de fumier ou de quelque chose qui donne de la chaleur à la marchandise. Sachez nous dire comment on place la marchandise dans la cuve sur la terre seulement avec un mur autour. Tâchez de vous procurer un maton de chaque qualité et envoyez-nous les par la diligence ou

apportez-les vous-même. Pensez aux mécaniques dont je vous ai parlé; sachez bien si les cardes que ces messieurs emploient sont les mêmes que les nôtres, enfin faites tous vos efforts pour tout découvrir, mais cependant partez le plus tôt que vous pourrez pour revenir. Malgré cette recommandation, il ne faudrait pas repartir si, en patientant, vous pouviez découvrir quelque chose » et, un peu plus tard : « Nous commençons à fabriquer de la schappe, mais nous ne savons pas si c'est bien cela. »

C'est vraiment le tout début.

Un autre des fils Mathieu séjourne à Torre Pellice où le baron Bolmida a fondé en 1838 l'une des premières carderies mécaniques. Il réussit à enlever au baron un ouvrier mécanicien du nom d'Aticker, très compétent en matière de peignage. A sa suite, grâce à l'attrait de salaires élevés, des ouvriers Bolmida, au courant des machines anglaises, passent à Mathieu. La maison se monte en compétences mécaniques.

Voyant l'affaire prendre ses assises, Adelphe intéresse son frère Placide, négociant à Grenoble et qui a des fonds à placer, puis son beau-fils et cousin, Paul Chancel, bien revenu et de Gênes et de la droguerie.

En 1845 apparaît une nouvelle raison sociale : ARDUIN MATHIEU & CHANCEL. Puis deux ans après, les Mathieu se retirent pendant qu'Adelphe trouve en ses deux autres beaux-fils, Evariste et Marius, des volontés disposées à le suivre et des hommes d'action qui ne craignent pas l'aventure.

Les Mathieu renoncent à tout droit sur l'affaire devenue ARDUIN & CHANCEL et sur les procédés mis au point. Ils retournent dans le Queyras.

L'entreprise déborde le cadre du Briançonnais. Pour se développer il faut certes fabriquer, mais aussitôt vendre les peignés aux filateurs. Marius, le plus dynamique des trois frères, prend son bâton de pèlerin, et multiplie les relations avec tout

LA SCHAPPE

ce qui s'occupe de soie en France et à l'étranger : Suisse, Angleterre, Allemagne. Il voyage sans cesse.

En 1859, année de la mort de Marina, Adelphe se retire, donnant ainsi aux frères Chancel l'indépendance conforme à leurs caractères et à leur énergie. La raison sociale devient CHANCEL FRERES et le capital investi s'élève à 1 343 409 F pour un bénéfice de 392 024 F. Les bénéfices sont automatiquement réemployés dans l'entreprise selon une disposition entre les frères qui, au début, ont des salaires plus que modestes.

Les échanges avec les filateurs se développent, non sans difficultés et déboires. Quand la filature Dobler, Warnery et Morlot, à Tenay, fonde son propre peignage, c'est une mauvaise nouvelle pour Chancel frères qui, aussitôt, acquiert la clientèle de J.S. Alioth et Cie à Arlesheim près de Bâle, puis celle de Veillon, ancien d'Alioth, qui a installé sa propre filature à Grellingen. Un accord original finit par s'établir entre filateurs et peigneurs, entente orale due à la connaissance personnelle et à la confiance mutuelle des intéressés et là, on peut rendre hommage à Marius qui a su créer ce climat. Ce contrat ou "entente" obligeait le peigneur à vendre tous ses peignés à un filateur qui, en retour, lui commandait tous les peignés dont il avait besoin. Le filateur ne payait au peigneur que les frais de fabrication et partageait avec lui le bénéfice de la vente des fils. Cette sorte d'accord entre en action avec Alioth d'abord, puis, par la suite avec Veillon. Celui-ci en vint même à réduire son propre peignage, vu l'intérêt pour lui de cette organisation.

En 1862, même type d'accord avec les Hoppenot, filateurs à Troyes : ceux-ci s'engagent à ne pas ouvrir de peignage, les Chancel de filature. Il n'y a pas de contrat écrit mais on lit dans différentes notices « aucun engagement écrit n'a été pris ni d'une part ni de l'autre, la confiance mutuelle que les parties s'inspiraient suffisant pour que cet engagement moral et d'honneur ait toute la valeur qu'elles en attendaient. » Les échanges

concernant "l'entente" ne devront pas figurer dans la correspondance d'affaires mais être adressés sur du papier sans signature ni en-tête.

Ainsi s'esquissent déjà des participations.

Quand, en 1866, Frédéric Quinson, inventeur de la peigneuse circulaire, et Ludovic Banse, tous deux issus de la maison Dobler, Warnery et Morlot, fondent les bases des "Peignages des Eaux Noires" à Tenay, les Chancel s'y intéressent immédiatement et, en 1870, deviennent associés. L'affaire, de Banse et Quinson, devient CHANCEL ET QUINSON.

En Alsace, les Chancel ont une clientèle importante chez les filateurs et, en 1868, ils commanditent la filature Ab Der Halden à Colmar, soutenue également par Veillon Miville et Cie. Louis, le fils aîné d'Evariste, y travaillera plusieurs années à partir de 1867.

Depuis 1847, les trois frères n'ont pas pleuré leur peine. Travaillant sans relâche, faisant tout par eux-mêmes, Marius allant de l'avant, voyageant. On le trouve à Paris où il prend la peine d'aller voir ses neveux, les fils d'Evariste, en pension. On le trouve à Lyon, la capitale française de la soie, en Suisse où il multiplie les contacts avec les filateurs, à Grenoble où il retrouve ses cousins Arduin, au Vigan, à Pérouse, à Milan la capitale lombarde de la soie, à Gênes où ses oncles Brian lui facilitent les contacts, à Naples où son beau-frère Léonidas Borel, époux de Joséphine Berthelot, tient négoce et lui procure des frisons. Il est partout, il est l'élément dynamique du trio, l'homme d'affaires. Il s'use à la tâche.

Ses frères dirigent l'usine briançonnaise. Ils ne s'arrêtent guère non plus. Pourtant cette activité n'absorbe pas complètement toute leur énergie.

De 1859 environ à 1866, les deux frères cadets se lancent dans la construction de deux chalets jumeaux, signe éclatant de leur réussite, et, dans le même temps, commence le chantier

LA SCHAPPE

d'une nouvelle usine. L'exiguïté des locaux du couvent des Dominicains, achetés à la famille Vial à la fin 1847, les oblige à voir plus grand. Dès 1855, les travaux commencent en amont de la première usine, entre montagne et Durance. L'entreprise subira bien des avatars car, en 1856, de graves inondations arrêtent le chantier pendant deux ans; les dépenses engagées pour les réparations aux fondations déjà sorties de terre s'élèveront à une soixantaine de mille francs. Les travaux reprenant, l'usine est achevée en 1863. Adelphe Arduin, qui meurt en janvier, ne présidera pas l'inauguration de ces bâtiments grandioses qui consacrent bien son œuvre. Les fêtes somptueuses font la une du *Courrier des Alpes*; le clergé, représenté par l'évêque, le vicaire général et le clergé de la paroisse, tient la place d'honneur.

« Le portail qui y donne accès était converti en un arc de verdure, revêtu de trophées de leur industrie; en face, au milieu de l'esplanade, se dressait un autel indiquant que la religion précéderait toutes les réjouissances. En effet, à onze heures M. le Curé officiait devant cette nombreuse assistance et la musique du 31ème, par plusieurs morceaux de son répertoire si riche et toujours si bien exécuté... » « Nous ne passerons pas sur le touchant épisode de la présentation et de la distribution du pain béni par quatre enfants de M. Chancel : c'était bien le pain des anges qu'ils distribuaient. » Puis un banquet de 500 couverts réunit les ouvriers et tout le personnel, discours de Paul Chancel, réponse du contremaître principal, bal l'après-midi sur la grande place de la fabrique et, le soir, chez les Chancel : « ... on danse dans les salons, des lanternes vénitienes continuent l'illumination dans ses bosquets et sur sa pelouse » et l'on termine par : « Puisse la prospérité de leur industrie assurer à MM. Chancel la réussite toujours croissante de leur entreprise, ils en sont dignes. C'est en même temps faire les vœux les plus ardents pour le bien-être de cette contrée. »



L'usine de la Schappe

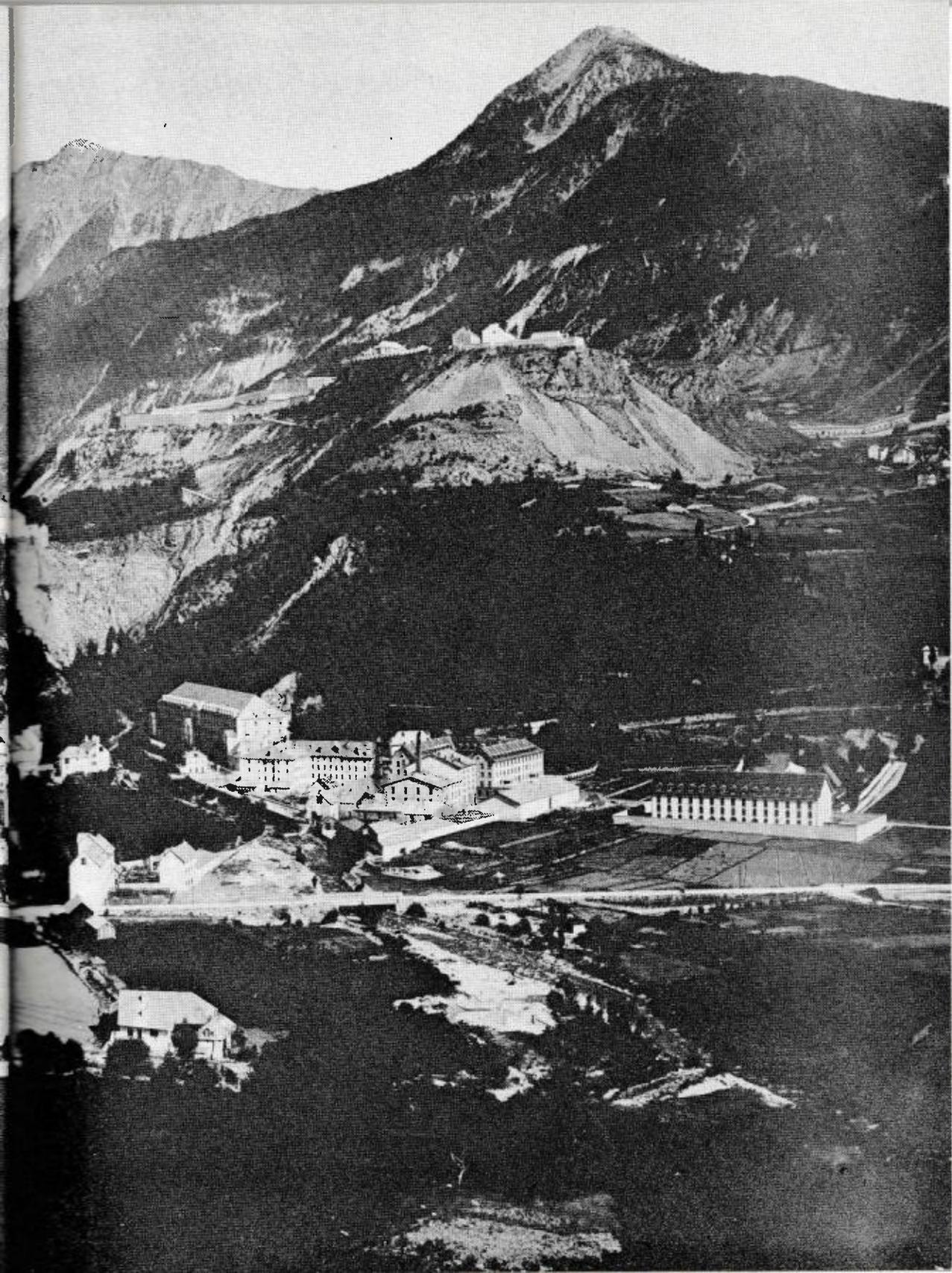
De 700 en 1864, les ouvriers passent à 1 400 en 1870, le peignage offre du travail à ce pays reculé, mais la main-d'œuvre, surtout féminine, n'est pas chère et quand elle manque, on est sûr d'en trouver facilement au Piémont, dans les "vallées cédées". Une cité ouvrière, rue Pasteur, bâtie une dizaine d'années après l'ouverture de la grande usine, abrite et nourrit 300 d'entre elles. Un règlement de moralité protège leur vertu.

Dès 1860, des mesures de prévention sociale et d'instruction pour les enfants sont prévues.

Les enfants sont employés couramment pour des horaires et un salaire impensables à l'heure présente. L'hiver, la neige oblige à frayer et entretenir des chemins pour aller les cher-

Briançon et Sainte-Catherine à la fin
du siècle dernier. A gauche, le Chalet.
A droite, entre Durance et montagne,
la Schappe en avant de laquelle
s'étendent les bâtiments anciens et
la cité ouvrière.





LA SCHAPPE

cher dans les villages des environs. Un ramassage, organisé par l'usine, fonctionne hiver comme été. Dans chaque village envoyant des enfants à l'usine, un responsable, homme de confiance nommé par la direction, armé d'une lanterne de couleur suivant les villages, sonnait le rassemblement, à une heure permettant aux mères de famille de préparer leurs enfants. A un second signal, les enfants se groupaient, les garçons devant, le guide au milieu, les filles derrière. Les adultes ne pouvaient se mêler à ces troupes et, pour plus de sûreté morale, l'arrivée des enfants à l'usine était prévue quelques minutes après leurs aînés.

Arrivés à la fabrique, les enfants étaient comptés puis emmenés à la prière dans la chapelle.

Au travail, les sexes étaient séparés et des leçons de lecture, d'écriture, de Bible assurées par un instituteur attaché à la maison et à des heures compatibles avec le travail.

Le soir, après douze heures d'atelier, on récite la prière avant de se mettre en route quelques minutes avant les ouvriers adultes, et, dit le règlement : « ... tous les enfants, rangés sexe par sexe, tombent à genoux et la prière commence; les réponses se font à haute voix par l'assistance, le recueillement et le silence qui est observé par ces 300 enfants est vraiment beau. » Et les petits sont raccompagnés dans leur village.

Cet encadrement veillait non seulement au danger résultant « des tempêtes de neige qui... peuvent entraîner la possibilité de s'égarer », mais plus sûrement à « celui, bien plus considérable parcequ'il est incessant, qui exposerait leur moralité et leurs bonnes moeurs à souffrir quelque atteinte, par la facilité que procure un trajet libre et à pareille heure, si aucune organisation préservatrice ne comblait la lacune de surveillance qui doit exister entre celle qu'exerce la famille et celle qui les attend à l'usine. »

On fait travailler des enfants douze heures par jour pour des salaires misérables mais on préserve leur vertu. Preuve

LA SCHAPPE

une fois encore qu'esprit social et équité sont fonction des modes et de leurs évolutions, souvent contradictoires. Chaque époque se croyant dans le vrai.

Les orphelins et les laissés-pour-compte sont recueillis à la fabrique, logés, nourris, habillés et des caisses compensatrices de maladie et de retraite sont lancées pour les adultes.

Les transports n'ont pas évolué depuis l'époque où Marina envoyait violettes et confitures : voitures à cheval pour les marchandises, diligences pour le courrier et les voyageurs. Et si le Lautaret, doté depuis peu d'une route carrossable, passe l'été, il est vite fermé par les premières neiges et les éboulements; mêmes dangers et mêmes difficultés au Montgenèvre. Les lettres en provenance de Paris mettent de 3 à 5 jours, de Grenoble 36 heures. Le pays attend impatiemment le chemin de fer.

Les chaudières marchent au charbon et, pour faciliter un approvisionnement régulier, les Chancel obtiennent la concession de la mine des Eduits sous Prorel. Les rendements étant insuffisants, les nombreuses mines de la vallée fournissent le complément, à la plus grande satisfaction de leurs propriétaires.

1860-1868 sont les années d'apogée du peignage indépendant de Briançon, mais déjà apparaissent des failles et spécialement dans cette entente fraternelle qui, jusque-là, a rendu les trois hommes invulnérables aux difficultés rencontrées.

1868 voit d'abord la nouvelle convention passée entre les frères après l'expiration normale de celle de 1853, remodelée en 1860. Entre autres clauses, cette convention stipule : « MM. Paul et Evariste, appréciant le concours si actif et si intelligent de leur frère Marius dans sa participation au développement et à la prospérité toujours croissante de leur industrie commune, en témoignage de leur gratitude, de ses soins et de ses peines, des résultats acquis comme en étant la conséquence et en vue de ce qu'il continuera à faire pour mener à bien cette œuvre

LA SCHAPPE

gigantesque, allouaient à leur frère Marius un prélèvement de vingt pour cent sur les bénéfices nets soit sur la somme à partager entre les trois frères, résultat des inventaires annuels qui seraient faits conformément à l'acte social. »

20 %, c'est gros !

Par ailleurs, Paul n'a pas de maison à lui. On lui a retapé, au moment de la construction des splendides chalets et de la nouvelle usine, des locaux au pied de cette dernière et propriétés de la Société. La présente convention lui en accorde, ainsi qu'à sa veuve en cas de décès, la jouissance jusqu'en 1879 moyennant 3 000 F par an.

Progressivement Paul, rejeté du trio, reste seul en face du duo Evariste-Marius. Pourquoi ? Les archives le présentent plus attiré par l'acquisition d'une confortable fortune que par le travail et les initiatives courageuses et risquées. Et, selon une tradition orale, une caricature, disparue aujourd'hui, représentait une carriole attelée. A l'avant, debout sur le siège du cocher, le fouet à la main, Marius cingle les mules. Au milieu, étendu sur les banquettes des maîtres, Evariste fume son cigare. Et à l'arrière, Paul, la tête dans les épaules, tourne à toute force la manivelle du frein. Allégorie caricaturale peut-être, mais qui devait bien correspondre à une certaine réalité.

Malgré ces clauses défavorables, Paul signe cette convention qui va devenir l'objet, un peu plus tard, d'un procès avec ses frères et le sujet d'une brouille profonde entre les familles.

Moins d'un an après, éclate l'affaire Benoit Berthelot. Sous l'impulsion de ces beaux-frères Chancel, ce jeune homme quitte le Guillestre de son enfance pour Aix-en-Provence où il entre à l'École des Arts et Métiers se préparer à un rôle d'industriel. Au bout de dix-huit mois d'études, il est accueilli à Briançon dans l'affaire familiale. De 1857 à 1869, il grimpe les échelons, donne toute satisfaction à ses maîtres (les lettres d'Olympe, sa sœur, et de Marius le confirment) et il gagne une place de direc-

LA SCHAPPE

teur ou un rôle approchant, qui lui permet de remplacer Marius, fréquemment en voyage. Pas de problème jusqu'en 1869, mais là Benoit réclame son dû : une participation de 10 % aux bénéfices et un fixe annuel de 20 000 F. Explosion de Marius, pas question d'accepter, la demande est jugée exorbitante !

Le ton monte entre les parties mais seul de ses frères Marius mène la discussion. Le rôle de Benoit dans l'usine est tour à tour minimisé et valorisé selon celui qui tient la plume.

Le 1^{er} février 1869, Marius écrit d'un jet : « Je continue ma lettre d'hier, elle est décousue car je souffre (déjà !) j'écris sur mes genoux. Sais-tu quelle était notre position lorsque nous avions ton âge ? Sais-tu ce que nous gagnions ? et que nous étions contents de gagner ? et cela après avoir risqué notre fortune, l'avoir vue compromise maintes fois, avoir subi des épreuves de procès, d'inondations, des crises commerciales, avoir créé, avoir travaillé jour et nuit, non comme un directeur actuel, mais comme contremaîtres, subissant toutes les fatigues physiques, toutes les tortures morales, dressant des cardeurs à bras dans la maison, à Névache, à Cervières, etc., etc., ... Seuls pour le travail industriel, et devant tout sortir de nos réflexions, tandis que toi... Tu as été un sous-directeur n'ayant qu'une initiative secondaire à donner... Comme employé étranger tu ne vaux pas davantage, comme beau-frère, tu vaux le reste... l'exagération de ta demande est synonyme de : vous ne pouvez pas vous passer de moi, je veux en profiter pour dicter mes conditions... jamais on ne m'a fait composer, et jamais on ne m'y amènera... on t'a traité, très bien, plus que très bien; on ne t'a jamais fermé les espérances, au contraire. Tu n'en es pas satisfait, c'est fâcheux pour tous, pour toi surtout. Je recommencerai ma carrière, je dresserai non un parent, mais cinq étrangers, et lorsqu'il y en aura un qui bronchera au travail, en paroles, manières, actions publiques ou privées : à la porte ! De cette manière, nous serons toujours maîtres de notre maison.

« On nous volera notre manière de faire, pourra-t-on pen-

LA SCHAPPE

ser. Qu'importe ! notre valeur, nos établissements, nos relations, nos capitaux produiront toujours ce qu'ils méritent. Les violons ne sont rien sans maîtres. Et puis, après tout, périsse tout plutôt !!! Voilà ma manière de voir. »

Vraie profession de foi de l'industriel haut-alpin ! Elle doit ressembler étrangement à celles de beaucoup de jeunes confrères de l'époque, en flèche.

Marius propose un arrangement que l'autre refuse et c'est la porte sans autre forme de procès que celui intenté, en 1872, par les frères Chancel lésés par l'initiative de Benoit qui, après son départ, aurait proposé à des peigneurs concurrents des procédés propres à Briançon. Il perdra en première instance et en appel. Après avoir été employé par son frère Anatole aux Ciments de Vif, près de Grenoble, Benoit partira fonder à Pérouse un peignage près de celui du baron Bolmida.

En 1873, de profondes transformations vont affecter la maison Chancel, suite logique aux "ententes" nouées entre filateurs et peigneurs. Les liens se resserrent surtout avec deux d'entre les filateurs : Alioth et Veillon, en Suisse. Alors pourquoi ne pas concrétiser d'une manière plus étroite l'union entre ces différentes industries ? C'est ainsi que naît le 17 janvier 1873 la société CHANCEL VEILLON ALIOTH ET Cie, en commandite par actions sur un capital de 15 millions en coupures de 5 000 F. Siège à Bâle, bureau commercial et représentation française à Lyon, quai de Retz. Les gérants et responsables, au nombre de dix, groupent Français et Suisses. Pour les Français : Evariste, Marius et le gendre de ce dernier, Alphonse Girodon, qui jouit d'une influence certaine auprès de son beau-père. N'a-t-il pas un important tissage à Lyon ? Alliance matrimoniale dictée sans doute par les intérêts de chacune des parties, comme celle de Berthe, fille de Paul, avec Auguste Villy, peigneur à Amplepuis. Alliances et négoce sont intimement liés.

Paul, lui, n'a droit qu'au Conseil de Surveillance.



Alphonse
et
Mathilde Girodon

LA SCHAPPE

CHANCEL VEILLON ALIOTH ET Cie reprend les peignages :

CHANCEL FRERES à Briançon
CHANCEL ET QUINSON à Tenay
PAUL LEQUES ET Cie au Vigan

et les filatures :

ALIOTH ET Cie à Arlesheim
VEILLON MIVILLE ET Cie à Grellingen.

Marius s'installe à Lyon, 3, place des Hospices, somptueusement, sur le même pied que lors d'un hiver passé à Grenoble où : « ses beaux chevaux, des achats à grands prix de panoplies et de chinoiseries révélèrent sa grande fortune. » Alphonse Girodon et Mathilde vont habiter Charbonnières et mènent grand train; Louis, employé à Lyon, entretient une correspondance suivie avec son père. Sur le papier à en-tête qu'il utilise, seuls figurent Bâle et Lyon, plus de Briançon. Briançon est devenu une simple usine du groupe. Paul réside aussi à Lyon; les relations avec ses frères s'aggravent et aboutissent, en 1876, à un procès.

La nouvelle C. V. A. lui refuse le maintien de la location de la maison de Briançon. Il insiste, Marius s'y oppose énergiquement. D'autre part C. V. A. a pris un retard considérable dans le paiement de ses dividendes qu'elle verse à Bâle plutôt qu'à Lyon sans en avertir le bénéficiaire.

Et puis, et surtout, ces 20 % de la convention de 1868, que Marius désire étendre aux revenus des biens de la Société ! Mais il y a plus encore : que Marius partage, en sous main, avec son frère Evariste ! ainsi que le révèle "Le grand livre de la société Chancel frères" :

« Le 16 août 1869 Evariste est crédité de 73 133,50 pour le 1/3 du prélèvement de 20 % sur 1 100 000 que lui cède Marius.

« Le 23 mai 1870 Evariste est crédité par le débit de Marius de 40 000 indiqués : cadeau à Evariste pour 1/2 du 20 % pré-



Paul Chancel et son épouse
née Eulalie Ollivier



LA SCHAPPE

lèvement de Marius sur les bénéfices du 31 décembre 1869.

« Le 27 mai 1871 Evariste est crédité de 10 000 comme cadeau pour 1/2 du 20 %... sur les bénéfices de l'inventaire du 31 décembre 1870.

« Le 31 décembre 1871 Evariste est crédité d'abord de 150 000 frs pour cession de 5 % sur le 20 %... puis de 50 000 cadeau à Evariste sur le même prélèvement, soit 1,60 % en tout 200 000 frs. »

Et la sentence arbitrale conclut : « ... ainsi la convention annexe à l'acte de société du 1^{er} septembre 1868 n'indiquait pas le motif véritable du prélèvement de 20 % accordé à M. Marius Chancel, qu'en paraissant favoriser un seul des trois associés, elle profitait en réalité à deux d'entre eux afin de réduire d'une manière notable la part de M. Paul Chancel dans les bénéfices sociaux et de le tenir dans la dépendance absolue de ses frères. »

Il n'en faut pas plus pour jeter un froid entre des familles.

Seul des trois, Evariste reste à Briançon, pas pour longtemps. La direction de l'usine est confiée à Paul Lèques, celui du Vigan. Evariste, dégagé de cette responsabilité, va se tourner vers d'autres activités et parmi elles, la politique. Après son élection à la députation en 1876, il s'installe à Paris et revient l'été au pays, au Chalet.

Va-t-il enfin pouvoir jouir d'années plus faciles et moins chargées de soucis ? Non, les déceptions et les amertumes ne l'épargneront pas pendant les neuf ans qui lui restent à vivre. On sent d'ailleurs que ces trois hommes sont usés, usés par la tâche gigantesque à laquelle ils sont attelés depuis trente ans et que, ayant passé la main, leur courage et leur lucidité les abandonnent.

En 1875, Evariste accueille dans l'affaire à Briançon, son fils Edmond marié depuis peu à Lucie Dureteste. Evariste a mis tous ses espoirs d'industriel dans ce fils. Edmond, lui, a cru

trouver en M. Lèques une aide compréhensive et efficace; il rencontrera en réalité un ennemi qui, craignant voir arriver un concurrent, va multiplier les embûches. Tant et si bien qu'Edmond sera expulsé de Briançon en 1877 et envoyé à Bâle, « ... ce déplacement de M. Ed. est un événement des plus tristes surtout qu'il a été amené par la méchanceté d'une famille que j'avais cependant entourée d'égards les plus bienveillants ! Lèques a dit au cercle à un ami qui me l'a répété que du jour où M. Ed. s'est marié il a jugé d'agir de façon à ce qu'il ne puisse jamais lui succéder qui a donné naissance à cette version absurde et qui a perdu ici ce jeune ménage, qu'Ed. arrivait pour être gérant de par ma volonté. De ce jour que d'amertume j'ai dû avaler pour que C. V. A. n'en fut pas troublé ! »

Périssent les hommes mais que l'affaire tourne !

Même réaction d'Evariste quand, deux ans après, Edmond est expulsé de Bâle. Accusé d'incompétence et d'ambition déplacée, Edmond n'a pas su opposer finesse et adresse pour déjouer un banal conflit d'influence. Evariste s'en attriste mais n'en tient aucune rigueur aux directeurs bâlois qui mènent bien l'affaire.

Et Dieu sait si C. V. A. traverse des heures sombres ! La crise qui affecte l'industrie en Europe dans les années 1873-1874 touche durement la soierie et la nouvelle Société qui, malgré le redressement opéré entre 1875 et 1879, ne s'en relèvera pas.

Heures sombres aussi avec la fermeture du bureau de Lyon en 1878, après le retrait de Marius et son gendre Girodon, bien suffisamment occupé par sa propre affaire de tissage. Marius se retire pour cause de santé : c'est un grand malade avec peu de rémissions dans la souffrance. Son caractère ne s'améliore pas, dit-on autour de lui. Il se détache tellement de sa création briançonnaise qu'il va être l'instigateur, avec son gendre, de la vente du Vigan. Douleuruse affaire puisque Le Vigan, appartenant à ce même M. Lèques, directeur de Briançon, fait partie de C. V. A. depuis 1873. Malgré ce contrat d'association, l'usine du Vigan, fermée en 1875, passe à la maison Hoppenot de Troyes.

LA SCHAPPE

Cette filature, qui se fournissait presque exclusivement en peignés chez les Chancel, fusionnera en 1885 avec la filature ALEXANDRE FRANC PERE ET FILS ET MARTELIN pour devenir LA SOCIETE ANONYME DE FILATURE DE SCHAPPE ou S. A. S. possédant des établissements à Troyes, Saint-Rambert en Bugey, Kriens, puis Le Vigan; siège à Lyon et soutiens bancaires à Zurich et à Bâle.

Evariste juge Marius coupable de haute trahison dans cette affaire et s'en ouvre à Frédéric Quinson, de Tenay : « l'aveu de M. Hoppenot qu'il a été poussé par M. M. et Girodon à se séparer de nous et d'avoir un peignage à lui avec Lèques à la tête n'ajoute rien à la certitude que j'avais que M. M. a trempé dans ce complot avec toute la puissance de son influence... la tendresse de M. M. pour l'usine de Briançon dont il faisait fi en faveur de Tenay il n'y a pas bien longtemps encore me porte à croire qu'il aurait plaisir de prendre une revanche contre moi qui suis censé être à la tête de cette usine (tandis que lui en est sorti) pour n'avoir pas fait cause commune avec lui et son gendre à qui seul profitait la maison de Lyon à l'exclusion de C. V. A... la part inconcevable qu'il s'est assurée contre nos intérêts est donc... une rupture serait bien justifiée malgré cela il ne me convient pas d'en prendre l'initiative... »

Après Paul, la rupture avec Marius, où est la belle entente des premières années ?

Paul a disparu de l'horizon briançonnais, Evariste et Marius se rencontrent seulement l'été dans leurs chalets, indépendants maintenant : un mur, élevé entre les deux propriétés, consacre ce désir d'isolement. On évite les sujets brûlants mais on s'accroche, avec une ténacité sans mesure, à des souvenirs d'un pouvoir perdu. L'affaire de la tribune en est la preuve.

Après le départ de Paul Lèques, la direction de l'usine est confiée à M. Audoyer, à qui "on" a laissé la faculté de monter

LA SCHAPPE

à la tribune de la chapelle ouverte dans la Cité ouvrière. Evariste, ulcéré, écrit à Bâle : « M. Marius est réellement malade d'esprit pour formuler sa prétention sur la tribune après s'être affranchi comme il l'a fait des lourdes responsabilités qui pesaient sur lui et son gendre comme gérant, mais s'il n'a pas le droit de demander que la tribune reste la jouissance exclusive du gérant il n'en est pas de même de moi; je verrai avec la plus vive peine que L. Audoyer et sa famille se crussent obligés d'user de la faculté que vous lui avez concédée : nous sommes tous égaux devant le Christ, mais devant le public il n'en est pas de même... un gérant bien que non actif quand il a des précédents et une situation que vous connaissez ne pourrait que perdre de son prestige dans son pays de se voir dépossédé d'un privilège qu'il a créé lui-même et je suis certain qu'un directeur qui viendrait par une fausse appréciation des choses ou par orgueil mal placé se ferait un plus grand tort au lieu de relever sa position... Je ne vois pas en quoi M. Audoyer peut craindre que la continuation d'un état de chose qui a toujours été peut être une humiliation pour lui, le contraire le serait pour moi... »

On tourne en rond.

Malgré le redressement opéré, l'affaire végète et les statuts de C. V. A. ne correspondent plus à la réalité née de la crise. Les années sombres ont montré le danger de la convention de C. V. A. qui, en fondant les cautions sur les gérants, engageait totalement leur fortune personnelle. Ils viennent de frôler la catastrophe et ne veulent plus le maintien de la situation actuelle, d'autant qu'aucun d'eux ne voit de successeur possible à leur poste.

Après deux ans d'étude, la commission de liquidation, nommée à cet effet, déclare la dissolution de C. V. A en décembre 1881.

A la même date la SOCIETE INDUSTRIELLE POUR LA SCHAPPE est constituée sous la forme d'une société anonyme

LA SCHAPPE

par actions au capital de 9 000 000 F par 9 000 actions de 1 000 F. Bâle reçoit le siège social et juridique. Les familles Chancel et Alioth ne sont plus représentées au premier Conseil d'Administration. Plus tard, des fils des fondateurs et certains de leurs petits-fils siégeront aux Conseils. A Briançon, sous la haute direction de Frédéric Quinson nommé à la tête des peignages de la nouvelle société ou S. I. S., se succéderont des directeurs : Audoyer, Baldy et Guérin qui verra la fermeture définitive de l'usine en 1932.

Deux grosses affaires se sont partagées le marché de la schappe en cette fin du XIX^e siècle : la S. I. S., née des cendres de la C. V. A., et la S. A. S., née de l'entente Franc - Hoppenot. Toutes deux réunissent filatures et peignages, toutes deux avec des intérêts et des appuis suisses, toutes deux concurrentes, alors que s'est-il passé en 1912 quand Louise Chancel de la S. I. S. épousa Alexandre Franc de la S. A. S. ?

1863 - 1885

LA CONSTRUCTION DU CHALET

Quels sont les possesseurs de ce joli Chalet
Que d'ici j'aperçois si propre et si coquet ?
Cet élégant asile abrite des personnes
Qui pour tous et toujours sont aimables et bonnes
Chez elles la richesse et la prospérité
Laissent encore place à la simplicité.
Ce Chalet, rive droite, auprès de la Durance,
A sur la rive gauche un frère en élégance,
Où l'étranger venu pour en franchir le seuil
Est sûr de recevoir un cordial accueil;
Aussi l'on est joyeux lorsque le jour arrive
De descendre au Chalet de l'une ou l'autre rive,
Le mardi l'on commence à penser au jeudi,
Le jeudi l'on commence à penser au mardi.

Pas besoin de tableau, le madrigal, glissé dans une lettre à Elisa, peint, avec les termes d'usage, l'existence et l'ambiance des maisons Chancel : celles jumelles d'Evariste et de Marius, et celle de Paul, de l'autre côté de la Durance.

Installés jusque-là à La Tour, entourés de leurs cousins Arduin, les Chancel, assurés de l'étonnante prospérité de la

LE CHALET

Schappe, vont consacrer leur réussite par la construction de maisons à la mesure de leurs besoins, de leur fortune et de leur position. Les trois frères sont maintenant mariés et leurs enfants commencent à arriver : Paul a épousé Eulalie Ollivier d'une famille gapençaise ; Evariste et Marius ont épousé les deux sœurs Berthelot, Elisa — convoitée un moment par Paul — et Olympe.

Toutes deux étant filles de Zoé Praxède, née Arduin, sont, par le fait même, les petites-filles de Françoise Chancel, épouse Arduin. Les deux garçons épousent donc leurs petites cousines queyrassines de Guillestre.

On ne sort pas de la famille.

Les trois sœurs des trois garçons : Clodomire, Ernestine et Nathalie, établies à Grenoble, ne paraîtront plus dans les archives du Chalet.

Sainte-Catherine est encore un petit village et l'espace vierge situé au pied et au nord de la Chaussée conviendrait bien, par son horizontalité, à une grande propriété.

Le terrain est acheté à une date indéterminée, seule une note manuscrite indique, à un récapitulatif de frais : « achat du Clos : 14.872 frs. » C'est tout et bien peu.

Ce Clos Saint-François, parcelle 1045 du cadastre, s'étendait à l'époque, de la Chaussée jusqu'au mur du Grand Champ derrière la maison des Abeilles, le persil et la menthe, et se poursuivait devant l'orangerie et la serre (inexistantes alors), traversait le poulailler en arrière des communs, bûcher et buanderie, et se prolongeait jusqu'à la villa Saint-François qui borde, à l'est, les constructions modernes. L'avenue du 159^e et ses immeubles, le Prisunic occupent maintenant le magnifique bois qui offrait ombre, fraîcheur et discrétion à la propriété.

À l'ouest, le Clos s'arrêtait au canal des Cros.

Sur cet espace vont s'élever les chalets jumeaux, bijoux de



Debout : Evariste, Paul, x..., Marius Chancel.
Leurs épouses et leurs enfants.

LE CHALET

style Empire colonial, montés et meublés de toute pièce entre 1860 et 1866.

A cette dernière date, les frères s'y installent.

Des travaux reprendront vers 1879, après l'achat des terrains au nord des propriétés primitives, celui qui deviendra le Grand Champ et son équivalent chez les Marius. De cette époque datent l'orangerie, la serre et la bergerie ainsi que la séparation des propriétés en deux domaines distincts.

La liasse volumineuse de lettres, devis, factures, plans et dessins concernant cette entreprise, décryptée et reclassée, ressemble aux kilomètres de pellicules, tournés en studio et en extérieur, découpées puis remontées pour un film. Le film de la construction. Elle fut babylonienne ! Et lire ces lettres, c'est écouter un magnétophone tant elles sont tout de vivacité et de spontanéité. On "entend" les personnalités et leurs caractères, pas commodes le plus souvent.

Evariste et Marius, la main dans la main, font appel pour les plans à un architecte lyonnais, F. Barqui, 5, rue de Passy, puis 15, rue de Tilsitt, mais ils ont décidé d'être leur propre maître d'œuvre. Question d'économie sûrement et peut-être d'absence, sur place, de compétence à la hauteur de la tâche. De Lyon, l'architecte envoyait ses instructions par courrier et ses lettres constituent l'essentiel de la documentation sur la construction des chalets. Les deux frères, les deux sœurs répondaient mais leurs voix restent muettes hélas ! Leur correspondance a disparu, à moins que les descendants Barqui retrouvent un jour dans les greniers...

Le chantier est déjà bien sorti de terre à la date de la première lettre de Barqui. Avant, le trou complet : rien sur la recherche et le choix de l'architecte, rien sur les plans successifs, rien sur les premiers coups de pioche et les fondations. Les archives de ces périodes se sont envolées emportant avec

elles des indications précieuses jouant sur plusieurs années.

Ce jour-là, 26 avril 1863, il y a conflit pour la taille du salon; on le veut carré, c'est affreux; les cabinets d'aisance, on les veut trop petits : « prenez la place du siège et dites-moi si une dame pourra s'y trouver à l'aise sans être obligée de laisser la porte ouverte... » Trois fenêtres au salon, quelle erreur ! : « ... vous m'avez dit que la clarté était tellement forte qu'il fallait même mettre des lunettes pour se garantir d'un jour trop violent. Que voulez-vous donc que j'y fasse ? Un salon derrière une galerie vitrée où le soleil donnera avec une violence étonnante, où vous aurez une température sénégalaise... pour moi, je trouve que deux croisées sont suffisantes. »

Après échanges de propositions et de contre-propositions, les patiences de Barqui ont des limites : « ... Vous tenez beaucoup, me dites-vous à ce plan, et bien moi je vous déclare que je n'y tiens pas du tout. Il n'est discutable sur aucun des points; je sais qu'en province certaines manières de faire sont acceptées, mais il est temps que les améliorations s'y introduisent... il faut que le bien-être pénètre partout comme il existe à Paris et à Lyon; laissez aux hommes de métier le soin de satisfaire à vos besoins convenablement en faisant pénétrer dans vos localités le confortable et le bon goût, résultat d'études constantes... Vos modifications sont insignifiantes, ne répondent à aucun besoin sérieux... Croyez bien que pour satisfaire vos désirs je ne puis ni ne veux sacrifier aux règles de l'art et du bon goût... »

Malgré cet affrontement, il termine sa lettre par : « Veuillez agréer les sentiments affectueux de votre dévoué Barqui. » Et l'on recherche de nouvelles dispositions pour le salon !

Quelques semaines plus tard, Barqui, inquiet, redouble de recommandations : « ... vous aurez une grande surveillance à exercer pour que l'on n'exécute pas mal vos maçonneries », puis il ajoute : « ... 500 m³ de déblais, attention aux remblais qui

LE CHALET

gênent l'approche des matériaux et leur mise en œuvre. » Et en P.-S. : « ... on vient de me parler de nouveaux appareils de chauffage avec ventilation permettant, avec une grande économie de calories, d'avoir une température régulière et de plus de régulariser la chaleur en toute saison. Ces appareils ont en outre l'avantage d'être désinfectants; ils ont été employés à la prison de Lyon et à l'hôpital. »

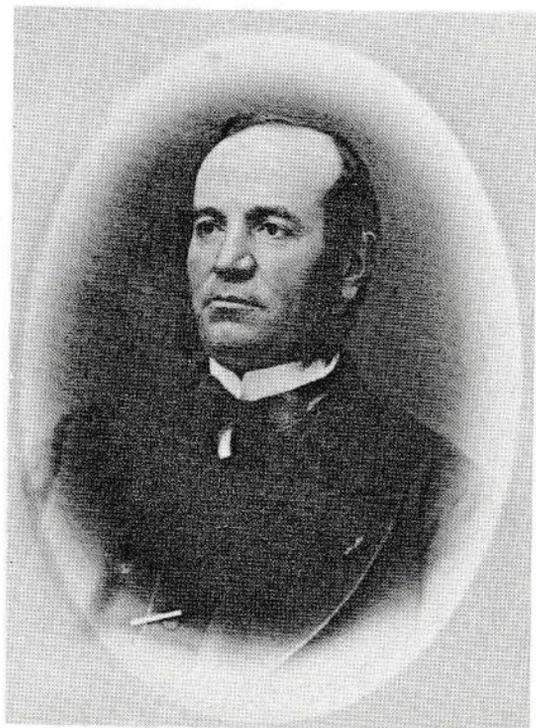
Alerté par l'indépendance de ses clients et clientes, Barqui s'entoure de précautions. Il met les points sur les I de manière à dégager sa responsabilité : « ... suivant le parti que vous prendrez, nous devons établir des conventions écrites entre vous et moi pour constater que, désirant faire par voie économique, vous vous êtes réservé la direction de vos travaux que dès à présent ma responsabilité comme architecte est tout à fait nulle, ma mission se bornant à vous donner des plans pour ériger la dite construction, les instructions complémentaires accompagnant les plans n'étant que des renseignements et appuis et ne pouvant en aucune façon être regardées comme des ordres donnés pour l'exécution, vous étant réservé de les modifier suivant les éléments de construction que vous emploierez. Cette formalité est de toute nécessité, la loi est formelle à cet égard et si par malheur un accident arrivait et qu'elle n'ait pas été remplie, je me trouverai compromis et vous ne le voudriez pas; je ne puis moins faire et ne peux accepter la responsabilité de la loi qu'autant que les ouvriers chargés des divers travaux m'offrent des garanties, ce qui ne peut avoir lieu chez vous ne les connaissant pas. Veuillez agréer mes civilités empressées et les faire agréer de vos dames. »

Barqui fait exécuter par ses dessinateurs à Lyon tous les plans avec minutie et précision afin que ses clients puissent les interpréter sans erreur; il les commente pour en faciliter la lecture; il ne pleure ni les explications ni sa peine se rendant bien compte que les Chancel sont des néophytes. Aussi est-il



Elisa et Evariste Chancel

Olympe et Marius Chancel



LE CHALET

furieux quand ses plans sont changés par pure fantaisie qui fausse ses calculs; il ne s'en cache pas : « ... Madame désire son salon d'une certaine dimension et bien vous pouvez changer ce que vous voudrez. Pour moi, comme j'étudie une question à fond, ce n'est ni caprice ni entêtement qui me fait conserver un parti. C'est l'étude du tout. Dans cette circonstance, si je ne maintiens pas mon idée, c'est que je n'aime pas la discussion prolongée outre mesure et comme vous voulez faire votre apprentissage d'architecte, il est bon que vous ayez une petite leçon qui vous prouve qu'il n'en est pas de cette profession comme des autres et qu'elle demande une certaine réflexion et une entente du tout. Vous avez du voir par vos précédents travaux combien les changements sont mauvais en construction, cette fois encore vous pouvez bien en être fâchés mais cela vous regarde... » et, incidente qui prouve les méthodes briançonnaises : « ... quant à monter les murs avant d'avoir fait les caves, c'est une manière de bâtir spéciale probablement à Briançon. Chez nous, on ne fait pas ainsi et l'on arrive tout de même en temps opportun. »

Conscient de sa responsabilité d'architecte, il revient sur son rôle : « ... Que je concède à chaque instant des modifications pour l'intérieur, c'est par bienséance et par bon sens, car chacun arrange son intérieur suivant son goût et ses besoins, mais l'extérieur demande certaines propositions suivant le parti pris et il ne peut y avoir de l'arbitraire... »

Les Chancel recrutent des ouvriers dans le pays, par souci d'économie, mais Barqui doute de leur compétence, il préfère ceux qu'il connaît : « ... pour vos ouvriers, dans cette position bien définie vous pouvez faire comme vous voudrez, mais je n'ai qu'un conseil à vous donner. Sans préjugés en rien de leurs capacités, (on trouve des hommes capables et intelligents partout) je doute qu'ils puissent faire un travail important et rapidement... voyez et réfléchissez. »

LE CHALET

Ils cherchent aussi sur place des couvreurs et des ardoisiers pour la toiture dont la surface les effraye; Barqui juge les ardoises "détestables", il faut des ardoises d'Angers qui ne coûteront pas plus cher, sauf peut-être le transport de Grenoble à Briançon.

Courrier et marchandises arrivent maintenant par chemin de fer jusqu'à Grenoble, et de là, les bonnes voitures à cheval prennent le relai. Pour activer les transports, les Chancel envoient à Grenoble, puis même à Lyon, des voitures de la fabrique. Le va-et-vient de ces voitures lourdes de peignés de schappe à la descente, de matériaux de construction et d'ameublement au retour, ira crescendo.

Ces voyages posent chaque fois des problèmes : état des routes, retard, longueur des trajets : « ... mon voyage a été accidenté par suite d'un éboulement conséquence de l'orage qui s'est fait entendre à mon départ; enfin cela amène de la variété, il ne faut pas s'en plaindre », souligne Barqui le 3 juillet 1863. En janvier de la même année, plusieurs télégrammes montrent l'hésitation du plâtrier Gautier à monter sur le chantier de Briançon : « Si la montagne est passable, je pars demain, mes peintres sont partis aujourd'hui, réponse de suite. » « Si on peut passer, je pars, crains qu'ouvriers attendent mes ordres sans rien faire, répondez. » Et Evariste envoie : « Soleil luit, temps incertain, montagne encore obstruée, peintres attendront huit jours, plâtriers vous désirent. »

Gautier se décide à venir mais le retour lui laisse des souvenirs cuisants : « J'éprouve le plaisir de vous annoncer notre heureuse arrivée à Lyon le 6 au soir bien que j'ai relâché à Valence. Nous avons rapporté des ressentiments un peu cuisants de notre transport et des callosités coxales qui, je le crains, seront longues à s'effacer; enfin nous avons perdu de vue la nature glaciale des pays montagneux. »

Deux ans plus tard, Barqui qui vient fréquemment à Brian-

LE CHALET

çon, hésite encore : « ... nous n'attendions pour partir qu'une bonne route; maintenant afin de ne point avoir d'éventualités, je préfère passer par Gap et Orange en prenant le chemin de fer. »

Une seule fois, cette correspondance fera allusion à la maison de Paul à propos de la pose d'un escalier et un peu plus tard, Evariste en parlera à son fils Edmond : « ... la maison de l'oncle Paul est à peu près terminée, elle est certainement plus confortable qu'avant mais c'est toujours un rhabillage, enfin comme cette maison ne lui appartient pas, qu'elle est à la fabrique, il ne pouvait pas trop y faire plus. C'est lui qui a l'ancien billard, mais qu'il est devenu mauvais, en comparaison du mien que j'ai acheté à Paris dernièrement. »

La mise à l'écart...

Les parquets vont être l'objet d'un dialogue difficile pour leur choix et leur pose. Finalement c'est la maison Desprets et Martin, de Briançon, qui l'emporte et signe avec ses clients un devis :

« cinq francs le mètre carré le parquet à la fougère bouts à l'onglet
cinq francs à l'anglaise
cinq francs à la fougère
bouts à l'équerre. »

La pose en plus.

Parquets à étoile pour les chambres à coucher du rez-de-chaussée, parquets à bâtons rompus pour les chambres d'enfants, les petits salons, parquets plaqués pour les grands salons, parquets à fougère onglée pour les salles à manger, à fougère anglaise pour le billard, à joints croisés pour le cabinet de toilette, le couloir d'Evariste et le petit salon de Marius. Les parquets en sapin seront réservés aux pièces moins nobles : lingerie, chambres de l'étage, couloirs.

LE CHALET

En octobre 1863, panique, tout va de travers : les cotes sont fausses, les ouvertures du premier étage ne sont pas d'aplomb avec celles du rez-de-chaussée, le reste à l'avenant.

La faute en revient aux changements continuels effectués sur les plans de l'architecte. Il réagit vivement : « ... je voudrais bien savoir, vous négociants, lorsqu'une commission vous est donnée, si l'on venait faire à chaque instant des modifications entraînant un remaniement complet, ce que vous penseriez ou ce que vous diriez », et, réflexion un peu amère sur le caractère d'Elisa qui devient transparent : « La conciliation entre vos idées et les miennes jusqu'à présent a été celle-ci, faire absolument ce qu'a voulu Madame Elisa en sacrifiant ce que l'étude, le bon goût et l'expérience avaient pu m'apprendre... Ma condescendance est grande et l'on en abuse. » Il ne donnera d'ordre que lorsqu'il aura des éléments sérieux.

20 février 1864, Barqui a trouvé à Lyon un excellent ouvrier menuisier : « Il demande 600 frs par mois. A Lyon il gagne 6 frs par jour et il est chez lui. Il demande à être compensé de ses frais d'entretien et en outre si la campagne dure quatre mois, il risque de ne plus trouver de travail à son retour. A vous de prendre la décision. »

Il prépare l'escalier ainsi que la grille de clôture : « ... les grilles des jardins en bois sont acceptables. Dans votre pays où l'on peut laisser tout ouvert cette clôture est suffisante. Je vous étudierai une barrière et vous enverrai le dessin. Mais il faut arrêter les pleins et les vides et cela est à décider sur place lorsqu'on plantera le jardin. » Et bientôt : « ... que vos menuisiers soient mis après vos portes; les soupiraux et persiennes des caves pourraient se faire pendant les quatre mois qui iront de Pâques à la Toussaint... Enfin au bureau on ne s'occupe que de Briançon et pas d'autre chose. »

Au même moment, il prépare les communs : « ... je vous adresse l'avant-projet des dépendances. J'ai réuni dans le même bâtiment au centre et au rez-de-chaussée, deux petites pièces

LE CHALET

pouvant être utilisées comme chambre de repassage, et l'autre comme dépôt de récolte. Au-dessus, dans toute l'étendue du bâtiment, on peut établir un séchoir. Au nord sont placées, entre la maison et la remise, les écuries avec trois salles. Enfin de l'autre côté, un vaste hangard pour le bois à brûler et le charbon. »

Au printemps 1864, Barqui vient trois ou quatre jours à Briançon et convoque la réunion des ouvriers et des fournisseurs briançonnais : marchands de pierre, marbriers. En avril, les plâtriers préparent les enduits de l'intérieur, puis ceux de l'extérieur ainsi que les moulures de la façade. Les plâtres secs, les menuisiers se mettent au rez-de-chaussée. Pendant ce temps, le maçon installe les escaliers extérieurs, les soubassements, puis travaille aux dépendances, aux murs de clôture; enfin on pose les carrelages.

Arrivent au même moment les tarifs des vitres de Montluçon et... la naissance de Félix, le dernier d'Evariste ! Heureuse naissance saluée chaleureusement dans la correspondance.

En mai, les choses se gâtent; le fumiste Vassivière, à son retour à Lyon, fait un rapport consternant sur le chantier, tout traîne, tout va à vau-l'eau. Le retard sur les prévisions alarme l'architecte qui fait un plan de guerre énergique. Il double les instructions, houspille les uns et les autres; il vient lui-même à la Pentecôte et voudrait, dans un souci d'efficacité, éviter le chemin de fer de Lyon à Grenoble et assurer tous les transports par voiture. Initiative malheureuse comme on le verra !

Pendant qu'à Briançon s'élève peu à peu l'architecture, se crée à Lyon et à Paris principalement et sur commande, tout ce qui animera le "château" : mobilier, tissus, vitrerie, fer forgé, etc., etc. Grenoble et Briançon viendront en beaucoup plus modeste part dans ce faisceau de fournisseurs.

A Lyon, mobilisation de :

— Bellejambe, "Aux forges de Vulcain", rue du Puits-Gaillet : serrures, boutons de portes, clés, crémones, espagnolettes, verrous, becs de canne.

— Bugnot fils, cours Bourbon, fondeur ajusteur, spécialité de bronze blanc. Il fournit quatre garde-robes inodores, des cuvettes en porcelaine, et un an plus tard trois bouches à eau.

— Carrey et Grillet, avenue de Noailles, tissus d'ameublement. Il livre à Sarrazin, le tapissier lyonnais, du reps, du tissu indien, des satins imprimés.

— A.D. Gautier, rue d'Auvergne, plâtrerie, peinture. Il joue un grand rôle et se tient en relation constante avec Barqui. En septembre 1864, il envoie à l'adresse de Coquet, le voiturier de Grenoble et mari d'Ernestine, les peintures nécessaires à ses travaux. Il doit acquitter un supplément de tarif à cause de l'inflammabilité de la marchandise, et il ajoute : « Je me rendrai à Briançon pour échantillonner le travail et le mettre en train. Je me suis entendu avec M. Barqui qui m'a fixé les tons à donner à la peinture murale et je me rendrai avant lui sur les lieux. Je vais demain m'occuper des papiers peints avec M. Barqui. »

Comme Elisa hésite pour le décor de la chambre au balcon, Gautier la pousse à remettre à un mois son choix car : « ... Ils (Carrey et Grillet) auront à me remettre une série d'échantillons tellement irrésistibles que Mme Evariste sera indubitablement fixée, »

Et il demande une avance de fonds car tous les ouvriers envoyés à Briançon sont payés par leurs patrons qui sont crédités dans une banque lyonnaise par les Chancel.

Ce Gautier ne manque pas d'humour : « ... en terminant les choix des papiers peints du 1er étage, il m'est venu un scrupule sur la destination d'emploi du papier dit Musée Philipon pour lequel je vous ai entendu témoigner quelques regrets. Je l'ai destiné, sauf vos appréciations aux 4 lieux d'aisance puis au

LE CHALET

2e étage, dans la chambre à balcon du pavillon central. Si pour les lieux, vous le trouviez hors de propos, je le remplacerai par quelque chinoiserie ou diablerie de circonstance. »

A part cette allusion unique ici et quelques rares factures, le deuxième étage fait l'effet de fantôme dans la construction. Pourquoi ? Un étage de communs ne mérite pas beaucoup d'attention et ne disait-on pas souvent que l'escalier en colimaçon était né d'une distraction de l'architecte ?

Présent partout, ce Gautier joue un peu les Maître Jacques. Il est en rapport avec Bellejambe, le serrurier, il fournit des porte-manteaux et envoie des échantillons de stores qui ne paraissent pas plaire aux Chancel : « ... mais je suis convaincu qu'il vous sera impossible de vous convertir ainsi que ces dames à l'état de plantes de serre extra chaude. » Il recrute même des domestiques pour Briançon : « Veuillez exhorter ces dames à la patience. Le Révérend Père, qui se charge des sujets demandés, a prévenu ma femme qu'il faudrait attendre un peu, car on s'arrache les domestiques allemandes. Je crois bien ne pas m'être trompé en disant que ce sont des cuisinières qui sont réclamées et non des femmes de chambre. »

Les rapports vont même plus loin pour qu'Elisa envoie à M. Gautier une recette : « ... dont j'ai pu apprécier la valeur inconnue », dit-il. Et en novembre 1865, Elisa expédie un colis dont il accuse réception ainsi : « ... je ne sais en quels termes vous témoigner le plaisir que m'a causé l'envoi de la belle pièce que m'ont fait remettre vos amis, je suis on ne peut plus flatté de cette délicate attention à laquelle j'en suis convaincu ces dames ne sont pas étrangères... vous fournissez le double plaisir de faire des heureux et de savourer un peu le bonheur des gourmands car je ne puis décemment consommer seul ce morceau aussi recherché. » Vu l'époque, on se doute de la nature du morceau. La valse des chamois continue, Marina n'en a-t-elle pas donné l'exemple ?

LE CHALET

Ces premiers fournisseurs cités ont à peine entamé le dossier volumineux de leurs activités.

— Guillon et Flachât, place Saint-Jean, miroiterie. Dès 1865 il envoie un de ses ouvriers à Briançon, qui va poser les grandes glaces, les glaces et les cadres.

— Hyvert, rue Confort, sonneries électriques : « ... j'ai l'avantage de vous voir lundi matin pour faire la pose de vos sonneries électriques... je partirai dimanche matin de Lyon et prendrai le courrier à Grenoble... j'arriverai à 4 heures à Briançon. »

— Laguaite et Cie, literie, plumes, laines, crins, toiles à matelas.

— Landrée, rue de l'Impératrice, tapissier. Façon de fauteuil Louis XIV, Louis XVI médaillon, chaise Louis XIV et Louis XVI grand style, chaise Louis XVI médaillon, deux canapés.

— Le Mire, rue des Feuillants, étoffe pour ameublement et ornement d'église. Il livre chez le tapissier Sarrazin un lampin vert et un lampin cramois.

— Martin, rue de l'Impératrice, papiers peints et paravents. En mars 1865, il rédige une facture de cinq pages concernant papiers, tissus et pose s'élevant à 6 834,95 francs.

— Orcel frères, quai de Castellane aux Brotteaux. Sa facture en dit long :

- cheminée Louis XIV marbre vert de mer	245 frs
- cheminée marbre bleu fleuri Pompadour	130 frs
- cheminée pointe de diamant	145 frs
- cheminée marbre blanc pointe diamant	115 frs
- cheminée marbre Levanto Louis XVI	460 frs
- cheminée marbre jaune fleuri	400 frs
- cheminée marbre Brocatelle violette	400 frs
- deux foyers marbre blanc pour les cheminées du salon	50 frs

Il y a eu une petite casse dans le transport et les Orcel

LE CHALET

écrivent : « ... il est bien entendu que tout frais y relatifs seront à notre charge... et si vous voulez retirer nos marbres à nos frais vous pouvez être assurés que nous nous conformerons strictement à ce que votre sagacité en affaires vous aura prescrit. »

— Paccard, rue des Colonies, serrurerie. Il a : « fourni 36 porte-chapeaux modèle riche, faits exprès pour être démontés à volonté sur ferrure toute particulière, 7 frs l'une . . . 252 frs. »

— Sarrazin, rue Impériale, tapissier, décorateur, travaille sous les ordres de Barqui, en liaison avec Gautier le peintre, avec Pecquereau de Paris qui lui envoie les meubles à recouvrir. Il a commandé les étoffes des deux salles à manger à Carrey. Il voudrait bien qu'Elisa mette de la dorure aux galeries de sa chambre, mais Elisa n'en veut pas. Sur ce point Elisa gagne, elle aura de l'étoffe et non de la dorure; et puis elle veut un marbre pour le dessus de sa toilette et de la plume d'oie et non du duvet pour ses traversins. Elle les aura. Se sont-ils décidés pour l'éclairage électrique ? Dans ce cas, Sarrazin se charge des cordons de sonnettes.

En avril 1865 il envoie des échantillons de cuir pour la salle à manger, et : « ... je me conforme au désir de Mme Evariste et j'emploierai les rideaux vert et rouge pour la salle à manger. » Et, pour presser le mouvement : « ... je pense envoyer 3 ou 4 personnes... pour enlever cela à la bayonnette et vous permettre de jouir de vos appartements promptement. »

— Vergniolle, rue de Tourette, serrurier. Son mémoire récapitulatif des travaux tient 26 pages et la facture s'élève à 23 150 francs. Tout ce qui est en métal a été exécuté par ses soins : serrures, becs-de-cane, persiennes, portes et serrures de cave, clés, porte et portail de la conciergerie Marius.

Et les frais de voyage, comme ceux des autres fournisseurs, sont laissés au bon vouloir des Chancel : « Le déplacement reste au gré de ces Messieurs. »

LE CHALET

Mais ce n'est pas tout, car il y a Paris, et Paris a fourni beaucoup.

— Boucher, rue Amelot, ameublement; il exécute les commandes de mobilier faites par Sarrazin pour le compte des Chancel : lit à baldaquin, commodes, bidets, glaces, tables...

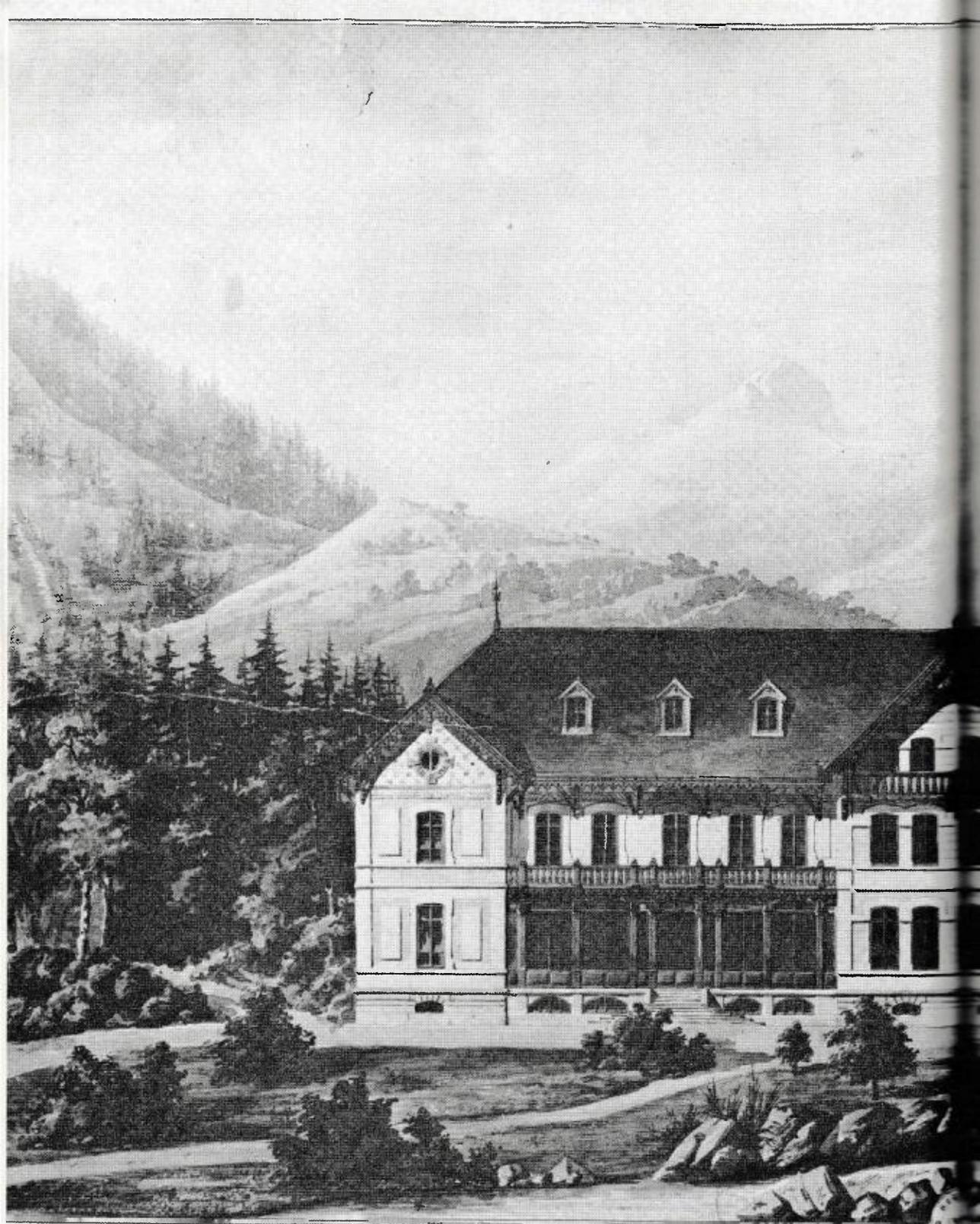
— Carlhian et Corbières, rue du Sentier, qui fournit douze tapis de Meaux sans bordure pour la somme de 1 200 francs, une moquette grise à bordure rouge pour 288,40 francs et le même jour il envoie des échantillons pour le billard.

— Victor Dubois, rue de Cléry, tissus, mousselines, broderies, rideaux, vitrages, stores, embrasses, tulles, guipures.

— Mazaroa Ribaillier, rue Ternaux-Popincourt, meubles. Il expédie sur Coquet, à Grenoble, un buffet et des étagères à coins ronds, une table à patins, des étagères à découper, une galerie et des patères pour les deux salles à manger, soit par maison : 2 251,50 francs. « Vous serez certainement satisfaits des meubles que nous vous avons fabriqués; nous y avons apporté tous nos soins tant pour l'élégance que pour la solidité. »

— Pecquereau, rue du Chemin-Vert, ébénisterie. Il est le créateur du mobilier de la chambre de Madame :

- 1 lit style Louis XV fait en bois de palissandre poli, grand et petit dossier, fronton sculpté avec initiales E C deux pans égaux 480 frs
- 1 armoire glace biseautée, cartouche sculpté, initiales E C 770 frs
- 1 chiffonier
- 2 tables de nuit
- 1 toilette dite anglaise, 4 pieds tournés, roulettes
- 1 tablette d'entre-jambe, 2 tiroirs, dessus de marbre, et cuvette encastrée avec conduit d'eau pour la vider
- 1 bidet avec dessus en acajou vernis 165 frs



LE CHALET

Et la chambre n° 7, la chambre du balcon, la chambre bleue :

- 2 lits en bois d'érable blanc vernis style Louis XV, grand et petit dossier sans cartouche 660 frs
- 2 tables de nuit en érable blanc 220 frs
- 1 toilette commode id. à doucine Louis XV faite en érable blanc vernis, 2 portes, 1 tiroir sous le lavabo, 1 tiroir, 1 bidet, roulettes et boutons à la cuvette 280 frs
- 1 commode Louis XV en érable blanc vernis, dessus marbre 380 frs

Fournisseurs et clients ne s'entendent pas pour l'intérieur des tables de nuit. Les Chancel veulent mordicus du marbre, Pecquereau s'y oppose mais doit céder. Il expédie les marbres.

— Raingo frères, rue Vieille-du-Temple, bronzes et objets d'art : bronzes, flambeaux, candélabres, coupes, porte-bouquets.

— Schlossmacher, lampes et bronzes. Il a fourni les lampes et l'appareil du billard.

A Grenoble, pas grand chose : un tailleur de pierre, Louvet, s'est chargé des bassins, un point c'est tout.

A Briançon, un ferblantier, Pierre Albert, a livré robinets, tuyaux, entonnoirs, arrosoirs et a réparé des passoires. Le parqueteur Despretz et Martin, déjà vu; Janel, Mirbeau menuisier, Ollagnier couvreur et surtout Verna et Challier qui ont été les principaux maçons de 1863 à 1865. Factures et correspondance prouvent que ces derniers travaillaient pour l'usine.

A Paris, un cousin des frères Chancel, Adrien Caire, joue le rôle d'homme de confiance et d'intermédiaire pour certains achats. Il fournit livres, tapis, tringles, porte-chapeaux, crachoirs, extincteurs. En juillet 1865, il signale : « ... tu me demandes une pharmacie portative de touriste, mais tu ne me donnes aucune idée si c'est ordinaire, fine, luxueuse, et garnie

LE CHALET

ou non de médicaments. » La boule de l'escalier, c'est lui : « de tous les objets, il me reste à vous expédier les deux boules de cristal pour les rampes d'escalier que l'on vient de me livrer », et la boule coûte 18 francs pièce. Une autre fois : « ... pour les coulants de serviettes, je ne vois que l'ivoire, l'argent et le ruolz convenable, et le mieux à mon avis est le ruolz, l'argent est cher, l'ivoire... finit par jaunir... tu auras soin de m'indiquer s'il faut les numéroter de 1 à 18. »

En septembre 1864, nouvelle panique; l'architecte a été malade et absent de Lyon. Retard partout, causé essentiellement par la lenteur des voituriers : « ... si nous continuons à mettre deux semaines aux transports, jamais cela ne sera fini », se lamente Barqui à son retour. Aussi multiplie-t-il les visites, pousse-t-il les voituriers, les fournisseurs, les ouvriers.

Pour le salon, Barqui a dû baisser pavillon : « ... puisque vous avez votre salon de la grandeur que vous désirez, permettez-moi de vous dire que la discussion ne pouvait continuer plus longtemps, car avec les dames qui ont généralement leurs idées arrêtées d'avance, malgré tout, malgré les connaissances acquises, eut-on cent fois raison, à se donner tort car on finit toujours par faire ce qu'elles ont demandé, c'est ce qui est arrivé. »

Mais pour ce salon, les difficultés n'en sont pas pour autant terminées; reste la décoration, et, en juillet 1865, si Marius demande un supplément de dorure pour son salon Louis XIV, Evaristé trouve que le sien fait bien vide, alors Gautier propose : « ... un fond de ciel avec de légers nuages et des oiseaux... »

En même temps, ce dernier s'occupe des grillages pour le poulailler, discute des vitres teintées (pour la porte du fond du vestibule ?) et des vitres cintrées pour les portes de la bibliothèque, du petit salon et celles du couloir : « ... j'ai vu mon fournisseur de vitres qui a remis au bombeur le verre à cintrer. »

LE CHALET

Les travaux s'accélérent en cette fin 1865 sous la pression des Chancel et de l'architecte. Tous les corps de métier travaillent à la fois les finitions, mais la fatigue commence à gagner les ouvriers loin de chez eux. Il a fallu commander des marchepieds supplémentaires pour les colleurs à la demande de Gautier : « ... je prévois que la quantité de peintres, poseurs de papiers peints, décorateurs, poseurs de glaces et tapissiers, vont absorber ce qu'il y a de marchepieds et en réclamer un sinon deux pour chacun... je ne comptais pas sur l'encombrement que va amener vos pressants désirs de possession. »

On voit la fourmilière du dernier moment !

Chaque pièce terminée, Gautier recommande de la fermer à clé : « ... pour que nous puissions avoir le bénéfice de la fraîcheur et de la pureté de cette opération. »

Les travaux, les voyages, les discussions, les accrochages, la bousculade de fin de chantier n'altèrent pas les rapports, et, au début 1866, les vœux et les amabilités déferlent. Un télégramme de Barqui envoie : « à tous présents et à venir salut prospérité bien être et satisfaction vœux sincères d'un ami. » Et Gautier à son tour : « Mes hommages empressés à ces dames et veuillez les rassurer sur mon apathie avouée, je ferai du zèle pour leur être agréable à Lyon si elles ont besoin de mon ministère », et quelques mois après : « Je renouvelle ainsi qu'à ces dames l'offre de mes services autant que cela pourra vous être agréable, heureux d'entretenir des relations aussi aimables que flatteuses. »

Cette fois, c'est la fin; Barqui demande le solde de ses honoraires : le montant total était de 10 320 francs, il a déjà reçu 7 790 francs, reste donc 2 620 francs. A la fin de l'été, il envoie un projet de marquise pour l'entrée nord, puis plus signe de lui après tant d'années d'échange, de correspondance, d'un travail assidu, d'une fidélité malgré les difficultés et les heurts.

Plus de Barqui, mais le Chalet est là.

LE CHALET

Cette propriété, en 1866, comprend donc les deux maisons, sans séparation ni devant ni derrière, les communs avec les écuries, les buanderies et leurs étages. Derrière ces communs, un petit poulailler se heurte rapidement au mur de clôture. Un seul portail, celui de Marius, accolé d'une loge de concierge, donne accès au parc en avant des maisons, dessiné harmonieusement avec un bassin central, un jeu d'allées autour de parterres de fleurs et de gazon plantés d'arbres magnifiques et luxueux pour la région.

Les deux familles, aussitôt installées, vont recevoir beaucoup : fonctionnaires en poste, notables, officiers en garnison ou en manœuvres (certains en billets de logement), amis, amis d'amis, famille... Les maisons sont accueillantes et les lettres ne tarissent pas d'éloges sur l'amabilité des hôtes, sur le faste de leur propriété.

C'est M. Ducamp, professeur, qui retourné à Paris va voir Alphonse et, lui trouvant mauvaise mine, recommande à Elisa de lui envoyer du chocolat pour améliorer son ordinaire d'étudiant. C'est le général Straforello qui entretient une correspondance suivie depuis son passage à Briançon; il rencontre à Paris les Dureteste et les Saglio — famille de Lucie Chancel —, les Trône, amis des Evariste et leur en donne des nouvelles. Il rencontre un jour Gustave, l'enfant terrible de la famille, dont il parle en ces termes : « ... il me déshonore. Il s'est bien gardé de venir me trouver. Je lui aurais flanqué mon pied quelque part. C'est pour moi une énigme que vous vous soyez mis à deux aussi bons, aussi charmants qu'on peut être pour donner le jour à ce coco là. » C'est Paul Guillemain, l'alpiniste, qui après une saison de montagne dans les Hautes-Alpes, revient à Lyon où il se prépare à une carrière d'avoué; il relate à Elisa une « honorable partie de campagne » avec Louis, employé au bureau de Lyon. Le récit fourmille de détails et de drôleries. C'est le juge Héraud, en poste à Vienne, qui décrit avec humour

LE CHALET

la vie viennoise. Il envoie à Briançon, non seulement des livres mais aussi des oies, des canards, charge à Elisa de lui fournir des douceurs briançonnaises. C'est enfin André Salvador de Quatrefages, l'alpiniste compagnon de corde de Paul Guillemin (*cf.* pic Salvador-Guillemin, pic Sans Nom) qui, à la suite d'un accident de montagne, probablement une pierre à Rochebrune (tiens, il y a des chutes de pierres à Rochebrune !), a été recueilli et soigné au Chalet.

Après un bon mois, il retourne dans sa famille au Creusot d'où ses sœurs envoient un diagnostic médical : « ... il (le médecin) a constaté un terrible froissement des muscles et des nerfs, ensuite une sub-luxation de l'acromion, cette petite pièce qui s'emboîte dans la clavicule ce qui explique le soulèvement de l'os toujours très accentué. » Les chaleureux remerciements, renouvelés à chaque lettre, se mêlent aux éloges sur la splendeur de la maison, du parc, des fleurs bien entretenues. Elles ne connaissent pas d'équivalent autour d'elles. Même écho dans toutes les lettres : l'éclat incomparable de la propriété joint à la qualité de l'accueil reçu laissent à tous un souvenir profond.

Jusqu'en 1871, pas de changement important aux deux Chalets. A cette date, les frères achètent la plus grande partie du champ situé au nord qui va prolonger considérablement la propriété. Ce sera le Grand Champ pour Evariste.

En 1879, réapparaissent les plans et les projets, et jusqu'en 1884 les travaux ne vont pas cesser. Ils seront assurés par M. Levif, chef de section au P.L.M., qui participe à la construction du chemin de fer sur Briançon. Levif est un monsieur précis, dont les plans sont de véritables miniatures, pas du tout de la même facture que ceux de Barqui, mais d'égale valeur. Les fournisseurs seront pris cette fois en majorité à Briançon qui a bien évolué en quinze ans. On retrouve des Boulanger, des Hélicon, des Blaise et un conducteur de travaux : Victor Pesselon.

LE CHALET

La bonne entente entre les deux familles s'évanouit tout doucement depuis quelques années. D'affaiblis, les rapports deviennent tendus puis mauvais, et le décès des deux frères — Marius en 1880 et Evariste en 1882 — ne rapprochera pas les deux sœurs, leurs veuves.

On décide de séparer les propriétés jusque-là communes. Cette mesure va bouleverser l'ordonnance du parc au pied des maisons et sa clôture.

L'ouverture d'un second portail, celui d'Evariste, entraîne le nivellement de la Chaussée qui borde le domaine. Autorisation demandée à la ville, accordée, travaux à la charge des Chancel qui exhausent légèrement cette portion de route. Un portail et une nouvelle loge de concierge s'élèvent sur le modèle des premiers. Un grillage coupe en deux le parc qui sera distribué autrement en avant des maisons. Chez Evariste, deux allées vont monter du portail : celle des chevaux, en pente douce, et celle, plus raide pour les piétons, qui accède directement à la terrasse dont la décoration est modifiée.

A l'arrière des maisons, le mur de séparation reçoit un petit pavillon dont la double entrée sur les jardins constituera leur seule possibilité de communication.

En même temps, les murs de clôture sont surélevés, et le Grand Champ sera ceinturé de grillage ou de simples fils de fer, avant d'être entouré de murs comme chez les Marius.

Enfin l'orangerie, la bergerie et la serre sont construites. L'abondance des plans prouve que la gestation de ces bâtiments et de leur étage fut laborieuse. Parmi la masse des projets, un seul fait allusion à l'orangerie, comme si elle avait été décidée au dernier moment.

La serre construite, il faut la chauffer. Dès 1883, Levif contacte les Etablissements Bouchayer et Viallet à Grenoble et les devis ne donnant pas satisfaction, il s'adresse à Mathian Fils à Lyon dont les titres sont prometteurs : " Serrurerie artistique et horticole - Serres et bâches - En bois, en fer, ou bois et fer -

LE CHALET

POELE FRIGIDERIVORE". Cet homme à tout faire finit par emporter le morceau et, le 21 septembre 1884, envoie par chemin de fer ! — c'est la première fois — petite vitesse, port dû, en gare de Briançon : une chaudière fer et fonte, grille, gueulard, tuyaux en cuivre et en fonte, caisse, boulons et accessoires...

La serre sera chauffée alors qu'Elisa partage pratiquement son temps entre Paris, Antibes et Briançon pendant les mois chauds.

On organise, sous la direction de Levif, l'arrosage des propriétés dont la complexité ne s'est pas améliorée avec les ans. Selon des jours bien déterminés, l'eau arrive par le Grand Canal qui longeait la route de Forville à Sainte-Catherine, contourne le champ Carlhian (champ Delord ?) acquis par Elisa en 1883, et le champ Guigas à Olympe, tourne plein sud le long des Cros (le canal des Cros avait été détruit par un éboulement en 1856).

A l'arrivée de l'eau au bord du Grand Champ, une vanne de distribution envoie, à partir de 1884, les eaux chez l'une et chez l'autre. Chez Elisa, l'eau était stockée dans la grande cuve des communs, puis distribuée par tout un système très compliqué de canaux, de vannes, de prises d'eau dans tout le jardin. Grâce à quoi les arbres magnifiques prospéraient !

Le problème de l'eau, délicat par lui-même, n'a pas manqué de provoquer des affrontements entre les deux sœurs. En 1884, un procès va les opposer pour une question d'arrosage : Olympe chippant l'eau d'Elisa ! Sombre histoire où Olympe gagnant en Première Instance, Elisa fait appel. L'affaire va partir à Grenoble quand des amis, aussi astucieux que bienveillants, mettent la paix entre les plaignantes. Déjà en 1880 la note d'un artisan indique qu'Olympe ne voulant pas contribuer à une facture de frais communs, Evariste a dû régler la totalité...

Les bons services de Levif s'exercent en même temps sur un terrain acquis à un sieur Harmand par Evariste et revendu en partie par Elisa en 1895. Il s'étendait, à Sainte-Catherine,

LE CHALET

entre la Chaussée, la Grand-Rue, la rue de l'Eglise et l'actuelle rue Evariste-Chancel. Levif est chargé, au début de 1883, d'un projet de cité ouvrière. Il envoie des plans et il semble qu'une maison ait été construite à l'angle de la rue de l'Eglise et de la rue Evariste-Chancel puisque, en octobre 1886, à la suite d'un léger tremblement de terre, une cloison de cette habitation a été fissurée. Elisa accuse Levif de malfaçon, à quoi l'architecte répond que le peu d'importance de la réparation ne vaut pas les récriminations qu'elle a suscitées. Et c'est sur cette déception et cette amertume que se terminent des relations pourtant excellentes jusque-là : « ... reçu comme je l'étais chez vous où j'avais un couvert à votre table, je me considérais, peut-être à tort, comme l'ami de la maison, je ne doutais pas que vous me traiteriez comme Pinaud ou Martin qui ne sont pas exempts de reproches. »

Reste maintenant la bibliothèque, cette pièce " sacrée ", entourée de respect, de silence, de dragon, de bois clair, qui l'a montée ? qui l'a conçue ? La chance a voulu que se soit trouvée, au milieu des archives, la correspondance d'un jeune magistrat qui, après avoir été en poste à Briançon où il a été reçu par les Chancel, a été nommé à Nyons, puis à Vienne d'où il écrit à Elisa.

Ce monsieur L. Héraud va, entre 1873 et 1880, être le principal fournisseur de livres pour les Evariste. Il est informé des parutions, il a des catalogues, il suit les publications échelonnées; il achète les livres, en fait relier certains et les expédie à Briançon. Sa présence et son action n'excluent pas l'existence d'autres pourvoyeurs de livres, mais la régularité de la correspondance, dont le thème principal est le " livre ", laisse à penser que son rôle fut prépondérant; les relevés ainsi que les factures parlent d'eux-mêmes : classiques, contemporains, littérature étrangère, histoire, géographie, récits de voyage, romans, livres d'art, livres par abonnement ou par publication, la liste est

LE CHALET

étourdissante. Le choix n'est pas discuté, pas plus que les reliures. Il adresse les caisses au commissionnaire Cavalis à Grenoble qui les achemine à Briançon par voiture.

Dès mars 1873, Héraud prévoit une étiquette ou mieux un ex-libris qui faciliterait la mise au point d'un catalogue ou d'un fichier. Héraud pense en commander le dessin au peintre Diodore Rahoult, de Grenoble, qui serait chargé également d'une décoration pour le salon, mais l'année 1874 ayant été désastreuse pour les affaires, on abandonne ces projets. Héraud fait imprimer des étiquettes tout simplement.

Pas très sérieux ce monsieur car, au moment de l'envoi des contes de Boccace, il prend les devants avec Elisa : « ... dans les contes de Boccace, vous verrez quelques gravures un peu gaies, mais comme on dit dans Monsieur Madame et Bébé, vous ne les regarderez que d'un œil et tout sera dit. »

En 1874 donc, on stoppe les achats; Héraud a de la peine à s'y résigner : « ... enfin, Madame, vous trouverez que je vous ai acheté beaucoup de choses et que je vous ai traitée comme si l'année eut été excellente. J'en fais un sincère mea culpa... et je jure de renoncer désormais à la bibliomanie, à ses pompes et à ses œuvres. » Pas pour longtemps car, dès 1879, la correspondance "livresque" reprend, les affaires vont un peu mieux et Evariste n'avait-il pas confirmé son ami dans son rôle en lui disant : « ... il est certain que la situation des affaires n'engage pas à faire des dépenses de luxe lorsqu'on a déjà un si beau noyau de bibliothèque, mais en attendant que de meilleurs jours reviennent, voudriez-vous vous donner la peine de prendre note des ouvrages qui viennent à votre connaissance et qui pourront vous intéresser et puis, quand la confiance sera revenue, nous pourrions vous en désigner encore. »

On ne peut pas être plus engageant.

Ainsi se termine l'épopée du Chalet relatée par les archives. Si celles-ci prennent son histoire en cours de route, en 1863,

LE CHALET

quatre ou cinq ans supplémentaires furent sans doute consacrés à la décision, au choix de l'architecte et de ses plans, au début des travaux. Il aura donc fallu entre sept ou huit ans avant que les Chancel prennent possession de leur splendide demeure. Son existence comme résidence principale sera brève : sept ans pour Marius qui s'installera à Lyon, puis à Cannes ; dix ans pour Evariste qui, après son élection à la députation, ira vivre à Paris.

C'est court quand on songe à l'ampleur de l'entreprise. Aussitôt leur départ, la maison deviendra une résidence d'été dont jouiront les créateurs jusqu'à leur mort. Elle conservera cette fonction et restera ce pôle d'attraction familiale qui regroupera les générations suivantes pendant les vacances d'été. Tous, des plus grands aux plus petits, lui consacreront un attachement presque viscéral et sa disparition sera ressentie comme un drame de famille par les descendants des fondateurs.

1866 - 1895

PARENTS ET ENFANTS

Les voilà installés : Evariste et Marius dans leur Chalet, Paul bientôt sur la rive gauche de la Durance. Les enfants sont tous arrivés :

Chez Paul, deux filles et un fils : Marie, Berthe et Georges.
Chez Evariste, six garçons : Louis, Edmond, Alphonse, Gustave, Maurice, Félix. L'ainé a dix-neuf ans, le dernier deux ans.

Chez Marius, trois filles : Mathilde, Louise, Aline.

A partir de là, les archives se diversifient et concernent principalement les Evariste et, par allusion, les deux autres familles dont les papiers à Paris, Marseille, Avignon, Cannes livreront un jour, peut-être, leurs richesses. Et, de tous les fils d'Evariste, Edmond, mon grand-père, prendra la meilleure place grâce aux pièces recueillies dans l'immeuble familial de l'avenue Gourgaud à Paris.

Sur Louis, le silence le plus complet règne sur ses études qui, d'après les soupirs de ses parents, se soldent par un échec total. Edmond et Alphonse poursuivent à Paris leurs études à Louis-le-Grand où viendra bientôt les rejoindre Gustave jusque-là en pension à Vanves.

En 1867, Louis part en Alsace travailler chez un client de

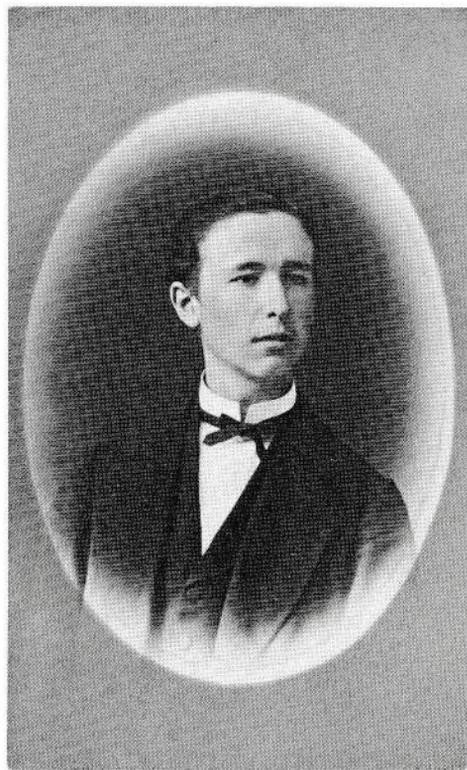
PARENTS ET ENFANTS

Chancel frères. La guerre l'en chasse; il s'engage dans l'armée de Bourbaki et passe en Suisse. La même année, Edmond est envoyé en Allemagne où tout un réseau de clients le reçoit et essaye de lui faire poursuivre des études, d'abord à Glauchau puis à Bautzen, enfin à Dresde. Dans l'échange intense de correspondance entre les parents et leur fils, seules les voix de ceux-là se font entendre, les lettres d'Edmond ont disparu.

Par crainte d'erreurs ou de tentations pour un garçon de dix-sept ans, Evariste lui fait, à son départ, un horaire détaillé de voyage, émaillé de recommandations : visite à son frère en Alsace, puis tous les changements de trains, arrêts, buffets, jusqu'à destination. Là, pris en main par ses correspondants, il suit des cours, prend des répétitions et reçoit conseils et mises en garde répétés pour le travail et le sérieux. Puisque Evariste ne peut pas compter sur son fils aîné, Edmond doit se préparer à le seconder dans les affaires; il entrera à Centrale pour se former en technique. Mais il est encore trop léger, trop insouciant, en retard sur les Allemands de son âge : « ... à Paris tu as subi la mauvaise influence de l'esprit d'insubordination, du manque de respect aux maîtres, et de la dissipation. Sache donc à présent imiter et prendre le caractère allemand qui est aussi doux et calme qu'il est opiniâtre à poursuivre la réussite que chacun désire. » Toutes les fautes d'orthographe sont épluchées, on ne lui en passe aucune; travaille, travaille, c'est le leit motiv : « Si tu ne peux te recommander par rien de spécial que par le titre de fils de ton père, c'est une planche pourrie car tes oncles sont des associés qui ont toute leur fortune engagée, comme la mienne, et leur intérêt leur commandera de s'entourer de gens qui leur donneront toute quiétude. C'est donc une question vitale pour toi, ne sois plus enfant, travaille, bûche, creuse-toi le cerveau mais arrive... »

Et Elisa d'ajouter : « Pauvre père, il est maintenant bien accessible aux maux. Il a bien besoin que ses fils bûchent pour faire des hommes sérieux et devenir ainsi ses successeurs et

LES FILS D'EVARISTE CHANCEL



Edmond

Louis

PARENTS ET ENFANTS

lui permettent de prendre un peu de repos... tu sais fort bien que les études de Louis ont été manquées et que sa nature indolente ne le pousse à tâcher de réparer le temps perdu. Il travaille pourtant mais pas comme notre cœur et notre amour-propre le voudraient. Aussi, mon ami, te le répète-je, il faut absolument que tu bûches afin d'arriver à l'école centrale... » Toutes les lettres entonnent le même refrain, de quoi rebrousser le meilleur fils du monde. Edmond les lisait-il ? Son carnet de bord, tenu pendant un certain temps de sa présence en Allemagne, ne parle que parties de campagne, de jeux et de spectacles, de jeunes filles charmantes rencontrées çà et là !

A Briançon, les petits, Maurice trois ans, Félix deux ans, poussent et commencent à travailler, savent leur table de Pythagore en français et en allemand.

A Paris, Alphonse se donne pour le moment le moins de mal possible; quant à Gustave, c'est bien simple, il ne fait que des bêtises, tellement qu'il sera une année privé de vacances, pendant que Louis, se mettant enfin au travail en Alsace, y restera cet été-là pour « rattraper le temps perdu ». On ne badine pas.

En avril 1870, brusque changement de programme pour Edmond que son père fait rentrer rapidement en France par Prague, Vienne, Venise, Milan et Gênes où l'un ou l'autre des oncles Brian le retrouveront. Que s'est-il passé ? Un instituteur, M. Metzinger, est chargé par Evariste de rattraper à Briançon et en un an le retard pour présenter Edmond à Centrale. Mais nous sommes en avril, la guerre éclate en juillet, ne fallait-il pas sortir au plus vite Edmond d'une Allemagne belliqueuse ? Le programme minuté du pauvre Edmond ne lui laisse guère de loisirs : « Il faudra qu'été ou hiver, tu te lèves toujours à 5 heures, être au travail à 5 1/2 heures jusqu'à 11 heures moins une demi heure pour déjeuner, reprise à 1 heure jusqu'à 6, pour

PARENTS ET ENFANTS

le soir on verra tu devras toujours être couché au moins à 10 heures. Quand il y a réception tu dîneras ou non avec nous, selon les circonstances, en tous cas tu disparaîtras toujours à ton heure, y aurait-il bal ou autre chose, à 10 heures tu devras être couché. »

Malgré ses ambitions, ce programme ne semble pas avoir apporté les résultats escomptés puisque, fin 1872, voilà Edmond employé en Angleterre chez un confrère en soierie. Plus question de Centrale, ni d'aucune autre école. Le garçon va passer deux ans chez Watts and Son à Manchester.

La même année, Alphonse passe brillamment son bachot à Paris.

Le garçon paresseux est devenu travailleur, assez renfermé, taciturne, beaucoup plus préoccupé de ses bouquins que de manières sociables. Cette évolution est bien suivie par sa correspondante à Paris, amie d'Elisa, très grande amie même, Laure Bessières, née de Montlivault, dont le rôle auprès des enfants a été considérable. Elle s'est beaucoup occupée d'Alphonse, un peu de Gustave, et un peu trop de Louis, aussi l'amitié s'est-elle effondrée d'un coup pour tourner en brouille et brouille mortelle, sans retour. M^{me} Bessières recevait Alphonse le dimanche, les petites vacances, se chargeait des menus frais du garçon et entretenait Elisa des progrès ou des négligences de son protégé. Le jour où il a voulu apporter chez elle des romans, elle a vu rouge et à signifier qu'Alphonse renonce à ses lectures ou qu'Elisa recherche une autre correspondante pour son fils. La morale avant tout.

Quand, en 1873, les Evariste projettent de passer un mois à Paris, M^{me} Bessières court les hôtels pour arrêter une location à ses amis. Les recherches sont compliquées, les clients difficiles. Finalement les Evariste, après bien d'hésitations, se décident pour une suite à "l'Hôtel de l'Empereur Joseph" pour 240 francs.

Un bal est donné en leur honneur car à Paris, dit M^{me} Bes-

PARENTS ET ENFANTS

sières, la vie mondaine fait étrangement défaut : « La tête du gouvernement et les accessoires étant d'un autre siècle, on ne se réunit que pour manger des truffes et boire du vieux vin. Toute la jeunesse se plaint et redemande le tyran mort qui au moins faisait passer gaiement la vie. » Edmond vient d'Angleterre voir ses parents, Alphonse sort un peu de ses livres. Il a retrouvé son cousin Georges avec qui il sort de temps en temps : « J'ai vu Georges le Mardi-Gras. Comme M^{me} B. allait déjeuner en ville nous sommes allés tous les deux déjeuner au Palais Royal. Nous avons bien mangé et, à la fin, nous avons fait la dépense d'une demi bouteille de Pomar. Nous sommes ensuite allés prendre notre café à la Rotonde du Palais Royal. »

Revenus à Briançon, les Evariste, en remerciement de son accueil, envoient à M^{me} Bessières une quantité de beurre en bombes qu'elle range dans des vessies dans sa cave, ainsi que du café. Un autre jour, c'est elle qui envoie un pâté à Briançon pour une réception des Evariste. Aussitôt ceux-ci expédient faisant et chamois ! Echanges, trafics incroyables ! Elisa fait parvenir une année à son amie vingt-huit kilos de dattes en provenance de Naples, de la maison Borel. Sœur d'Elisa et d'Olympe, Joséphine a épousé Léonidas Borel (tige des Borel, devenus Borel du Bez, B.B.B., baron Borel du Bez). Cette pauvre Joséphine a bien des malheurs ; son Léonidas la laisse veuve en 1869 avec deux fils à élever et un négoce à tenir. Elle gémit beaucoup dans sa correspondance avec sa sœur sur sa pauvreté, ses difficultés avec ses fils qui, au dire d'Evariste, ne sont pas acharnés au travail. Elle représente un maillon important d'un trafic commercial intense entre Naples, Gênes où les Briançois reçoivent la marchandise, Marseille, ces deux dernières villes faisant transit pour Briançon, Lyon, Paris. Elle envoie donc des dattes, des figues, du vin de Marsala en provenance de Palerme, des mandarines et même du caviar.

Bateau sur Gênes ou Marseille, de là train quand il y en a,

PARENTS ET ENFANTS

puis voiture à cheval. Elle demande des adresses en Angleterre et en Allemagne pour étendre sa clientèle.

Trafic, toujours trafic : quand Edmond est en Allemagne, ses parents envoient à ses correspondants, outre des denrées de consommation, une marmotte ! et le voyage de cette petite bête pose bien des problèmes. Quand Edmond est en Angleterre, son père commande à Amsterdam du vin : cherry, porto, etc., pour les réceptions de monsieur. De son côté, Edmond adresse à Briançon deux bateaux en relief et une plante marine séchée, avec toutes les difficultés d'emballage et de port que cela représente. En toute récompense de ses efforts, il reçoit une algarade de ses parents qui jugent cette dépense bien inutile !

Le port est encore très cher à l'époque pour les lettres et les paquets. On couvre au maximum la surface du papier, on pèse au plus juste.

Et les petits ? Ils ont grandi et sont, depuis 1873, en pension à Marseille où Gustave vient les rejoindre.

Une abondante correspondance permet de suivre leur vie et leurs études dans une toute petite pension tenue par le ménage Champsaur qui reçoit trente élèves dont dix pensionnaires ; parmi ces dix, les petits Chancel : Gustave a treize ans, Maurice neuf, Félix huit. Les enfants écrivent fréquemment à Briançon et les Champsaur complètent parfois leurs missives pour tenir les parents au courant des caractères, de l'avancement des études, du vestiaire et des sorties. Ces enfants ne sont pas isolés à Marseille où des Arduin, des Borel, des Vésignié, des Massot se chargent d'aller les voir et de les distraire. M^{me} Massot (ou M^{me} Marius Massot, née Prat, ou M^{me} Louis Massot, née Arduin, au choix, la première a soixante et onze ans, la deuxième trente-trois ans) les fait monter à ânes et jouer au ballon, à cache-cache, aux boules. Et puis il y a aussi les fidèles M^{lles} Rey qui sont souvent évoquées.

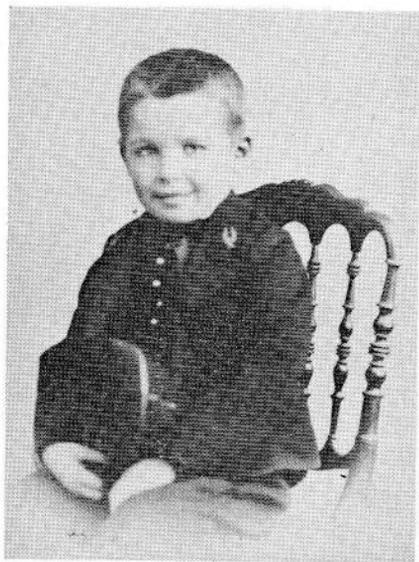
Les grandes vacances se passent à Briançon, les petites le

PARENTS ET ENFANTS

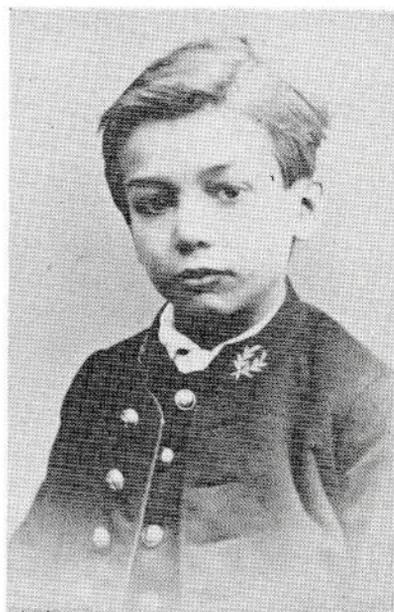
plus souvent à Marseille où les Champsaur les distraient avec leurs propres enfants : « Vos enfants n'ont pas été mal partagés pendant les congés de Noël; ils ont partagé toutes les distractions de mes enfants. Ils ont vu la Pastorale, la Chatte blanche et une représentation de cirque. Je leur avais accordé à chacun un supplément de pension d'un franc même à Gustave... et puis ils avaient le Panatou. Cette magnifique pièce a résisté comme toutes les places fortes de 1^{er} ordre à une foule d'attaques et d'assauts. Elle n'a capitulé que le jour des Rois. Mme Champsaur l'a bravement défendue pendant 10 jours... »

Les études s'équilibrent entre les matières principales. On apprend et on écrit beaucoup de vers latins et grecs, de la grammaire et des exercices français, des dictées, toute l'arithmétique et des notions de géométrie, de l'algèbre jusqu'aux équations du second degré, toute l'histoire grecque et ancienne; en géographie, les cinq parties du monde et surtout la France; enfin de la grammaire allemande et anglaise. Aussi Gustave peut-il dire: « Nous avons écrit à Edmond une petite lettre comme il nous l'avait dit je lui ai écrit en anglais Félix en allemand mais Maurice n'a pas voulu écrire de peur de faire des fautes cependant Edmond sait bien qu'il ne sait pas encore assez d'allemand pour l'écrire sans faute... »

Les caractères se dessinent à travers les remarques de leur mentor : « Vos enfants continuent à être pleins de santé et à travailler d'une manière raisonnable. Gustave seul s'oublie de temps en temps. Son caractère laisse toujours quelque chose à désirer. Maurice est toujours l'homme sensé, raisonnable, positif, faisant bien tout ce qu'il fait et surtout le faisant aimer. Félix malgré ses moments de paresse est toujours mon petit gâté, tant il y a chez lui de la gentillesse, du tact et du bon sens... ce matin on l'a conduit à la mer à 6 heures et il y a déjeuné en compagnie de M. Rey (professeur et parent des demoiselles



Gustave



Alphonse

LES FILS D'EVARISTE CHANCEL



Maurice et Félix

PARENTS ET ENFANTS

Rey) et de Gaston mon fils. Il a causé avec ces messieurs comme un petit homme. »

M^{me} Champsaur entretient le vestiaire; à chaque grandes vacances, elle fait le bilan à Elisa. Un jour M. Vésignié, en visite rapide, trouve la tenue des enfants négligée. Les Briançonnais en sont avertis et transmettent la remarque aux Champsaur qui expliquent la gestion du vestiaire des petits et terminent : « ... je vous demande la permission de leur acheter, avant votre arrivée, des brodequins vernis pour toilette. Gustave m'a dit que vous vouliez les faire confectionner à Briançon, parcequ'ils font plus de durée. J'en conviens, mais la tournure n'est pas celle de Marseille et puisque vos enfants sont ici, chaussons les comme à Marseille. Ces chaussures, exclusivement pour toilette, dureront tout le printemps et tout l'été parcequ'on les soignera. J'insiste pour cette permission. Les demoiselles Rey, si intelligentes, et qui voient souvent vos enfants, n'ont certainement pas fait les mêmes réflexions que M. Vésignié... »

Les parents viennent voir leurs enfants qui manifestent leur joie par des lettres débordantes d'affection dans l'attente; même Gustave multiplie les témoignages : « Je suis très content de voir arriver les jours gras qui nous amènent en même temps le Carême et qui lui-même à son tour, nous amène Pâques à cette époque vous serez à Paris et ensuite vous viendrez à Marseille. Je pense à cet heureux moment où nous vous posséderons ici et où nous pourrons vous voir chaque jour. Ah, comme je vais vous embrasser tous les deux ! »

On est encore loin des fredaines de Centrale !

Août 1873, M. Champsaur, avant les vacances, fait un tour d'horizon et décidément consacre à Félix plus qu'aux autres. L'enfant a décroché, malgré ses craintes, un prix d'orthographe, il ne se possède pas de joie et lance, à l'égard de ses professeurs : « Voyez-vous, j'ai trompé vos prévisions. » Et M. Champsaur d'ajouter : « J'ai un petit faible pour cet enfant à cause

PARENTS ET ENFANTS

de son âge, à cause de la justesse de ses réponses, à cause des questions judicieuses qu'il nous adresse avec une adorable naïveté, et surtout à cause des réflexions originales qu'il fait quelquefois et qui dénote un penseur précoce. C'est un enfant qui saura sortir des sentiers battus et faire du nouveau. L'imitation servile ne lui va pas, j'augure bien de lui. J'espère que dans quelques années, ces jeunes gens vous donneront les mêmes satisfactions que votre parisien (Alphonse qui prépare l'X) qui ne s'arrêtera pas aux petits succès mais qui prendra des ailes avec le temps et vous rendra fiers et heureux. »

Cette année-là, les Evariste reçoivent aux grandes vacances un fils Champsaur à Briançon. C'est un véritable concert d'éloges et d'enthousiasme à son retour sur tout ce qu'il a fait et vu là-bas. Cet enfant et les garçons sont revenus à Marseille munis de grives et d'un gigot préparé à la façon Elisa ignorée des Champsaur. A l'automne, Elisa leur fait envoyer un chamois qui, disent-ils, a été : « ... savouré aujourd'hui en nombreuse compagnie. Le menu de notre dîner était presque en entier composé de chamois sous diverses formes, pâtés, civet, rôtis, tout était délicieux et tout cela arrosé d'un bon Bourgne, ce qui nous a permis de porter un toast à la famille Chancel si généreuse à notre égard. Nous avons fait selon vos désirs, (apporter) un cuisseau à Monsieur Polydore (Arduin), une épaule et des côtelettes aux Demoiselles Rey... J'ai fait porter immédiatement la peau chez le fourreur, elle fera comme vous le dites fort bien un très joli tapis. »

Et puis c'est tout pour la pension Champsaur. Une lettre du début 1879 qui accuse réception à Elisa du Memorare du petit Maurice, mort l'été précédent, prouve que les liens subsistent encore.

A Paris, Alphonse passe de Maths sup. à Maths spé. en vue de l'X. Il s'enfonce de plus en plus dans ses livres et commence sa collection d'appareils scientifiques et de minéraux.

PARENTS ET ENFANTS

Se souvient-on de la chambre nord au second étage du Chalet appelée la Minéralogie ?

Il écrit à sa cousine Mathilde à Lyon et annonce à son frère Edmond en Angleterre les fiançailles de Berthe, l'une des filles de Paul. « Berthe est fiancée, tant mieux pour elle, tant pis pour moi, cependant je prends cela d'une manière toute philosophique, et je puis vous dire que je suis parfaitement consolé. »

Ces fiançailles, quelle affaire ! C'est au printemps 1873 et, malgré la brouille entre les familles, on continue les rencontres de bonne société. Donc Louis, qui travaille maintenant au bureau de Lyon, va dîner chez son oncle Paul pour faire la connaissance du fiancé, Monsieur Villy, soyeux et futur soyeux à Amplepuis. Ce dut être gai ! L'oncle est content, les fiancés radieux, mais la tante pleure toutes les larmes de son corps car le ménage voudrait habiter à l'autre bout de Lyon, « probable, ajoute Louis, que M. Villy fils a jugé ses nouveaux parents... Quant à M. Villy Père, il dit bien haut que sa belle-fille aura plus d'un million à la mort de son père » et Louis continue, sans mesurer ses paroles, à un dîner suivant : « ... je suis allé souper chez mon oncle Paul en compagnie de la famille Arduin et du futur. J'ai été présenté à celui-ci dans les règles il m'a tendu la main et c'est tout ce que j'ai pu obtenir de lui. J'ai essayé d'engager la conversation, il n'y a pas eu moyen enfin voilà mon opinion, il pose au dandy... Quant à la famille c'est autre chose. M. Villy est un ex-prussien, il a été fait prisonnier lors du premier Empire et est resté en France, il a fait un peu de tout on le connaissait dans le temps comme Auguste le colporteur, il a épousé la fille d'un tanneur de St. Etienne qui n'a pas plus d'éducation que Mme Paul d'après ce que m'ont dit des personnes qui la connaissent c'est une femme à grosses manières comme la mère de la fiancée elles s'entendront parfaitement entre elles... » etc., etc.

En juin, un télégramme adressé à Evariste met fin à ces

PARENTS ET ENFANTS

jugements dénués de toute indulgence : « Votre refus de venir mariage de Berthe nous commande de ne pas vous voir jusqu'à ce que relations de famille soient rétablies. Signé : Marie Vésignié. »

On ne peut pas mieux dire.

Cette Marie, l'autre fille de Paul, avait épousé en 1869-1870, M. Vésignié, le visiteur sévère des enfants de Marseille. D'origine marseillaise, polytechnicien et Génie Maritime, brillante situation à la direction des chantiers de construction des Messageries Impériales, 40 000 francs d'appointements, trente-cinq ans, le mariage a été fait par Ludovic Chancel, cousin d'Evariste, après que les Paul aient refusé plusieurs partis dont un portant particule, capitaine d'artillerie, aide de camp du ministre de la guerre, mais... pas assez fortuné pour mener un certain train à Paris.

Ces deux filles, Marie et Berthe, n'auront pas de descendance; seul Georges, marié à Mademoiselle Dupuy de Lôme, fera souche avec les Huet, Cossé, Perouse, de Vergeron, Paul Chancel.

Chez Watts and Son jusqu'en 1875, Edmond ne semble pas avoir mené une existence trop désagréable. Il va au bureau certes, mais les affaires allant de plus en plus mal à partir de fin 1873, il prend plus d'intérêt à recevoir et à être reçu qu'à l'avenir du fil. Et l'on a, par ses lettres, un aperçu amusant de la vie de société dans l'Angleterre victorienne. Il vient à Paris, accueilli par M^{me} Bessières, il reçoit son frère Alphonse et essaye de l'intéresser à un tour en Angleterre, mais le petit frère préfère garder le nez dans ses livres. Il rejoint à Vienne ses parents venus pour une exposition ce qui provoque cette réaction d'un ami d'Evariste : « Tu as l'honneur de te rencontrer avec Guillaume, mais tu n'as pas voulu lui faire celui de l'admettre à te présenter ses hommages, c'est superbe et je te complimente de ta dignité. Cela t'aura-t-il empêché de songer de réfléchir à tous ces sinistres tripotages de monarques qui

PARENTS ET ENFANTS

viennent se faire des mamours après des Custoza et des Sadowa ? Tu dois te souvenir de ce vieux refrain que je vous ai fredonné si souvent : Esprit de nationalité, chanson inventée par les souverains pour faire danser leurs peuples. A propos as-tu l'idée de visiter l'illustre champ de bataille d'Essling et Wagram ? »

Pourtant, Edmond commence à s'inquiéter de son avenir : « Je vous prie de demander franchement à l'oncle Marius s'il veut me laisser entrer dans la maison si oui cela ira bien mais si non, je chercherai ailleurs. J'ai déjà plusieurs offres... » Et quelques jours plus tard : « ... il est, je crois, temps de se remuer pour avoir une position. Je ne peux pas non plus rester sur le qui vive il me faut une assurance. Si la maison C. V. A. m'est fermée, il faut que je me remue pour me trouver une autre position n'importe laquelle car il n'est pas naturel à mon âge et à celui de Louis, que nous soyons toujours en tutelle et à vos frais. Je ne sais si vous osez demander à l'oncle Marius ce dont je vous parlais dans ma dernière, mais si vous ne le voulez pas, je pourrai très bien le lui demander moi-même par lettre. »

Marius, toujours Marius dont on voit une fois encore la place prépondérante dans les décisions familiales. Les portraits peints à l'huile, les photographies montrent de lui une figure totalement différente de celles de ses frères. Alors que Paul et Evariste ont à peu près la même morphologie : taille moyenne, traits chiffonnés, regard de myopes, Marius contraste par sa carrure et l'impression de puissance de son visage rectangulaire souligné de favoris épais, yeux qui regardent droit devant eux, mâchoire et menton redoutables, ceux d'une volonté inébranlable. Le bas du visage rappelle celui d'Adelphe Arduin, alors Marius a de qui tenir. A le voir ainsi, il paraît le plus robuste des trois ; et non, dès 1869, il fait allusion à sa santé qui va se détruire rapidement, aigrir son caractère avec l'aggravation des souffrances. Il passe de médecins en traitements pour tenter

PARENTS ET ENFANTS

de soulager la « prostatite de la vessie » qui a été diagnostiquée. On lui fait des sondages douloureux, des cautérisations. Il y a des rémissions suivies de rechutes; au cours d'un séjour dans le midi, il a trouvé un médecin parisien qui a l'air de réussir et les Marius repartent avec lui à Paris. En 1877, ils acquièrent le château Saint-Léon à Cannes où ils passeront désormais tous les hivers.

Après trois années encore, très douloureuses, Marius partira le premier des trois, en 1880, et sera inhumé à Briançon.

La réponse de Marius à son neveu est favorable puisque Edmond prévoit de rester encore un an en Angleterre, un an à Briançon sous la coupe du nouveau directeur, puis un stage de deux ou trois ans au Vigan.

Devant ces perspectives rassurantes, on peut parler mariage car sans "position", pas de mariage possible. L'affaire est menée rondement. Les Chancel sont mis en rapport avec les Dureteste par l'entremise des Dames Michelet qui négocient tout. Le 24 mai 1875, Evariste conclut les derniers accords avec l'une de ces dames en qui il a la plus totale confiance pour juger des qualités de la future qui « compte bravement la perspective de devenir habitante de Briançon, où, toutefois, on n'est pas plus malheureux qu'ailleurs quand on a de la raison et de la sagesse... » L'avenir d'Edmond est tout tracé : employé à l'usine de Briançon dont il est appelé à devenir gérant et directeur, il aura par contrat de mariage 200 000 francs moitié en obligations de la société C. V. A. dont Evariste est propriétaire du 1/6 des actions, et moitié en espèces; ces 200 000 francs n'étant qu'une partie de ce qu'il aura après la mort de son père. « Je lui donnerai encore ce qui lui sera nécessaire jusqu'à concurrence de 25 000 frs pour la corbeille, voyage de noces, et son installation dans le local que le jeune ménage devra occuper. » Les familles et les jeunes gens ne se sont jamais encore rencontrés; Evariste suggère que la première entrevue ait lieu

PARENTS ET ENFANTS

à Paris plutôt qu'à Châlons où M. Dureteste est ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, « de cette façon, nous retarderions le plus possible les commentaires toujours désagréables, tant que tout n'est pas parfaitement convenu et assuré. »

Et, phrase sublime : « Persuadés que les cœurs des deux jeunes gens ne se repousseront pas, nous pourrons précipiter les événements car Briançon est bien loin de Châlons et nous avons besoin d'y retourner aussitôt que possible. »

Les affaires sont les affaires et l'affaire est conclue : les cœurs ne se sont pas repoussés, du reste comme on ne leur a rien demandé, ils n'en ont rien dit et la noce a lieu à Châlons le 14 juillet de la même année, soit un mois et demi après la dernière lettre d'Evariste, environ cinq semaines après la première entrevue.

Et le mariage fut heureux. Que dirait-on aujourd'hui ?

Les mariés font un petit tour à Paris avant de regagner Briançon où Evariste exprime à M. Dureteste tout son contentement : « ... Quand on vient de faire de si bonnes acquisitions, une belle-fille comme nous la désirions et de nombreux amis. Nous remercions Dieu qui mène tout... Cette union de nos deux familles, l'une du midi perdue au sein des plus hautes montagnes, l'autre au nord au milieu de vastes horizons... » C'est l'enthousiasme dans le lyrisme !

Début août, le ménage arrive à Briançon et la jeune Lucie, en racontant son voyage entre Bourg-d'Oisans et Briançon, ouvre ainsi une correspondance suivie avec son père, et quelquefois avec sa belle-mère Elisa, qui reflète une nature spontanée et heureuse : « ... au Bourg-d'Oisans où nous avons couché. Le lendemain à cinq heures et demie nous partions en voiture particulière par un temps splendide. La route est tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, de plus grandiose, elle a été taillée dans la montagne, le torrent gronde à une profondeur effrayante, et l'on n'est séparé du précipice que par un mince parapet. A mesure qu'on avance, on découvre les glaciers, en

PARENTS ET ENFANTS

dessous des glaciers la montagne est boisée, de jolies cascades coulent au milieu. De l'autre côté ce n'est que le rocher nu et aride, la nature sauvage enfin. Je n'en respirai plus à force d'admirer... Il y a des tunnels à même le rocher, nous en avons traversé six ou huit jusqu'à Briançon. Nous avons trouvé à La Grave une voiture de la maison qui nous a immédiatement transportés et à onze heures, nous étions au Lautaret dans les bras de mon excellente famille. Les trois petits sont vraiment gentils, ils m'ont embrassée, caressée, couverte de fleurs. Nous avons déjeuné, puis nous nous sommes promenés sur la montagne, j'ai cueilli des fleurs très jolies... Vers quatre heures nous sommes repartis en breack pour Briançon. Le cœur me battait un peu en approchant de ma nouvelle patrie, comment allais-je la trouver ? Quelle serait ma première impression ? Le résultat a été des plus satisfaisant, le pays est d'abord fort beau, la ville et ses sept forts se présentent bien, le village enfin de Ste Catherine est bien situé... Les pompiers avaient demandé à nous souhaiter la bienvenue. Ils nous attendaient dans le jardin et aussitôt que la voiture a paru ils ont commencé à jouer mais pas mal du tout. En arrivant dans la galerie, nous avons trouvé les principaux employés de l'usine. L'un d'eux m'a adressé un petit discours très aimable et m'a remis un magnifique bouquet. Mon mari a remercié ces messieurs, nous avons trinqué avec eux puis j'ai été avec Edmond remercier les pompiers et trinquer aussi avec eux, c'est l'usage. On nous a prévenu qu'une députation de la jeunesse de Briançon demandait à entrer. Cinq ou six jeunes gens arrivèrent avec un gros bouquet lié avec je ne sais quelle longueur de ruban bleu, l'un d'eux nous a lu un compliment ils ont tiré des coups de pistolet en masse. Tout Briançon et Ste Catherine étaient réunis à la grille... Les Chancel sont adorés ici et le méritent. Les religieuses nous ont envoyés une belle paire de pantoufles en soie blanche avec des fleurs brodées au passé... Je suis tombée dans une bien bonne famille je t'assure. »

PARENTS ET ENFANTS

Mais une famille sous peu plongée dans l'activité fébrile des campagnes électorales : Evariste, dégagé en partie de la lourde responsabilité de la Schappe, se lance dans la vie politique dont il s'était, ainsi que ses frères, jusque-là prudemment écarté.

Son engagement mûrit lentement depuis cinq ans.

LES CHANCEL ET LA POLITIQUE

1870, année dramatique, Briançon et les Chancel entrent dans la grande Histoire, celle de leur pays, la France.

19 juillet 1870. — La France, forte de son empereur et de son armée, déclare la guerre à la Prusse.

2 septembre 1870. — Sedan, désastre rapide et total. Napoléon III prisonnier des Allemands, l'Empire s'écroule et un gouvernement républicain de Défense Nationale s'organise.

Octobre 1870. — Les Prussiens arrivent sous les murs de la capitale et commencent un siège qui, essayant un hiver particulièrement rigoureux, se terminera le 28 janvier 1871 par la capitulation de Paris. L'armistice est signé.

12 février 1871. — Thiers prend la tête de l'Exécutif et une Assemblée nationale, élue au suffrage universel, se réunit à Bordeaux.

Mars-mai 1871. — La Commune à Paris.

Quelques dates, autant d'événements qui font basculer l'Histoire de France. Les Chancel, vu leur position, vont être mêlés, pour la seule fois dans les archives, à la grande Histoire. Leur attitude, conforme à celle de la bourgeoisie industrielle récente, traduit une assurance inébranlable dans les principes d'ordre, de bon sens, de travail, de respect aux lois, d'obéissance à un gouvernement légal et à ses institutions. On est ferme sur ces principes mais prudent dans leur réalisation.

A Briançon, dès le 2 octobre 1870, le Conseil municipal

PARENTS ET ENFANTS

dont fait partie Paul Chancel, probablement comme maire, est destitué et l'administrateur provisoire de l'arrondissement de Briançon, Meyer, informe Evariste de sa nomination à la Commission municipale provisoire. Celui-ci répond : « ... Bien que très honoré de cette distinction, j'ai le regret de devoir vous dire, Monsieur l'administrateur provisoire, que je ne puis l'accepter, attendu que cette nomination est faite pour remplacer mon frère et comme je sais qu'il n'a pas démérité, je n'ai pas de blâme à lui infliger. »

L'administrateur ne s'estime pas battu et revient à l'attaque en soulignant que ce n'est pas faire affront à Paul, membre du Conseil général et capitaine dans la Garde Nationale, dont on ne songe nullement à contester la légitime influence dans le pays, mais que, par ailleurs, c'est donner « à l'élément démocratique une preuve de bienveillance qu'il eut été imprudent de lui refuser. » A quoi Evariste répond avec grandeur et sentiment fraternel : « ... J'ai le regret, Monsieur, de devoir vous annoncer que je persiste dans ma première résolution que m'imposent les convenances que je dois à mon frère et à ses électeurs; non seulement donc le motif qu'énonçait ma lettre persiste et conserve toute sa valeur à mes yeux, mais encore obligé, par votre retour sur cette question, d'exposer toutes mes raisons pour décliner l'honneur qui m'est fait, vous me permettez de vous dire que je dois le refuser pour ne pas m'associer à un acte exceptionnel d'autant plus fâcheux que rien ne le justifie dans un pays aussi calme que le nôtre et contre un conseil qui avait déjà donné des preuves de dévouement aux malheurs de notre patrie.

« Vous faites appel à notre bienveillance en faveur de l'élément démocratique, nous croyons lui en donner une preuve irrécusable en désirant que les décisions du suffrage universel, qui est l'expression la plus manifeste de la démocratie, eussent été maintenues. »

On ne peut être plus familial et l'exprimer plus élégam-

PARENTS ET ENFANTS

ment. On ne peut, non plus, être plus respectueux de ce qui a été établi dans la légalité.

A la fin 1870, se préparent les élections pour une Assemblée constituante. L'enjeu est sévère puisqu'il s'agit du destin de la France en cette période dramatique.

A partir de cette date, progressivement, les Chancel vont être amenés, malgré eux semble-t-il, à entrer dans l'arène politique et à prendre position. Leur rang de notables les y obligeait et l'évolution de leur sentiment politique reflète parfaitement celle d'une certaine bourgeoisie des années 1871-1877. Créateurs d'une industrie florissante due à leur travail, ils bannissent l'Empire qui a provoqué Sedan et, par contre-coup, la guerre civile parisienne, mais ils redoutent la République, synonyme encore de bouleversements révolutionnaires. Aussi soutiennent-ils, en dehors de toute forme gouvernementale, les principes sacrés d'ordre moral, de travail, de respect aux lois établies. Evariste se prononcera pour la République « de préférence » l'année seulement de sa candidature aux élections de 1876.

A celles de 1871, Cézanne, Briançonnais d'origine et lié à un des amis des Chancel, se présente sous l'étiquette républicaine; il ne cache pas ses opinions — mais pour une République de l'ordre et du travail — et demande aux Chancel leur appui pour sa campagne.

Prudents devant les événements et le déchaînement des contradictions politiques, les Chancel réservent leur engagement et répondent à cette avance : « Avertis par l'expérience, désireux de conserver le libre emploi de notre influence (moins importante qu'on ne la croit), pour ne pas compromettre notre liberté d'allures, nous déclinons tout engagement. Ce n'est pas une désertion de notre devoir d'électeur pouvant quelque chose de plus que son vote, c'est acte de prudence & de discernement dans l'application de ce devoir.

« Nous sommes dévoués à notre Pays, la France, à notre

PARENTS ET ENFANTS

contrée plus particulièrement et affranchis de toute influence et de tout intérêt personnel, c'est vous dire, Monsieur, que nous ne sommes guidés que par le bien public.

« Au moment opportun ce qui lui sera le plus profitable, nous trouvant dévoués dans la mesure d'une action digne & non passionnée. Comme vous le dites fort bien la France a besoin d'hommes sérieux, travailleurs & utiles par conséquent. Tel sera le candidat de notre choix. »

Déjà républicains libéraux, républicains conservateurs, monarchistes et impérialistes se jettent dans un combat de plusieurs années. Qui l'emportera ?

Le siège de Paris dure et très durement; la lassitude, la faim et le froid font monter le ton politique et social. Les esprits ne se calmeront pas de sitôt comme le prouvent les paroles d'un ami intime d'Evariste en octobre 1873 : « ... Il nous faut attendre et d'abord les événements qui vont se passer à Versailles; tout ne demeure-t-il pas en suspens ? C'est peut-être une crise terrible, car, sois certain que d'une part Henri V n'a fait ni concession ni même des promesses, que ce n'est donc que ce groupe de quelques royalistes qui veulent dominer par lui et qui ont noué toute l'intrigue et que d'autre part, le sentiment public étant contraire à cette restauration, il ne saurait y avoir pour elle ni solidité ni durée. Mais d'abord, je ne crois pas au succès des monarchards... »

En un mois, au vu des informations reçues, les Chancel vont nuancer leur position et finalement soutenir la candidature de Cézanne, satisfait de cet appui : « ... Mes amis m'assurent que vous avez bien voulu m'agréer; en cas de succès, l'honneur vous en reviendra pour une bonne part, en cas d'échec, mon insuffisance en sera la cause... Ainsi que j'avais l'honneur de vous l'écrire... la République est une nécessité; elle seule peut liquider l'empire, décréter et rendre pratiques les réformes dont tout le monde voit l'évidence. Mais notre sagesse seule peut

PARENTS ET ENFANTS

faire durer la République. Elu ou non, il y a une grosse affaire à laquelle je travaillerai jusqu'à ce qu'elle soit un fait accompli c'est le chemin de fer qui doit relier Briançon au reste de la France... C'est une affaire urgente. J'ai trop d'amis dans les chemins de fer et au ministère des Travaux Publics pour ne pas trouver quelques jours l'occasion d'être utile. »

En effet, Cézanne, ingénieur, a travaillé dans les chemins de fer autrichien, russe, français, ottoman dont il a été le directeur jusqu'à sa démission donnée au début de la guerre. Il espère « concourir aux chemins de fer de la Durance et de la Romanche dont les derniers événements ont montré l'importance stratégique pour le cas d'une guerre contre l'ingrate Italie. »

La longue histoire du chemin de fer fera couler beaucoup d'encre et beaucoup d'eau sous les ponts de la vallée avant que sa réalisation donne à Briançon, située en bout de région, entourée de cols souvent impraticables l'hiver, un remède à son isolement. Les montagnes et leurs barrières n'arrêtent pas les passages; on a toujours circulé mais avec difficulté et lenteur, seule la percée de la Durance a permis des échanges plus aisés mais elle ne dessert que le Midi.

Les Chancel ne pouvaient rester insensibles à l'amélioration des voies de communication de leur pays.

On a vu comment Adelphe Arduin s'était intéressé à l'ouverture de la route carrossable de la Romanche et de la Guisane. Evariste y est impliqué aussi puisque son ami de Millau l'interroge : « ... les travaux de la route de Grenoble se poursuivent-ils avec quelque sérieuse activité ? Tu as été du jury d'expropriation pour la traversée du Monétier, as-tu siégé ? Combien avez-vous alloué à Gendron ? Les ouvriers sont-ils sur le chantier ? »

Auparavant on trouve Adelphe breveté maître de poste pour deux relais sur la Durance, celui de Plan de Phazy entre Montdauphin et Guillestre — où son beau-frère Benoît-Jacques Berthelot tient la mairie durant un grand nombre d'années —

PARENTS ET ENFANTS

et celui de La Bessée. En 1854, il cède à deux de ses beaux-fils, le relais de La Bessée à Evariste et celui de Plan de Phazy à Marius.

Décernées par l'administration des postes, ces charges tiennent le titulaire entièrement responsable du bon fonctionnement des relais : recrutement et surveillance des gérants, tenue des relais, nombre des chevaux disponibles en permanence, compétence des postillons, qualité de l'accueil reçu, comptabilité... En contrepartie, les maîtres de poste touchent des redevances proportionnelles au trafic. Même les transporteurs qui n'utilisent pas les chevaux de relais doivent acquitter un droit de passe. Aussi les entreprises de transport, en plein essor, vont-elles essayer à maintes reprises de se débarrasser de ces relais importuns.

Dès 1860, on sent que cette institution est condamnée : les sociétés de roulage, l'installation du chemin de fer la rendent caduque.

Une circulaire du 4 août 1871, émanant de la direction générale des postes, déclare : « Le Ministre, considérant que les relais ne sont plus d'aucune utilité et que le privilège des maîtres de poste constitue une inégalité flagrante à l'égard des entreprises de transport de voyageurs et porte en même temps un préjudice réel à l'Etat qui aurait tout à gagner à la libre concurrence dans les adjudications de transport des dépêches... » prévoit la suppression de cette charge. Une circulaire postérieure du même ministère confirme que l'établissement du chemin de fer rend périmée cette institution et une note d'Evariste du 14 juin 1872 reconnaît : « ... l'administration des postes a retiré les brevets aux maîtres de poste; cette institution a donc vécu. »

Mais le chemin de fer n'arrive pas pour autant à Briançon, il s'en faut...

Une note adressée au Ministre des Travaux publics et au Président de la Commission d'enquête parlementaire sur les chemins de fer souligne que la concession de la ligne devant

PARENTS ET ENFANTS

remonter le bassin de la Durance, de la vallée du Rhône jusqu'à la frontière d'Italie, a été décidée en 1857. Depuis plus rien, et pourtant cette ligne : « ... établirait une communication directe entre Marseille et le Piémont, c'est-à-dire qu'elle dériverait vers Marseille tous les produits de la Haute Italie qui vont aujourd'hui chercher la mer à Gênes... Cet intérêt commercial est si évident que Marseille et Turin sont d'accord pour réclamer la construction de cette ligne. Cette dernière ville a même voté un subside de cinq millions... Comment le gouvernement français peut-il admettre que Briançon notre principale forteresse dans les Alpes soit, pour ainsi dire, enveloppée par les chemins de fer italiens qui en approchent de toutes parts à moins de vingt kilomètres et qui relient ensemble toutes les forteresses italiennes : Pignerol, Exilles, Fenestrelles, Saluces, tandis qu'aucune de nos forteresses : Embrun, Mont-Dauphin, Briançon, n'est approchée par un chemin de fer... nous voyons les ingénieurs italiens multiplier leurs reconnaissances (ce dont nous nous réjouissons) tandis que nous voyons aucune mesure prise du côté de la France... »

La circulaire a le ton d'une supplique.

Quelques années plus tard, quand Evariste se prépare aux élections de 1876, le chemin de fer devient l'argument principal de sa campagne; Cézanne l'approuve : « Je ne comprends pas qu'on puisse tirer un argument contre vous de votre attitude dans la question de la gare de Briançon... Je supplierai la population si intelligente de cette ville de marcher d'accord avec le génie militaire dans cette question... le génie militaire a lui-même demandé deux gares : une dans la plaine assez développée pour servir au besoin au débarquement d'un corps d'armée qu'on voudrait amener tout à coup à Briançon, l'autre plus à portée de la ville. Cette solution... a été adoptée par plusieurs places fortes. »

Il faudra encore huit ans avant que le train arrive à Briançon et dans une seule gare !

PARENTS ET ENFANTS

Les sérieuses polémiques soulevées par l'échec de Cézanne aux élections n'entament pas la confiance des Chancel en leur candidat qui poursuit son activité politique selon le même programme. Paul lui transmet le 18 mars 1871 leur souhait de décentralisation qui rejoint celui de beaucoup d'industriels provinciaux de l'époque :

« ... nous aussi avons pensé & souvent dit : Paris mène la France aux abîmes. A quand donc cette décentralisation notre seul moyen de salut ? Hélas, on n'en prend pas le chemin !

« Si notre industrie avait été à Paris, nous ne serions pas arrivés au point où nous sommes, et elle ne serait pas ce qu'elle est. Que l'on mette le siège du Gouvernement à Briançon et... on verra quelles prouesses de sagesse et de bon travail feront nos gouvernants, leurs employés, tous ceux attelés à la machine gouvernementale. »

Aux élections suivantes, en 1876, Evariste se présente et demande l'appui de son ami Cézanne qui le lui accorde bien volontiers : « ... je n'hésite pas à vous autoriser à déclarer aux Briançonnais que je les engage à voter pour vous. J'ai pris acte de l'assurance que vous me donnez et qui est d'ailleurs conforme à votre attitude au Conseil général, que vous soutiendrez loyalement le maréchal (Mac-Mahon) et les institutions actuelles... Votre candidature honore la grande industrie française mais surtout elle répond bien aux idées de travail persévérant et de bonne administration des affaires qui sont dans le caractère de nos populations briançonnaises. »

Cézanne se montre actif, multiplie les lettres aux électeurs, les proclamations, encourage Evariste : « ... Lutte vaillamment sans faire de polémique publique. Vous ferez bien, je crois, d'accentuer un peu votre déclaration d'adhésion aux institutions actuelles qui offrent toutes garanties d'ordre et de liberté et qui d'ailleurs sont, par la clause de révision, susceptibles d'être améliorées conformément aux indications de l'expérience et sans qu'il soit nécessaire de changer de gouvernement. »

PARENTS ET ENFANTS

Cette campagne électorale perturbe aussi la vie du Chalet : Mesdames et Edmond soutiennent leur candidat comme le dit Lucie Chancel à son père : « Edmond a fait 30 kilomètres à pied dans la neige pour aller à St Véran... il est revenu avec les pieds écorchés et cela ne l'a pas empêché de repartir ce matin à cheval pour porter à son père une pièce à signer en Vallouise... Ma belle mère et moi plions et timbrons des circulaires. »

Cézanne et Evariste sont élus, chacun dans sa circonscription, et ils espèrent être proches l'un de l'autre dans l'hémicycle. Aussitôt son succès, Evariste va être la cible de deux courants, l'un laudatif que traduit bien le discours adressé par les habitants du Grand Villard à leur nouveau député :

« Monsieur le Député,

« C'est avec les sentiments de la joie la plus vive et de la satisfaction la plus profonde que nous venons vous saluer sous cette nouvelle dénomination.

« C'est la première fois que notre arrondissement est représenté par un sang réellement briançonnais et le choix ne pouvait être mieux appliqué qu'à celui que nous avons l'honneur de féliciter. La généalogie de vos ascendants, Mr le Député, est celle de l'intelligence, de l'honnêteté, de la probité, votre vie personnelle est en outre celle du développement manufacturier, du perfectionnement industriel, qui vous a acquis une célébrité dont notre pays a eu aussi sa part.

« En considération de vos mérites individuels, vous êtes donc plus digne et plus capable que personne de nous représenter, vous l'êtes encore plus par votre profession de foi républicaine mais de cette république réellement conservatrice ennemie des révolutions qui cherche à améliorer le bien-être social, en respectant les principes sacrés de la raison, de la législation et de la religion.

« Si nos suffrages se sont réunis sur vous, Mr le Député, ce

PARENTS ET ENFANTS

n'est pas par suite des promesses que vous nous avez faites, car est bien pauvre celui qui ne peut pas en faire, mais c'est parce que vous n'en avez fait aucune, et que votre dévouement bien connu nous garantit que vous nous traiterez toujours comme vos véritables enfants et que vous ferez toujours pour votre pays ce que les lois et les circonstances vous permettront de faire. Ainsi nous pouvons le dire avec assurance nos votes ont été, nous le croyons, du moins judicieux et justes et s'ils eussent été autres, nous aurions fait injure à un homme célèbre de notre pays et qui avait droit à la confiance du Briançonnais.

« Veuillez donc croire à la sincérité avec laquelle nous avons l'honneur de vous crier tous : Vive notre bien digne et bien honorable député.

« Vive la République, régie selon les bons principes. »

et l'autre, abondant, violent, dénonce les mœurs électorales ou plutôt les menées du team politique d'Evariste. Diffamations, dénonciations, pressions, concussions, toutes ces horreurs sont imputées à Evariste : « Les soussignés, électeurs de l'Argentière affirment que le Sr. Abeil, dit Chichoul, du Plan des Léothauds, a reçu de l'argent de M. Evariste Chancel pour faire voter en sa faveur, que les Srs Roux aubergiste et Basile Giraud propriétaire, domiciliés à La Bessée, agents de M. Chancel ont également reçu de l'argent et qu'ils ont distribué des cigares, bu et fait boire les électeurs avant le vote et que le mercredi huit du courant mois de Mars ils étaient encore en noces, n'ayant pas discontinué depuis le cinq, le tout a porté un grand préjudice à M. Meyer, c'est-à-dire à la candidature de M. Meyer. En conséquence ils protestent et demandent la nullité de l'élection de M. Chancel. »

Trente-cinq signatures scellent cette protestation et il y en a onze de ce type dans les archives, toutes sur le même ton !

La fièvre gagne tout le pays, dit Lucie : « ... S'il fallait recommencer l'élection (en cas de non-validation de la nomina-

PARENTS ET ENFANTS

tion d'Evariste) dans ce pays-ci, je crois qu'on se donnerait des coups de couteau tellement les esprits sont surexcités. »

Ces menées n'ont pas empêché la validation d'Evariste qui part à Versailles où siège l'Assemblée. Le ménage s'installe d'abord au Petit Vatel, puis rapidement se fixera à Paris au 40, rue de Berlin, rebaptisée en 1914 rue de Liège, où il passera dorénavant les hivers.

Sur les activités de député d'Evariste, les archives du Chalet n'en disent mot, laissant aux fonds nationaux le soin d'en parler.

Avec la dissolution de l'Assemblée, en mai 1877, son mandat aura été de courte durée, un an à peine. Il ne se représente pas aux élections suivantes, approuvé en cette décision par sa belle-fille : « ... le gouvernement s'est conduit avec lui d'une façon si peu honnête, on peut le dire, qu'il eût été bien bon d'aller se mettre en campagne et dépenser un argent fou pour peut-être être obligé de recommencer dans trois mois. Dans les circonstances actuelles, il faut mieux être hors du pétrin lorsqu'on sait comment se passent les choses. »

Evariste à l'Assemblée,

Jean-Louis, Adelphe, Paul, Evariste à la mairie de Briançon,
Gustave à celle d'Antibes,

Benoît-Jacques Berthelot, Paul, Evariste, Alphonse, Gustave
au Conseil général des Hautes-Alpes,

ces familles Arduin - Berthelot - Chancel ont, au XIX^e et début du XX^e siècle, vaillamment contribué à la "res publica".

A Briançon, les Chancel participeront, de leurs deniers et de leur autorité, à l'extension d'un hospice à la mesure de la ville et Evariste fera partie de la commission qui dirigera cette réalisation. En 1872, les frères offrent les deux maisons Faure-Pons acquises à cette intention et assortissent ce don d'une somme de 15 000 francs répartie également entre les trois frères et destinée à couvrir les frais d'installation. Les travaux ne seront

PARENTS ET ENFANTS

pas terminés à la mort des donateurs et, les devis ayant subi de sérieuses augmentations, l'hospice fait un appel de fonds non dissimulé aux trois veuves. Elisa répond en ces termes : « ... m'inspirant des généreux sentiments de M. Evariste je ne veux pas rester sourde à votre appel supplémentaire de la somme de deux mille francs et je vous informe que je la mets également à votre disposition afin que le nom de celui qui a tant fait de bien à son pays reste... un objet de vénération pour tous ses compatriotes. »

Ses belles-sœurs adoptèrent la même et généreuse attitude.

Nommé en 1877 à la tête du Conseil municipal, Evariste n'y restera pas longtemps : un an et demi à peine, car le 10 novembre de l'année suivante, il envoie sa démission au sous-préfet : « J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me relever des fonctions de maire de la ville de Briançon... Le sinistre arrivé avant-hier en ville et la nécessité d'administrer efficacement la commune me font un devoir de faire cesser dans l'intérêt de tous le provisoire dont j'étais chargé... » La lettre n'en dit pas plus long, que s'est-il passé ? Peut-être faut-il ajouter que dans cet été 1878, le petit Maurice, quatrième des fils d'Evariste, est mort après une longue et très douloureuse maladie. Evariste aurait-il, dans cette épreuve, perdu une partie de son courage et son dévouement à la cause publique ?

Revenant à la vie privée, quel rythme mène-t-on au Chalet ?

Lucie trouve : « ... l'habitation de Mme Chancel... une perfection comme luxe confortable, organisation... » Notables fortunés, les Chancel reçoivent beaucoup, M^{me} Elisa dirige sa maison de main de maîtresse, règle ses domestiques avec fermeté et précision, témoin le fameux règlement du valet de chambre intitulé "Attributions du valet de chambre" et écrit de la main d'Elisa, qui visse le garçon à la tâche de l'aurore au couchant, dimanche compris :

PARENTS ET ENFANTS

« 1. Le valet de chambre sera tous les matins à l'ouvrage à cinq heures du 1er mars au 1er décembre et du 1er décembre au 1er mars il y sera à six heures.

A cette heure-là, sa chambre devra être balayée, son lit fait.

2. Il s'occupera immédiatement de l'époussetage des vêtements qu'il trouvera accrochés dans le vestibule où il les replacera après les avoir vergetés.

3. Faire la galerie, couloir, salle à manger.

4. Nettoyer, moucher, garnir les lampes de la salle à manger, billard, galerie, bibliothèque.

5. Aussitôt que M. et Mme seront sortis de leur chambre, la balayer, la frotter, nettoyer ainsi que celle des enfants.

6. Nettoyer, balayer et tenir très propre les lieux d'aisances.

7. A 7 h. en été, à 8 h. en hiver, manger la soupe.

8. Faire le petit salon, garnir la cheminée, faire le billard.

9. Faire les chambres du premier qui sont occupées.

10. De 10 h. à 10 1/2 h. quand le déjeuner est à 11 h., le garçon ira dans sa chambre, se lavera, se coiffera, se rasera, s'habillera avant de mettre la table.

11. Mettre le couvert, servir à table, aussitôt le repas terminé, desservir, ranger et mettre tout en ordre dans la salle-à-manger, avant de se mettre lui-même à table.

12. Prendre une heure pour le repas et le repos, pas davantage.

13. Laver les verres, frotter les couteaux, laver à l'eau de savon bouillante l'argenterie et les couteaux blancs, l'essuyer et la réessuyer avec la peau de chamois et aussitôt qu'elle paraît un peu moins brillante, la frotter au blanc de Troie.

14. Après chaque repas, l'argenterie et les couteaux seront comptés avant d'être rentrés.

15. Toute l'argenterie, quelque'elle soit, cuillers, fourchettes, couteaux, réchauds, huiliers, salières, plateaux, sucriers, cafetières, bouchons, etc., etc., sont à la charge du garçon. Il en

PARENTS ET ENFANTS

répond donc il aura toujours le souci d'avoir son compte.

16. Les cristaux, assiettes, compotiers, couteaux sont aussi à sa charge. S'il casse ou égare quelque chose, par négligence ou manque de soins, de surveillance, il remplacera les objets cassés ou perdus.

12. Les jours de réception, n'importe l'heure avancée de la soirée, le garçon ne se couchera pas sans que l'argenterie ne soit comptée et remise quelque part pour être ressuyée et remise en place le lendemain matin.

13. Il rentrera aussi porcelaine, cristaux, et tous les objets sortis pour cause d'invités, de diners, comptés et dans un grand état de propreté.

14. Toutes les bouteilles de vins fins entamées seront transvasées qualité par qualité dans de plus petites bouteilles selon la quantité restée dans les bouteilles. Celles de vin ordinaire seront remplies les unes par les autres.

15. Après son repas de 11 h., le garçon se hâtera de ranger promptement les couteaux, argenterie, cristaux pour s'occuper activement de la propreté générale de la maison qui le regarde complètement et faire promener les enfants.

16. Tous les dimanches matin, outre l'époussetage habituel, il époussetera à la tête de loup et au chiffon toutes les boiseries et chapiteaux de la salle-à-manger et galerie, laver les vitres, battre les rideaux.

17. Tous les lundis, balayer du galetas à la cave en faisant les balcons. Enlever le tapis de l'escalier, le battre en bas du balcon, cirer l'escalier, épousseter tous les cordons de plâtre, marbre.

18. Tous les mardis, il frottera tous les cuivres du rez-de-chaussée, bouches de chaleur, cheminées, poignées de portes, boutons, etc... L'après-midi, il fera le grand salon, frotter, nettoyer les vitres, nettoyer les meubles, frotter les cheminées et les bouches de chaleur.

19. Tous les mercredis, faire la chambre d'honneur, broser

PARENTS ET ENFANTS

vigoureusement et à fond tous les bois sculptés, astiquer la panoplie, épousseter les rideaux, frotter le parquet, nettoyer les vitres, bouches de chaleur, cheminée, battre les meubles.

20. Tous les jeudis, faire les quatre autres chambres à coucher du premier, comme il est dit ci-dessus à la chambre d'honneur, la bibliothèque.

21. Tous les vendredis, laver les vitres de la galerie et des chambres de Mme et des enfants, cabinet de toilette.

22. Tous les samedis, il devra frotter, laver à l'eau de savon ou de soude et sciure de bois, les galeries, couloirs, lieux d'aisance.

23. Le soir, aussitôt le service du garçon terminé, les chaussures cirées, il pourra lire et demander des journaux à Mr. ou des livres jusqu'à l'heure du coucher d'habitude 10 h. quand il n'y a personne d'étranger. Le garçon ne devra jamais monter se coucher avant que tous les invités ou visites ne soient partis et que Mr et Mme soient rentrés dans leur chambre.

Lorsque les veillées seront trop prolongées dans la nuit pendant plusieurs jours de suite chacun des serviteurs devront rester à leur tour.

Dans aucun lieu de la maison il n'est permis au garçon de fumer. Il ne devra jamais sortir de l'enclos sans le demander à Mme et demander les commissions. »

Trois générations de jardiniers ont présidé à l'entretien du parc, à la mise en valeur du potager et de la serre. Les Tempier, avec Désiré, son fils Germain et sa belle-fille Catherine, Josette, la fille de ces derniers, contribuèrent au maintien et à la sauvegarde du Chalet. Des liens d'affection et de confiance se nouèrent au fil des ans et des générations; ma grand-mère tutoyait Germain et Josette est une amie.

Tournez la page, changement de décor, celui des maîtres; la jeune Lucie, parachutée à vingt ans à peine, trouve la vie du Chalet à son goût : « ... la maison est pleine de monde, nous

PARENTS ET ENFANTS

sommes 14 à table tous les jours... je l'assure que les repas sont d'une gaieté folle, ils crient tous ensemble; je ne suis pas encore au diapason, cela m'assourdit. » Beaucoup de promenades au Montgenèvre, dans le Queyras, des pique-niques au lac du Bois de l'Usine où les truites, à peine pêchées, sont grillées au feu de bois. Il y a de fréquentes soirées comme celle du 13 septembre 1875 : « Il y avait de 70 à 80 personnes, beaucoup d'officiers, c'étaient les mieux. Des femmes, presque rien de bien, des paquets fagotés n'importe comment. Une collection de jeunes filles de 26 à 40 ans. On a dansé au son de la musique du régiment jusqu'à 5 h. du matin. »

Joséphine Borel, de son Naples lointain, applaudit au récit des mondanités briançonnaises, mais les félicitations adressées à sa sœur grincent visiblement de jalousie : « ... tu m'apprends que tu veux faire amuser les Briançonnais, ce qui me prouve que tu peux être assez bien portante pour supporter de telles réceptions. Tu fais bien de t'amuser et de faire amuser, car il faut que ceux qui ont de la fortune soient généreux envers l'humanité et en agissant ainsi, on ne fait pas de jaloux, parceque, se dit-on, si la fortune sourit à tels ou tels, ils savent au moins ne pas être égoïstes et cherchent à procurer des distractions aux personnes du pays. Je vous approuve sous tous les rapports, et je saurai bien en profiter si j'étais auprès de vous, car je comprends la satisfaction qu'on éprouve en se rendant aimable envers la société... »

Le jeune ménage Edmond s'installe, comme prévu, de l'autre côté de la Durance, dans la maison de Paul. Dans l'été 1876, leur premier enfant, Jeanne, naît et c'est la joie pour tous. Cette enfant va être entourée de tendresse et de sollicitude. Lucie heureuse de son mariage, le juge ainsi : « C'est égal, j'aime mieux que ce soit fait qu'à faire... d'autant que je n'ai pas à me plaindre de mon numéro, Edmond est très gai et très enfant, nous nous amusons comme deux moutards ce qui n'empêche pas le sérieux le moment voulu. »

PARENTS ET ENFANTS

Si le potager fournit des légumes, même des asperges, par contre le pays semble bien démuné de toute autre fourniture et chaque fois qu'elle le peut, au gré des visites ou des envois, elle fait venir chaussures pour son bébé, aiguilles, sécateur, etc. Une année, sa belle-mère, retournant à Paris pour l'hiver et passant à Grenoble voir les Arduin, lui envoie : « ... quantité de poissons... nous l'avons fait geler et il se conserve parfaitement, c'est une ressource dans ce pays... j'ai exterminé toute ma basse-cour et cela attend notre bon plaisir dans la glace. »

Le congélateur, déjà ! Quinze ans auparavant, Adelphe Arduin, en séjour à Grenoble, annonçait à son avoué de Briançon une expédition de poissons.



Benoît-Jacques Berthelot et son épouse
née Zoé Praxède Arduin.

A une visite de Benoît-Jacques Berthelot, père d'Elisa, Lucie le trouve incroyablement bien conservé pour ses quatre-vingt-

PARENTS ET ENFANTS

trois ans : « ... il chante au dessert, rit toujours et plaisante comme un jeune homme. Il n'a aucune infirmité marche aussi droit que toi et moi ne tremble pas. La grand-mère est une bonne femme aussi qui a dû être bien jolie étant jeune, elle a des traits encore beaux et accentués, c'est une madame j'ordonne qui fait marcher son mari. Il fait bon être de ses amis je crois. » Et pourtant Zoé Praxède, d'après les photos, ne paraît pas avoir été ni une beauté ni d'un caractère facile.

Ce séjour, peint sous les couleurs les plus charmantes, prend fin en 1877, après la naissance du petit Léon, par la nomination d'Edmond, au siège de la S.I.S., à Bâle. Deux ans après, il viendra s'installer à Paris et commencera à vingt-neuf ans une paisible existence de rentier.

Il n'y aura plus de Chancel à Briançon l'hiver.

Et les autres enfants ?

Louis navigue de Lyon, où il est employé de l'affaire jusqu'en 1878, à Paris où un projet de mariage échoue en 1880, ce qui ne l'empêche pas de convoler l'année suivante avec Thérèse Agard d'une famille de gros propriétaires à Antibes. Lui-même s'y installera et deviendra propriétaire du château des Tournelles.

Alphonse, sorti de l'X, prend un poste d'ingénieur des Ponts et Chaussées à Embrun d'où il écrit fréquemment à ses parents à Paris ou à Briançon. Embrun est un trou où on ne s'amuse pas beaucoup mais, heureusement, il sort avec une bande de joyeux lurons : « ... un trio, non de bandits mais une association contre les ennuis du pays et la monotonie des habitants ou leur bêtise. » Il s'intéresse aux nouveaux travaux du Chalet, suit attentivement les cours de bourse et conseille ses parents, ce qui ne l'empêche pas de penser à sa filleule Elisabeth, ma mère, à Noël 1880 : « Je pourrai (lui) envoyer un des Polichinelles articulés qu'on vend à Embrun pour la modique somme de

PARENTS ET ENFANTS

50 centimes, mais je crois qu'elle me traiterait de farceur quand elle saurait parler. Ainsi je vous délègue mes pleins pouvoirs... »

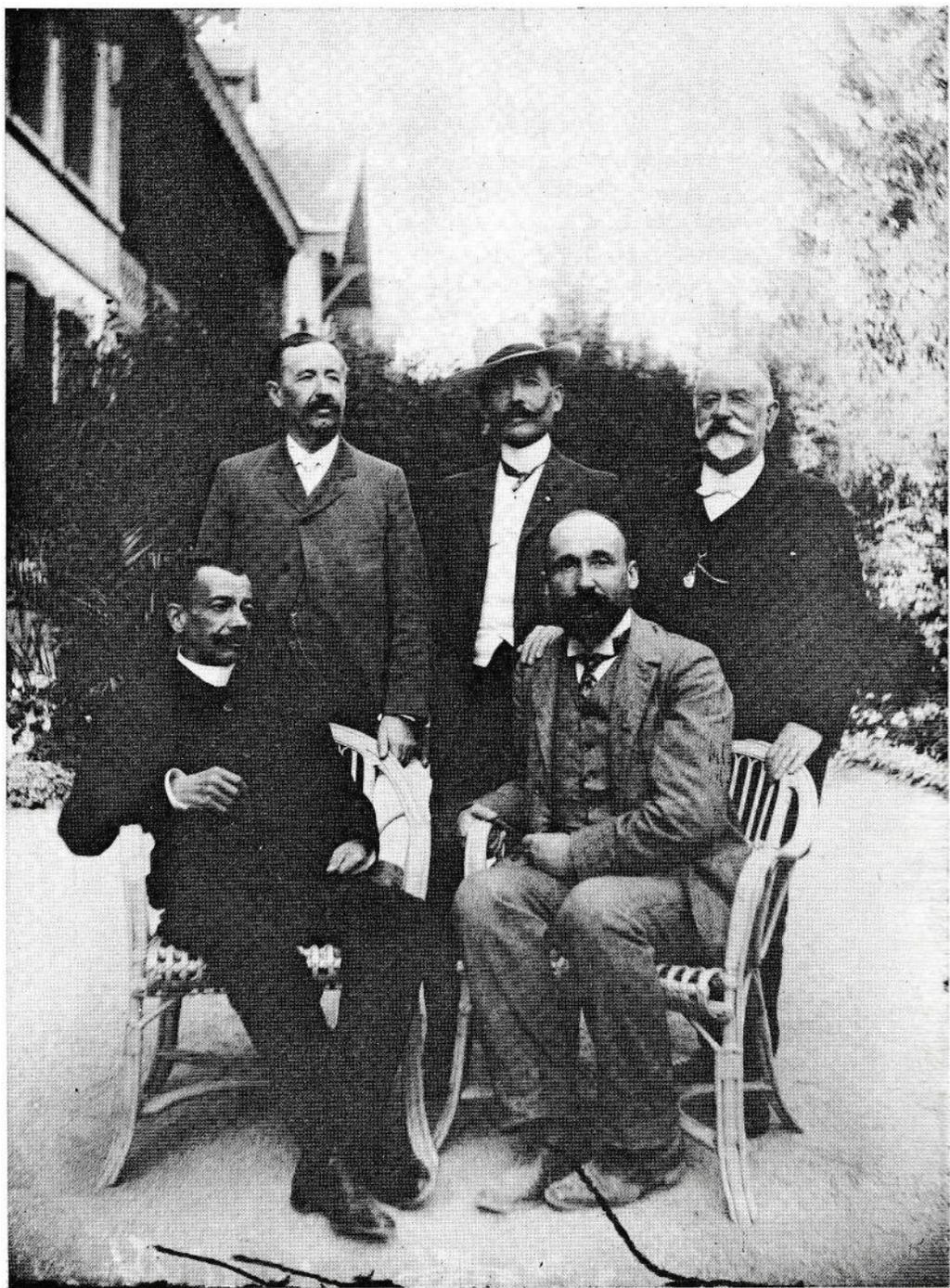
Ma mère a seize mois à l'époque !

Puis Alphonse sera appelé dans le nord-est, à Sedan ou à Rethel, sur la proposition de M. Dureteste, où l'ingénieur en chef « quoique clérical » est un homme de bon rapport. Bien piètre et rare déclaration religieuse. Les sentiments religieux sont très rarement évoqués sauf sous l'angle de l'obéissance aux lois morales, de l'assistance aux cérémonies liées à la vie, de la référence au Dieu qui régit les grands courants de chacun.

Quant à Gustave, c'est toujours la catastrophe et le restera toujours. A Centrale, ses absences et ses irrégularités obligent le directeur de l'École à prévenir Evariste : « ... dans ces conditions, il y aurait à se demander s'il ne vaudrait pas mieux le rendre démissionnaire. Sans cela, vu ses irrégularités, nous serons obligés de le rayer. » Et Evariste prend les devants en répondant : « ... par suite de violents maux de tête, mon fils, ne pouvant suivre avec régularité et profit les cours de l'école, j'ai l'honneur de vous prier... de bien vouloir accepter sa démission... que je vous donne en son nom. »

Au même moment, juin 1880, un ami d'Evariste essaye en vain, à la demande de celui-ci, de joindre Gustave. Il finit par le découvrir à son café habituel et reçoit confirmation que les deux cents francs qui lui ont été remis pour être versés à l'École, n'existent plus qu'en fumée, complètement dilapidés. On espère seulement qu'il n'a pas souscrit de prêts chez des usuriers ! Alors Gustave s'engage dans l'artillerie, à la grande satisfaction de ses parents et de leurs amis. Cette soumission ne durera pas longtemps. Dès 1892, nous le retrouvons gentleman farmer à Antibes près de sa mère à qui il en fait voir de toutes les couleurs.

Enfin Félix, le petit dernier, a rallié Paris aussi où, après un accroc de santé en 1879-1880, il poursuit ses études et prépare Centrale.



Les cinq frères Chancel : Edmond, Gustave, Louis.
Assis : Alphonse et Félix.

PARENTS ET ENFANTS

A plusieurs reprises Evariste donne par sa santé du souci à son entourage : rhumes fréquents, des bronchites, des angines, toutes affections des voies respiratoires, l'arrêtent fréquemment et inquiètent ses proches. Le retour annuel dans le bon air de Briançon laisse espérer une amélioration de son état; il tousse beaucoup, s'affaiblit et brusquement c'est la fin le 11 juillet 1882. Le 17 juin, il écrit à son fils Edmond et commence la lettre d'une écriture à peine lisible tant elle est déformée. Au bout de quatre lignes, Elisa prend la plume et dit : « ... tu vois comme ton père est faible, il ne peut plus écrire et suivre ses affaires » et d'une écriture énergique, elle parle affaire.

Le fidèle docteur Vagnat, depuis longtemps ami de la maison, signe l'acte de décès : « Je soussigné, docteur en Médecine de la faculté de Paris, certifie avoir donné des soins à Monsieur Chancel Alphonse Henri Evariste, ancien député, âgé de soixante et trois ans, domicilié à Briançon (Hautes-Alpes), pour un emphysème pulmonaire avec hypertrophie du cœur, maladie qui a déterminé sa mort le onze juillet 1882.

« Briançon le 14 juillet 1882.

« Dct. Vagnat. »

Ses frères étaient partis avant lui sans que les relations entre les familles aient repris un cours normal.

L'Annonciateur, le journal des Hautes-Alpes, consacre un court article sur Evariste dans son numéro du 29 juillet : « (il) était, par excellence, l'homme droit, bon, simple et modeste. Il consacrait son temps au travail, à sa famille, aux relations sociales et aux devoirs de l'amitié... (Il) traitait tout le monde avec une extrême bienveillance, mais aussi avec une souveraine justice. »

Une évaluation de la succession donne un chiffre total de 6 491 200 francs dont :

— propriété et mobilier de Briançon	100 000
— maison à Paris au 10, rue Vezelay	672 800

PARENTS ET ENFANTS

— donations à Louis, Edmond, Alphonse	860 000
— deux créances	20 000
— et le reste en titres, actions, obligations, dont les fameuses Horloges Pneumatiques ainsi que le compte de la S.I.S.	1 155 699

à partager entre les cinq fils et leur mère, celle-ci en nue propriété et en usufruit.

La liquidation de la succession donne lieu à un abondant échange de lettres entre les enfants, leur mère, et deux hommes qui apparaissent : M. Iveins à Tournon et Jules Cot à Lyon. Ce dernier nous le reverrons.

Pour Elisa, une nouvelle vie va commencer.

En 1888, elle part pour l'Egypte d'Antibes; en 1889, elle fait parvenir des achats à Antibes, et, à partir de 1892, les lettres sont postées à Antibes. Elle vit donc à Antibes, ou plus exactement au cap d'Antibes, où elle a acheté une magnifique propriété, mais quand et comment ? Aucune pièce d'archives donne la moindre lueur sur son acquisition et son installation là-bas. Pratiquement elle va dorénavant partager son année entre Paris, Briançon aux grosses chaleurs et Antibes. Queyrassine et Briançonnaise à la fois, Elisa réunit tous les traits physiques des races haut-alpines : taille moyenne, assez râblée, buste opulent, brachycéphalisme très accentué, visage plat aux yeux légèrement bridés. Sa sœur Olympe était bâtie sur le même type.

Son fils Louis, installé à Antibes, n'a-t-il pas, malgré son très rapide veuvage en 1883 après la naissance de sa fille Thérèse (tige des Provençal), attiré sa mère et favorisé cet achat ? D'autant que Gustave, lui aussi, va acquérir une propriété à côté de celle de sa mère. A cette époque, le cap d'Antibes était, dit-on, partagé entre trois familles : les Agard d'Esclévin, les Chancel et celle d'un futur grand chirurgien de Paris, les Thierry de Martel.

PARENTS ET ENFANTS

Ainsi tous ces Briançonnais vont se retrouver dans le Midi, avec les Marius à Cannes, Elisa, Louis et Gustave au cap d'Antibes, Georges, fils de Paul, par son mariage trouvera en Sainte-Anne-d'Evenos une maison de famille; puis, plus tard, Félix s'installera à Maraveire près de Hyères. Explosion territoriale vers le soleil, on émigre sans pour cela être infidèle à la maison de famille et au pays, et fin, par voie de conséquence, de l'endogamie; des sangs neufs vont couler dans les veines de ces autochtones que la consanguinité ne semble pas avoir affaiblis.

A Briançon, nous l'avons vu, Elisa mène de main de maître les travaux de modification de la propriété commencés avant la mort de son époux. La construction de la serre et de la bergerie fournira un éclat supplémentaire à la maison; un parterre de fleurs en pots va orner le devant de la façade. Les photographies donnent un bon aspect du soin, du raffinement apportés à la décoration de cette entrée.

Elisa achète des bijoux et surtout des "objets d'art" japonais, dont l'histoire montre qu'on ne craignait ni les difficultés ni les distances pour arriver à ses fins. Par l'intermédiaire de Jules Cot, celui de la succession d'Evariste, elle entre en contact avec un des fournisseurs de la S.I.S., M. Eymard à Yokohama. La recherche et le choix des objets d'art sont assurés par Eymard qui les expédie en caisse via San Francisco et les Etats-Unis, sur Marseille d'où ils repartent, par petite ou grande vitesse, sur l'une des trois résidences d'Elisa. Une liste donne un échantillonnage de ces envois : paravents, tableaux, broderie, plateau, plats cloisonnés avec figure de guerriers, potiches, vases, pot à tabac ivoire incrusté, statuettes, tableaux, laques incrustées de fleurs et d'oiseaux, fusils japonais anciens. Toutes les "japonaiseries" du Chalet !

Les objets d'art devenant de plus en plus difficiles à trouver à des prix abordables, on expédie de France des objets à décorer au Japon !



La terrasse du Chalet vers 1900.
Marie, Suzanne, filles d'Edmond Chancel; Thérèse, fille de Louis Chancel.

PARENTS ET ENFANTS

En 1888, Elisa part pour un grand voyage : l'Égypte, la Terre Sainte, la Syrie, le Liban, Rhodes et la Turquie, dont un petit carnet de notes laisse quelques détails sur ce périple, mais bien peu de choses malheureusement. Partie de Marseille sur un bateau des Messageries Maritimes, elle a longé la Corse, passé de mauvaises nuits ballotée par une mer houleuse, franchi le canal de Suez, et de Suez, gagné Le Caire par le train, visite des Pyramides « trop de soleil pour se mettre entre les griffes du Sphinx » et puis c'est tout; le carnet s'arrête avec le départ en Terre Sainte. C'est dommage car le ton est vif quand elle s'indigne de ne pas avoir le moindre service religieux le dimanche sur le bateau en dépit de la présence de plusieurs prêtres et de religieuses en partance pour des pays de mission. Elle rapportera dans ses bagages vingt kilos de photos grand format devant lesquelles les photographes actuels peuvent pâlir d'envie tant la prise de vue, la qualité du détail, l'intérêt documentaire ne cèdent en rien aux collections actuelles. On y voit entre autres le Sphinx et Karnak encore à moitié enfouis sous les sables, Balbek et Palmyre en cours d'invention.

Et puis il y a l'Algérie où un immense domaine a été acquis dans la proche banlieue de Bône, à une date non précisée. Elisa en parle pour la première fois dans une lettre à Edmond du 21 avril 1893 et le testament d'Alphonse, en 1902, donnera une évaluation de la propriété. Ce domaine occupe beaucoup Elisa et ses fils puisqu'il faut surveiller le gérant et administrer les productions, du vin surtout.

En 1893, Edmond y fait un tour; en 1895, Elisa projette de faire le voyage et suggère aux Edmond de lui confier leur fille Jeanne pour l'accompagner. Elles passeraient par la Corse et feraient un beau voyage. La même année, cette femme d'affaires déclare : « il faut que nous fassions une clientèle bourgeoise. Je n'ai qu'une très maigre confiance au gérant qui doit vendre notre récolte à son profit. La cave vient d'être vendue à 12,75



Paris, 40, rue de Berlin



Elisa Evariste-Chancel



PARENTS ET ENFANTS

quai Bône, ce n'est pas assez pour cette année où les vins sont remontés beaucoup, mais je ne puis trop dire avec Alphonse qui pourrait prendre le manche... Alphonse sera là-bas au 1er mai. Comme je veux passer par Nice et la Corse... il faudra que je me hâte de fermer la villa... »

Encore pleine de projets, de vivacité pour une femme qui va mourir sept mois après cette lettre !

Et qu'en savions-nous, nous enfants, de ce domaine algérien ? A part l'eau-de-vie de Bône, remontée de la cave et vrai tord-boyaux, dégustée avec respect et grimace. Certains de nous la croyait en provenance de Beaune !

Femme de tête, Elisa gère aussi sa propriété d'Antibes. Elle envoie des artichauts à ses fils, Edmond à Paris, Alphonse qui travaille à cette époque avec son oncle Anatole Berthelot. Elle envoie encore à Paris de la salade, des choux, des fleurs, des stachys (crosnes) et même des poussins ! Toujours le trafic ! Par ailleurs, elle fait venir à Antibes du vin de Bordeaux car « ces dames ne boivent pas du vin ordinaire », de la morue dont elle fait une grande consommation : « ... j'ai aussi la chance qu'à la cuisine on mange volontiers la morue attendu qu'un ballot de 50 kgs. est venu de Grenoble, un autre de 10 kgs. de Marseille, si bien que je crois fort que cet hiver j'en aurai bien mangé entre 40 à 50 kgs. aussi depuis novembre... je mange deux fois la semaine tout comme en carnaval, on la met en toute façon... Pour moi, je la fais mettre souvent en brandade pour moi seule. »

Et un autre jour, recevant son curé, elle lui sert une tête de veau et un gigot car « avec le maigre, il faut donner des plats plus réconfortants et qui leur permettent de jeûner mais nous n'avons que deux jours de maigre, le mercredi et vendredi. Le samedi est gras, avec Nice et Cannes il faut avoir le carême léger si on veut qu'on le fasse. »

Elle fait venir de Paris tissu, mercerie, objets divers dont elle manque à Antibes.

PARENTS ET ENFANTS

Très préoccupée du mariage de ses petites-filles, elle relance fréquemment Edmond sur ce point : « ... quand on a des filles à marier, il faut les produire. » Et à un projet dont elle a eu vent : « ... le père Roux qui est, ma foi, très bonhomme mais pas très éduqué n'y a pas vu plus loin que son nez. La différence de caste n'existe pas pour lui aussi a-t-il peut-être voulu vous faire plaisir. Mais à Mme... vous pourrez lui dire que ce jeune homme eut-il des millions il n'aurait pas votre fille justement à cause de la différence d'origine... En pays étranger où l'on n'est pas connu, passe encore, mais à Briançon pas possible... Comme Edmond chantera joyeusement en fausset girofle, girofla quand il aura casé ses deux ainées. »

Mais la plus grave préoccupation de ses dernières années sont les rapports tendus avec Gustave qui, jusqu'à son départ à Montolieu en 1895, habite à côté de sa mère. Ce Gustave, beau comme un Dieu comme en témoignent les photographies alors que ses frères peuvent plus difficilement jouer les séducteurs, n'a cessé de la tourmenter. Toute la correspondance fait état de ce malaise croissant qui tourne, chez elle, à de l'obsession : « Jamais je ne pourrai me rappeler toutes les horreurs qu'il m'a dites. Je lui ai souhaité que Dieu ne me venge pas dans ses enfants. A cela il m'a répondu que jusqu'à présent il était heureux sur toute la ligne, le seul à avoir des garçons bien portants, très intelligents, etc., etc., ... »

Pas pour longtemps car Gustave va connaître ce déchirement : trois de ses fils seront tués à la guerre de 1914.

Et le refuge ? Elisa, encore, en sera le promoteur pour une bonne part.

Les Chancel, on l'a vu, se sont toujours intéressés à la montagne. Marina en a fait une partie de son commerce avec les violettes, les tussilages, l'exploitation des mines. Ses fils ont accueilli les alpinistes de passage et d'exploit jusqu'à donner un

PARENTS ET ENFANTS

bal en l'honneur d'un jeune homme qui a réussi le Pelvoux. Les fils d'Evariste se sont montrés de bons marcheurs, des chasseurs et Félix a même fait de la haute montagne. Leur précieux ami, le docteur Vagnat, a présidé longtemps aux destinées de la section du C.A.F. de Briançon.

Lucie parle souvent à son père de balades et, le 10 août 1883, fait état d'une grande première pour elle : l'ascension du Prorel ! Partis à cinq heures du matin avec ses beaux-frères et ses deux enfants, Jeanne sept ans, Léon à peine six ans, elle montée sur un cheval, les enfants sur des ânes, les autres à pied. Arrivée à neuf heures, messe, casse-croûte, puis les beaux-frères partent à Prorel, « je ne pensais pas les suivre car c'est très escarpé, mais tout en cueillant des fleurs, je me suis dirigée de ce côté et un peu avec les pieds, un peu avec les mains, je suis arrivée au sommet; là j'ai été récompensée par la vue splendide dont j'ai joui. C'est plus beau qu'à l'Infernet. On est entouré à perte de vue d'une ceinture de montagnes. C'est une forêt de pics, d'aiguilles, c'est féérique nous voyions toutes les vallées qui aboutissent à Briançon, Le Monétier, Cervières, Mt Genève, la vallée de Gap, en face, nous avions le Pelvoux, à gauche la pointe du Viso... Nous avons trouvé là-haut l'edelweiss, fleur excessivement rare et que nous ne croyons pas exister dans les Alpes, je t'en envoie ainsi qu'à maman (les deux fleurs séchées étaient encore dans la lettre)... Figure-toi que mes beaux-frères ont trouvé que j'avais fait un tour de force en grim pant toute seule et au dessert, ils m'ont baptisée membre du Club Alpin, me voilà enrôlée, seulement je vais me faire faire de grosses bottines, car j'avais les pieds en capilotade. »

Initiation et enthousiasme des bouts rapportés ! Il aura fallu de toute façon et à toutes les générations en passer par là !

Donc le refuge.

Ce refuge qui pour beaucoup est la seule marque de fabrication Chancel, et qui devient tout doucement un refuge-musée

Refuge Evariste-Chancel. A gauche : Jacques Guillemot et ses trois cousines Félix Chancel. A l'extrême droite, Camille Blanchard.



L'alpiniste Paul Guillemot

Refuge Cézanne.
Félix Chancel entouré de ses filles Louise et Flavie.



PARENTS ET ENFANTS

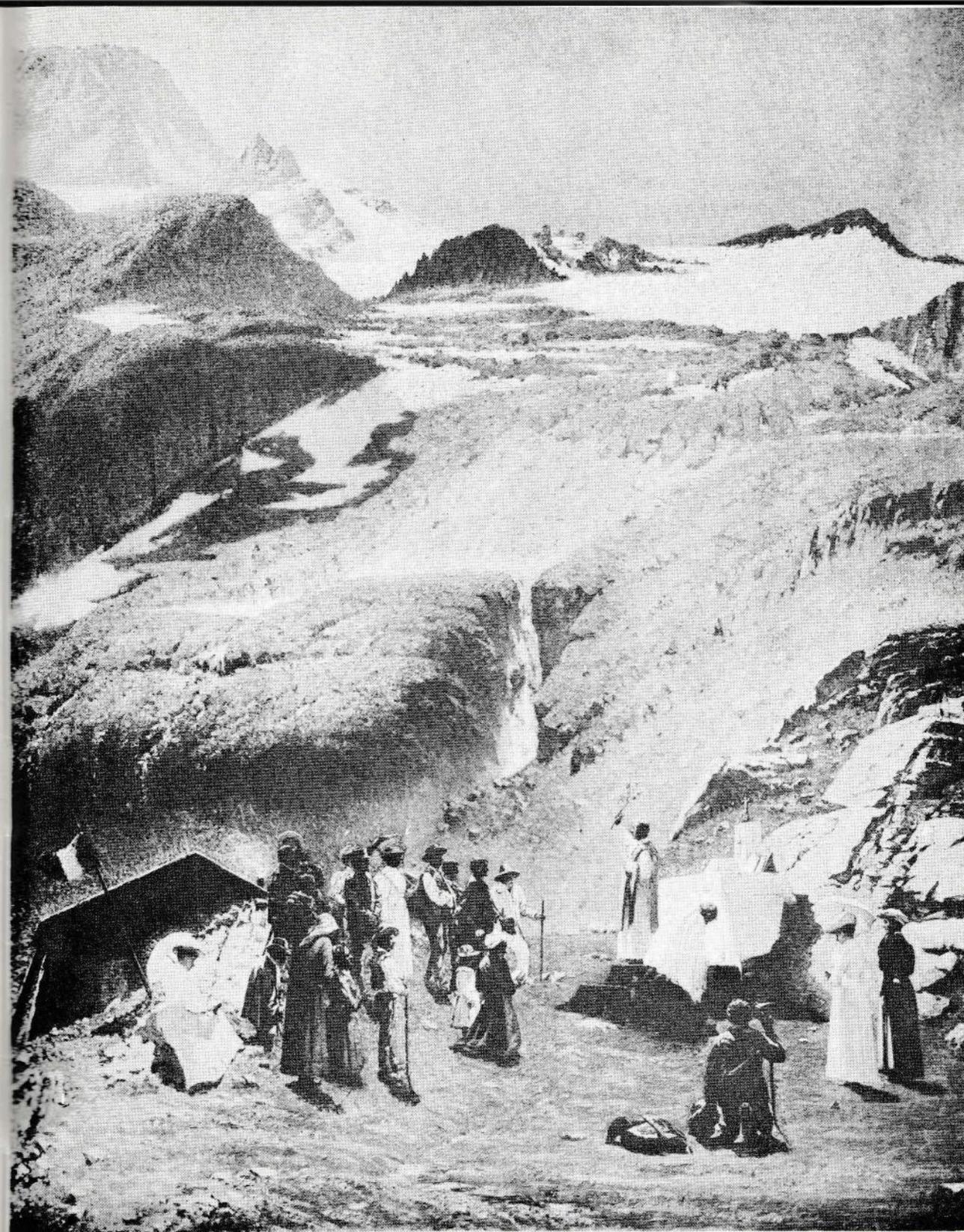
délaissé au profit du téléphérique. Et bien ce refuge a été inauguré le 26 août 1894, soit douze ans après la mort d'Evariste ! Une plaquette de Paul Guillemain a consigné ce jour glorieux. Il y avait eu précédemment plusieurs abris à la montée de La Lauze, mais ce chalet-hôtel, comme on le désigne, inaugure les installations luxueuses de la fin du siècle en haute montagne. Paul Guillemain souligne : « Nos amis Chancel sont trop connus dans le *Gratin* pour qu'il soit utile d'expliquer longuement le nom attribué au Refuge. M. Evariste Chancel, qui fut député des Hautes-Alpes, a été dès le début l'appui moral et financier du Club Alpin briançonnais; en outre Mme Chancel a fait don d'une somme de 4 000 frs qui a servi à payer une partie des dépenses de la construction nouvelle. »

Suit un récit de la fête où le lyrisme le dispute à l'émotion. Il faudrait tout citer; la veille, Gustave a tiré un feu d'artifice auquel répondaient les bombes de La Grave, et toute la nuit on a veillé pour offrir le champagne aux visiteurs nocturnes, « ... la situation du Refuge est délicieuse; le confortable intérieur ne laisse rien à désirer. »

Trois peintres éminents vont immortaliser la cérémonie : MM. Harreux, Renard-Brault et l'abbé Guiguet. Ont-ils tous trois concouru à l'exécution du tableau de l'escalier ?

On demande une messe, on installe dehors un autel garni de fleurs. Les peintres dessinent, les photographes photographient, tous les assistants recueillis écoutent en silence le prône de M. l'abbé Guiguet qui commence par un appel au Psaume 120 *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxillium mihi*, et continue dans un style que favorise ce cadre de montagnes. La famille était bien et fortement représentée : Alphonse, ingénieur des Ponts et Chaussées, conseiller général des Hautes-Alpes, et troisième président de la section; Gustave, lieutenant d'artillerie; Félix, ingénieur; M^{mes} et M^{lles} Chancel. Elisa a envoyé du

Le tableau de la famille →



Inauguration du refuge Evariste-Chancel (1896)

PARENTS ET ENFANTS

champagne qui a clos le festin; puis les toasts et « à quatre heures, les caisses de champagne commençant à sonner le creux, on se décide à dévaler les degrés de la montagne » après que Gustave ait pris ou tiré le portrait de groupe.

L'année suivante, termine la plaquette, seront inaugurés un vaste chalet suisse au Lautaret et le refuge de l'Aigle.

Dès le printemps 1895, Elisa fait allusion à des maux de ventre, à des pertes rouges et blanches qui l'inquiètent et l'obligent à aller consulter à Nice. Et puis plus rien, elle meurt le 14 octobre 1895 à Briançon et sera inhumée dans le caveau de la famille Evariste à Briançon-ville à côté de son époux, de leur fils Maurice, et où les rejoindront plus tard Louis et sa première femme, Edmond, Alphonse, et leurs petits-enfants, Léon et Elisabeth, ma mère.

La succession d'Evariste, la vie luxueuse menée par Elisa après son veuvage, donnent une idée approximative de leur fortune. La thèse récente de Bernard Amouretti sur *La société de la route dans le Briançonnais et l'Oisans de la fin du XVIII^e siècle à 1914* (Aix-en-Provence, 1980) examine en un chapitre documenté la fortune Chancel.

L'ascension des trois frères entre 1837 et 1880 n'est pas partie de rien. Leur père, l'un des rares électeurs censitaires du canton de Briançon en 1830, fait ainsi partie d'une minorité fortunée. Il laisse à ses enfants une succession confortable que leur mère sait par la gestion de l'officine et par son remariage avec Adelphe Arduin, banquier et négociant, développer. Cette fortune fournira le capital nécessaire au lancement de la Schappe. On a vu le succès et le développement de l'affaire. Ils sont fulgurants. Aussi bien peut-on dire qu'autour de 1880, les trois frères sont des milliardaires. Dans la France de cette époque, ce n'est pas courant et encore moins dans la France du Briançonnais.

PARENTS ET ENFANTS

Paul, en 1880, laisse une succession évaluée à 7 millions de francs-or. Evariste, en 1882, un actif de 6,5 millions francs-or. Marius en lègue autant à sa veuve et à ses deux filles. Aussi est-ce 20 à 21 millions francs-or 1880 à porter au crédit des trois frères à leur disparition. Comparées à celles de leurs compatriotes briançonnais, leurs successions sont 60 à 100 fois supérieures à celles des notables les plus en vue de la région, dont les biens évoluent entre 11 000 et 116 000 francs-or. Si cette position financière assoit leur rang et leur rôle de notables, elle les éloigne de la société briançonnaise. Ils resteront un peu à l'écart de cette société qui ne peut rivaliser avec eux; leur correspondance reflète cette situation.

En 1907, la succession d'Alphonse, un des fils d'Evariste, montre l'utilisation et l'évolution du patrimoine reçu en 1882 et 1895.

1907

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

De passage à Marseille au cours d'un voyage, Alphonse meurt le 15 décembre 1907 chez son frère Louis, 15, cours du Chapitre. Il a 51 ans et a fait une brève carrière dans les Ponts et Chaussées après sa sortie de Polytechnique, à Embrun puis dans les Ardennes. Célibataire, on l'a vu studieux, bûcheur et collectionneur, mais d'une santé fragile. L'année précédant sa mort, il a été sérieusement malade, dit son frère Gustave : « ... il m'a fallu venir à Briançon où mon frère (Alphonse) étant candidat, a attrapé une congestion pulmonaire et des reins qui a failli l'enlever. Je lui ai fait lâcher sa candidature et l'ai amené à Antibes... »

Si, depuis son dernier poste d'ingénieur, les archives n'ont guère parlé de lui, sa succession, elle, fera du bruit et constitue un volumineux dossier où lettres privées entre les intéressés et correspondance d'avocats, de notaires, d'experts, d'avoués, d'huissiers et de juges s'étirent sur plus de douze ans. En 1921, certains titres de cette succession ne seront pas encore réglés.

Prévoyant peut-être une disparition précoce et surtout une situation compliquée par son célibat, Alphonse rédige, en 1902, un testament dont la concision ne révèle pas l'étendue de ses

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

biens. Car Alphonse est devenu un important propriétaire foncier et immobilier, un industriel, un colon, un collectionneur, un bibliophile, un numismate et, comme le veut l'époque, un possesseur d'un lourd portefeuille d'actions et de créances. Les principaux bénéficiaires de cette manne familiale vont être ses quatorze neveux et surtout deux d'entre eux, ses filleuls : Elisabeth, ma mère, et Alphonse, fils de Gustave, encore mineur à la mort de son oncle. Ses frères, Louis, Edmond, Félix, garderont le Briançonnais et Guillestre. Des pensions et des dons feront le complément.

Voyons un peu :

« Je lègue

« Tous les biens immobiliers, terres, maisons, mines concédées ou en instance de concession, permis de recherches que je posséderai à ma mort en Algérie à mon neveu Chancel, Alphonse, fils de mon frère Gustave Chancel et mon filleul.

« Egalemeut à mon neveu et filleul Chancel Alphonse, tous les meubles de ma propriété dite Château du Bardo où j'habite à Bône et tout ce qui se trouvera sur ou dans la dite propriété, au jour de ma mort, à l'exception des livres de mes bibliothèques et des titres ou valeurs mobilières qui pourraient y être, actions, obligations, créances par billets, parts financières, etc... »

« Egalemeut à mon neveu et filleul Chancel Alphonse, tous les biens immobiliers et les mines ou permis de recherches que je posséderai en Tunisie à l'heure de ma mort. »

« Egalemeut à mon neveu Chancel Alphonse toutes les créances hypothécaires que je pourrai posséder sur des immeubles ou des mines situées en Algérie ou en Tunisie même si elles étaient représentées par des titres ayant forme d'obligations ou parts. »

Par ce legs particulier, le petit Alphonse — il a tout juste dix ans — va être le grand gagnant de la succession ! Elisa avait investi en Algérie après la mort de son époux et elle s'occupait avec vigilance de ses propriétés de rapport. Les

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

a-t-elle léguées par testament à son fils Alphonse ? La lecture de ce document, en archives départementales, permettra de résoudre ce problème. Toujours est-il qu'en 1907, Alphonse se trouve colon en Algérie à l'exclusion de ses frères. De la Tunisie, à part l'allusion du testament, la succession n'en parlera plus.

Les biens algériens d'Alphonse sont concentrés à Bône et aux alentours immédiats de cette ville.

Dans les environs de Bône, à l'Oued Kouba, deux propriétés contiguës : celle du Bardo et celle de la Plage-les-Pins. Au Bardo, une maison de maître appelée "le Château" qu'Alphonse fait aménager confortablement pour lui et qu'il habite lors de ses séjours en Algérie. Elle comporte, au rez-de-chaussée, salon, cuisine, offices, bureau, bibliothèque, plusieurs chambres avec cabinet de toilette ainsi qu'à l'étage. Le sous-sol est aménagé, et un chauffage central met une note supplémentaire au raffinement de l'installation. A proximité, un potager et un poulailler fournissent l'essentiel de l'alimentation. Un récapitulatif de travaux exécutés en 1904 s'élève à 10 000 francs. Alphonse entretient là en permanence du service : une cuisinière, Eugénie Sisteron, à qui il fera verser une rente après sa mort, un cocher arabe et un jardinier qui recevra aussi une rente. Il possède une voiture automobile dont on astique les cuivres régulièrement.

Tout à côté, la Plage-les-Pins abrite plusieurs villas dont la Grande et la Petite louées à vingt et un locataires. Des remises pour le matériel agricole, des chais, des caves. Car ces deux propriétés représentent un domaine agricole dont les travaux et les revenus laissent supposer la superficie.

Alphonse a choisi un gérant — les archives en parlent dès 1898 — Ernest Faure au nom bien briançonnais, aidé, au moment de son installation en Afrique, par Evariste qu'il gratifie du nom de « mon cher bienfaiteur » en acquittant une traite de son emprunt en 1877. Alphonse fait venir d'Alger ce gérant pour diriger, sous ses ordres, les domaines. Des rapports d'ami-

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

tié et de confiance unissent les deux hommes — ils se tutoient — et Alphonse fréquemment absent de Bône laisse la plus grande liberté de manœuvre à son gérant.

On cultive de tout; d'abord de la vigne, le premier des rapports, qui fournit du vin ordinaire et du vin plus fin selon les cépages. Alphonse commande des plants à Saint-Bénézet dans le Gard que l'expéditeur envoie avec cette note: « J'ai fait tout mon possible pour cette expédition, aussi vous recevrez une marchandise de tout premier choix et d'une parfaite fraîcheur, vous m'en ferez des éloges, j'en suis persuadé. »

On ne fait pas du travail à la légère: « Je m'occupe de trouver 8 paires de bœufs à louer ou à trouver un tâcheron qui se chargerait de ce travail. Mais si tu veux m'en croire, ne commet pas au Bardo l'erreur que nous avons commise à la Plage. Puisque tu as le treuil, il vaut mieux louer une locomobile et le personnel habitué à ce travail et faire un défoncement sérieux. Tu auras au moins une vigne vigoureuse au lieu d'une vigne qui végètera toujours et ou te donnera presque rien, sans compter qu'il faudra toujours à être à remplacer les manquants, les poids morts et autres » écrit Faure à Alphonse.

Le phylloxéra ou le siroco gâchent quelquefois les récoltes: « Je n'ai commencé les vendanges que le 18-7 », souligne Faure, « le raisin étant très irrégulièrement mûr. Sans le coup de siroco qui a brûlé tout le Carignan, la récolte eut été bonne. Heureusement les jeunes vignes commencent à donner. Elles ont compensé la perte du Carignan ce qui fait que j'aurai à peu près la même récolte que l'année dernière... Avant les vendanges je suis allé passer une matinée avec M. A... qui m'a fait assister au traitement d'une cuve par le bisulfite, opération que j'ai parfaitement comprise et que j'ai pratiquée ici. A ton retour tu verras et dégusteras les vins. »

En septembre 1902, le relevé des vins en cave s'élève à 838 hectolitres en foudre, 44 1/2 muids, une Bordelaise, une Sisian, 651 litres. La vente pose souvent des difficultés; les

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

cours sont bas, mauvaise récolte, abondance du marché, on rejoint les inquiétudes d'Elisa.

Il y a du raisin de table: du muscat et du chasselas qu'Ernest Faure vend et consomme sur place et qu'il expédie aussi à Alphonse en France.

Et n'oublions pas les alambics : l'eau de vie de Bône.

A côté de la vigne, des olivettes d'une étendue nécessitant l'embauche de saisonniers pour le ramassage. Les fruits sont envoyés au moulin et Faure fait lui-même son huile : « ... je suis décidé à faire mon huile comme l'an passé, seulement je ne voudrais pas me servir de mon pressoir avec lequel je ne puis serrer suffisamment à moins de risquer de faire casser la vis. Veux-tu m'autoriser à prendre la presse hydraulique que j'arrangerai pour presser l'huile tout en la conservant intacte pour faire les cuvées. » Alphonse possède du matériel à la mesure de son exploitation.

Des oranges, des mandarines, des citrons, des nèfles complètent cette production fruitière qui jouxtent une production maraîchère de rapport. On y trouve de tout : pommes de terre, fèves, maïs, haricots, artichauts, carottes, oignons, betteraves. Alphonse fait venir de Lyon des graines de radis ronds, rouges, gros blancs; pois divers, chou frisé, courge courcouzelle, concombre vert, calcéolaire hybride vert, etc.

Et tout cela est cultivé, ramassé à l'aide de la main-d'œuvre au service d'Alphonse ou louée au moment des récoltes. Faure engage, répartit le travail, fait la paye, encaisse les loyers.

Enfin du fourrage est cédé aux éleveurs des environs et l'on envisage d'engraisser des porcs, mais rien à faire, impossible d'introduire ces pauvres bêtes dans ce pays musulman : « ... toutes les démarches ont été inutiles pour les porcs dont l'entrée est absolument interdite. F... a fait une dépêche au gouverneur qu'il a fait apostiller par M. P... en qualité de maire. Mais la réponse a été négative. » Les porcs sont refoulés en Italie.

La propriété abrite des carrières exploitées pour lesquelles

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

Alphonse fait parvenir par chemin de fer de la dynamite en provenance du « seul dépôt autorisé pour la province de Constantine ». Elle lui servira aussi pour aménager la terrasse d'agrément au pied du Château.

En septembre 1907, Faure prévient Alphonse de cas de peste à Bône : « Deux mots à la hâte pour t'annoncer ce que tu sais peut-être par les journaux de France que la peste est officiellement déclarée depuis deux jours à Bône. Hier soir il y avait trois malades à l'hôpital et plusieurs familles en observation. » De cette peste on ne suit plus très bien l'évolution; il semble que les pouvoirs publics tentent d'en parler le moins possible et d'en minimiser la gravité et les dégâts.

Octobre, novembre 1907, Faure attend le retour annoncé d'Alphonse à Bône; il ne manifeste aucun souci de la santé de son maître et pourtant Alphonse ne reviendra pas en Algérie. Une crise cardiaque l'aurait-il terrassé chez son frère Louis à Marseille ?

D'autres acquisitions bônoises, postérieures à 1902, vont compliquer la succession.

En 1905, donc trois ans après la rédaction du testament, Alphonse accroît son capital immobilier par l'achat d'un immeuble à Bône même, aux 5 et 7, rue du Quatre-Septembre, en indivis à des consorts Carrère et pour la somme de 520 725 francs. Cet immeuble reçoit une trentaine de locataires, c'est dire la taille de la maison. En 1907, à la mort d'Alphonse, l'immeuble n'est pas entièrement payé et les consorts Carrère compliquent, par des difficultés de famille, la liquidation de la dette. Alors, grosse question : qui va supporter la dette Carrère ? Est-ce le bénéficiaire particulier, en l'espèce le petit Alphonse ? Ou sont-ce les bénéficiaires universels, les quatorze neveux ? Les légistes interrogés, soumettent, à l'appui du droit, des réponses diamétralement opposées.

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

Voyages, échanges de correspondance, procès, vont donner naissance à de volumineuses archives. En France, c'est surtout Maître Henri Perraud, mari de la petite Jeanne, qui prend les affaires en mains. En Algérie, entre autres hommes de lois, l'avoué F. Dazinière, grand-père de Geneviève Franc-Vicaire, jouera un rôle important.

Alphonse possède d'autres capitaux en Algérie. En 1905, il achète au sieur Amor Mohamed Ben Amor Mansoui, docteur en médecine, 3 hectares 54 ares au quartier de la Zafrania nantis d'une maison d'habitation, d'une écurie et d'une remise, le tout pour 30 000 francs. Il possède des intérêts dans l'exploitation d'un garage, il est commanditaire d'une usine pour la fabrication de caisses d'emballage et préparation du bois, sous la raison sociale de "Bouzigue et Cie", mais l'affaire marche mal et les héritiers supporteront le passif. Il entretient un moulin à huile et des dépendances dans le quartier de la Colonne Randon au lieu dit Bellecour; il partage avec deux autres compagnons la chasse de Magran où les salaires des gardes comportent des « primes pour destruction de fauves ».

Possesseur d'une automobile, conseiller municipal de Bône, président du syndicat agricole, gros propriétaire terrien et immobilier, nul doute qu'Alphonse a joué un rôle dans le pays mais réduit à un temps fort court : une douzaine d'années.

Voilà ce dont hérite le petit Alphonse, filleul de son oncle homonyme. Que deviendront tous ces biens ? Pas de réponse pour le moment.

« Je lègue à ma nièce et filleule Elisabeth Chancel, fille de mon frère Edmond Chancel tous les immeubles que je possède ou posséderai dans les Hautes Alpes à l'exception de ma part dans notre maison d'habitation de Briançon avec les terrains qui en dépendent situés sur le côté gauche de la chaussée en montant et dont je fais un lot à part et exception faite aussi de mes propriétés de Guillestre.

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

« Je lègue à ma filleule et nièce Elisabeth Chancel tout ce qui se trouvera sur ou dans les immeubles à elle lègués par l'article précédent à l'exception des titres mobiliers, actions, obligations, créances par billets, parts financières etc... mais cependant y compris les créances par billets qui émaneraient de fermiers des domaines lègués. »

Ma mère, devenue M^{me} Jacques Guillemot en 1905, hérite donc de Laragne.

A quelques kilomètres à peine de Laragne, sur la route de Gap, dans un paysage de terres ravagées et de ravines noires — pas très gai ce paysage pour qui n'est pas des Hautes-Alpes — est noyée Lazer, petite commune formée seulement d'une école, vide, et d'un monument aux morts. Sur la hauteur, un oasis de verdure cache dans les arbres une maison : le château d'Allos, grande bâtisse du XIX^e sans grand goût ni grâce, immense, une vraie caserne. Autour, des champs, des pâturages représentent les domaines acquis par Alphonse, en vente par adjudication, le 21 septembre 1901, pour 31 875 francs, soit 142 hectares. Il y a là du mobilier, de peu de valeur, et de l'élevage d'agneaux, de volailles, de porcelets, de pigeons d'un revenu assez médiocre. Très vite, Elisabeth et Jacques Guillemot n'éprouveront aucun attachement à cet héritage qui ne correspond en rien à leurs capacités de gestionnaires. Des fermiers à surveiller et à rétribuer, des récoltes à préparer et à vendre, un matériel agricole à entretenir représentent de grosses tâches pour des Parisiens non avertis d'une exploitation.

Dès 1908, le ménage Guillemot signe une entente avec Gustave qui loue les deux domaines : Allos et Barracan. La correspondance entre Gustave et Henri Perraud, des factures acquittées prouvent combien Gustave s'est aussitôt intéressé à ces propriétés. Il engage la même année une promesse de vente : « pour Laragne, je suis d'accord, en principe, mais il est nécessaire de faire figurer le mobilier dans la location et la promesse de vente, à moins, que pour simplifier, Elisabeth et son mari

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

ne veuillent en faire une vente à part. » Et Gustave propose 30 000 francs pour ce domaine qu'il achètera en 1911-1912.

Il s'attachera à ce coin perdu et y viendra souvent d'Antibes, sa résidence principale. La guerre de 14 lui emporte trois de ses fils dont les noms sont gravés sur le monument aux morts de Lazer, au bord de la route. Pensait-il léguer Laragne à l'un ou plusieurs d'entre eux, son dernier ayant hérité des propriétés d'Algérie ? C'est possible, car après la guerre il se détache du domaine et n'y paraîtra plus que rarement. Il le vendra en 1921-1922 à ses fermiers, les Grimaud, actuels propriétaires du Château. L'un des fils Grimaud, bientôt sexagénaire, fut porté sur les fonts baptismaux par Gustave, et sa vieille mère se rappelle bien de la fête, du goût de Gustave pour le jambon cru, de Renée Capdevilla, sa fille, bref de tous ces Chancel. Très vieille femme, aveugle et aux trois quarts sourde, qui, au nom de Chancel, sent renaître son passé et se met à raconter pêle-mêle ses souvenirs heureux du temps lointain avec « Monsieur Gustave ».

Par le legs de son oncle, Elisabeth bénéficie aussi du quart de l'immeuble situé au « 24 Ste Catherine sous Briançon » qu'Alphonse partageait avec ses frères briançonnais en héritage de leurs parents. Cette maison, précise Maître Escalle le 13 avril 1896, « ancienne cité Chancel, actuellement gendarmerie à cheval, inscrite au plan sur le No 1053 P de la section A ensemble bâtiment indépendant comprenant écurie, sellerie, magasin à fourrages et chambre à avoine et latrines et jardins, le tout occupant une superficie d'environ 1012 mètres carrés. »

Depuis 1898, les frères Chancel la loue à la brigade de gendarmerie nationale et une circulaire du Ministère de la Guerre de 1850 précise, en quatre pages bien remplies, les devoirs du propriétaire. Il y est stipulé notamment : « ... l'eau sera fournie par une fontaine coulante placée au sud et contre le mur extérieur de la caserne, il y sera adapté un système permettant de faire couler l'eau à l'intérieur de la cour pour les besoins des

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

chevaux et des ménages... ramoner les cheminées tous les ans avant le premier novembre... fournir un drapeau neuf en étamine et le remplacer quand il sera usé... renouveler quand il y aura lieu l'inscription "Gendarmerie Nationale"... blanchir tous les trois ans les cuisines, chambres, corridors et dépendances au lait de chaux à trois couches dont la dernière à colle, l'écurie seule sera blanchie à 2 couches sans colle. Les blanchiments extérieurs, peintures et papiers peints seront renouvelés tous les six ans seulement... »

L'héritière de cette maison et ses oncles ne la garderont pas longtemps.

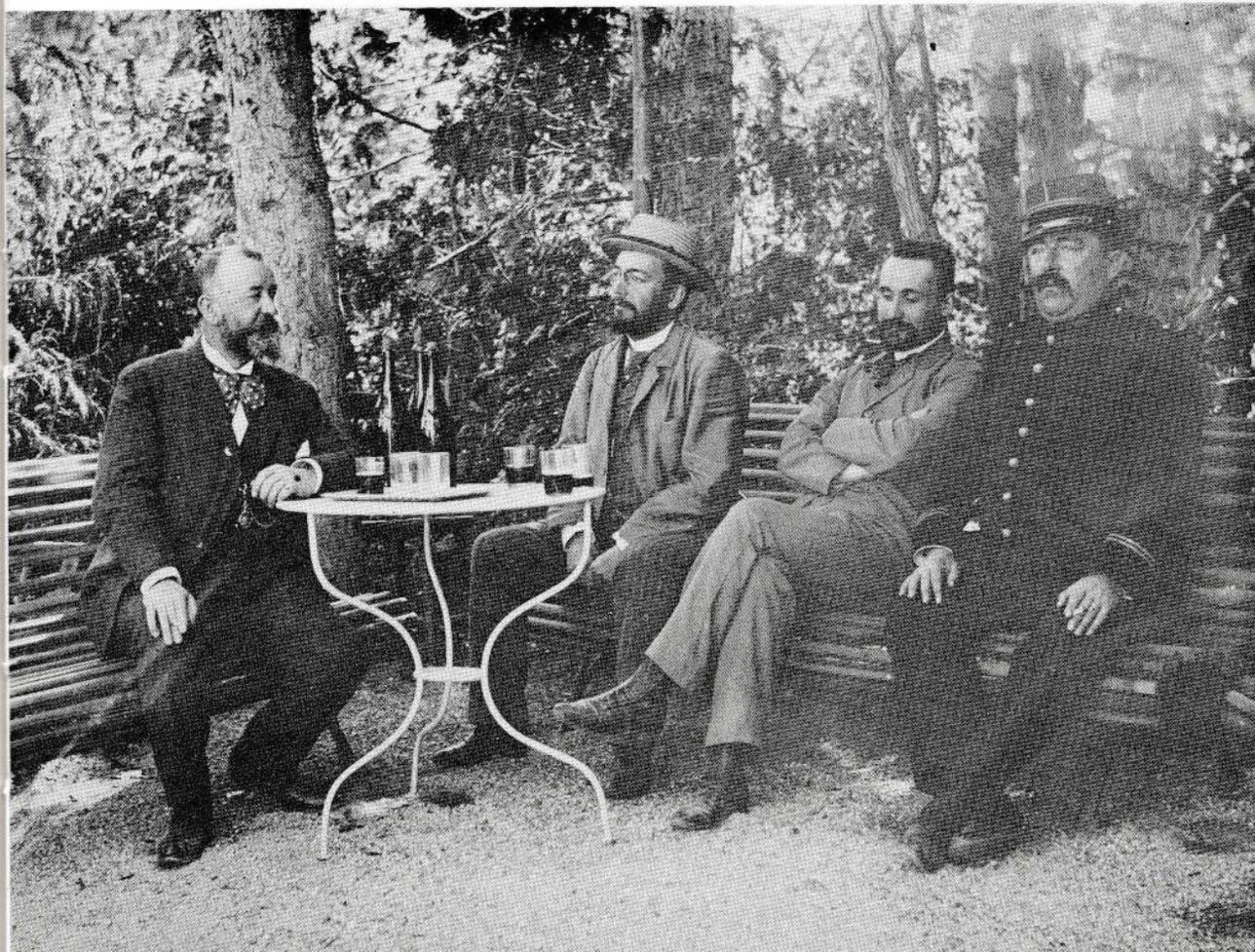
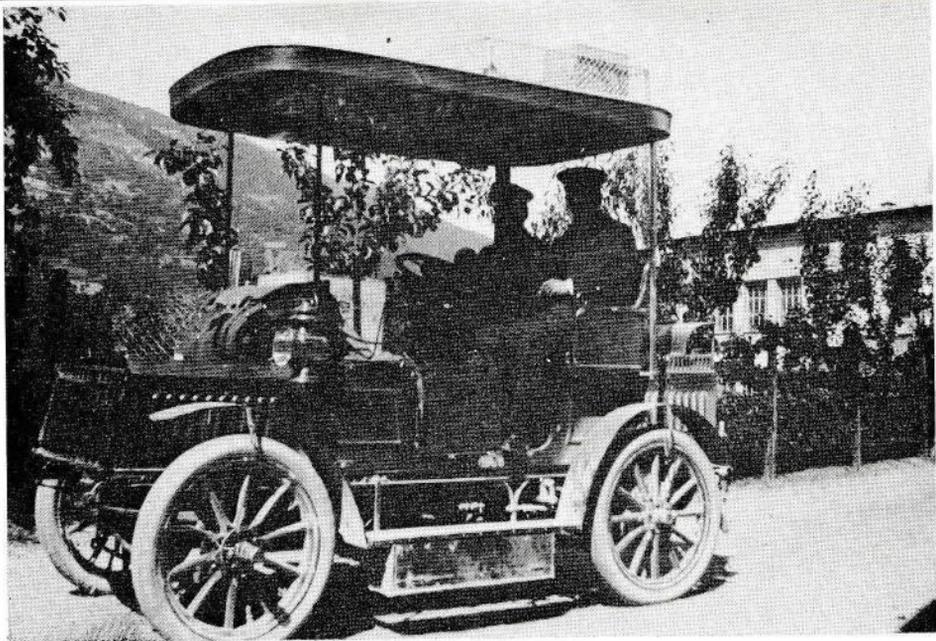
« Je lègue ma part de notre propriété de Briançon venant de nos parents et où nous passons l'été avec tous les terrains situés sur le côté gauche en montant à Briançon avec les droits d'eau de passage etc... qui en dépendent à ceux de mes frères qui en seront propriétaires avec moi à l'heure de ma mort avec tout ce qui y sera m'appartenant en propre à l'exception des titres ou valeurs mobilières et aussi à l'exception de mes livres et de ma collection minéralogique, géologique, et paléontologique. »

D'après le texte de Maître Escalle d'avril 1896, cette maison « une grande propriété d'agrément entièrement entourée de murs, appelé Chalet Chancel, comprenant maison de maître, maison de concierge, bâtiments d'habitation et d'exploitation, serre, terrasse, bosquets, pelouses, jardins, vergers, ayant une étendue superficielle de 2 hect. 39 ares 84 cent. inscrite au plan cadastrale sous les Nos 1032-1039-1034 P-1031 P-1045 P- de la section A déclarée d'un revenu brut de 5 000 f. au principal de 100 000 f. A fait l'objet d'un legs particulier au profit de MM. Louis, Edmond, Alphonse et Félix Chancel ainsi qu'il résulte du testament authentique de Mad. Vve Chancel aux minutes de Me. Escalle notaire à Briançon du 10 octobre 1895. »

AU CHALET

La voiture d'Alphonse ?
devant le potager
et l'Orangerie

Louis, Alphonse,
Félix Chancel
et le docteur Vagnat
dans le bosquet



LA SUCCESSION D'ALPHONSE

Ainsi Gustave, le terrible Gustave, a-t-il été évincé par sa mère de cette maison familiale et seuls, Louis, Edmond, Félix sont, dès 1907, les propriétaires du Chalet. Pas pour longtemps. Louis meurt en 1910 laissant pour unique héritière sa fille Thérèse, M^{me} Alfred Provencal. Elle vendra sa part l'année suivante et c'est ainsi que les Edmond et les Félix se retrouveront, chaque été avec leurs familles, poursuivant une heureuse indivision tout en veillant soigneusement à ne pas confondre ce qui était Edmond et ce qui était Félix. Jeu tenace habilement et joyeusement maintenu jusqu'à la fin du Chalet et dont les petits et les pièces rapportées en discernaient mal parfois les subtiles ficelles. C'était un jeu occulte formé peu à peu par les convenances, par des traditions héritées ou forgées de toutes pièces par les joueuses des générations suivantes, trop heureuses de compliquer des règles qui, en se raffinant, devenaient aussi inextricables qu'un écheveau de laine après le passage d'une compagnie de chatons.

« Je lègue mes propriétés immobilières que j'ai sur le territoire de Guillestre (Hautes-Alpes) avec tout ce qu'elles contiennent exception faite des titres ou valeurs mobilières à mon frère Félix Chancel avec prière de léguer à son tour le domaine qui vient de la branche Berthelot à un descendant de la famille sans intention possible jamais de le vendre. »

Acquis par Alphonse à sa mère en septembre 1895, que deviendront ces immeubles ?

Le paragraphe VI du testament institue des rentes viagères à sa cuisinière, à son jardinier, Louis Peloux, et à son gérant.

« Je lègue le reste de mes biens mobiliers ou immobiliers non compris dans les legs ci-dessus à l'exception toutefois de ma collection minéralogique, géologique, paléontologique, et les livres de science qui seront à Briançon lors de ma mort par partie égale à mes neveux et nièces y compris mes deux fileuls. »

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

Répartir entre quatorze personnes d'âge et de statut social différents, aux domiciles souvent mouvants, avec des décès, des situations familiales difficiles, un solde de succession constitué de capitaux divers, fit couler beaucoup d'encre et certainement beaucoup de matière grise. Tant et si bien que l'on en parle encore en 1921 et qu'un jour, excédé, Edmond s'écrit : « ... il faut avouer que mon cher frère Alphonse aurait bien pu se dispenser de nous embêter de la sorte et que même mort il ne nous procure aucun agrément » !

Le solde est constitué par neuf comptes courants établis dans des établissements bancaires de différentes villes, par les livres des bibliothèques de ces différentes habitations et qui, regroupés à Paris, seront vendus aux enchères publiques pour la somme nette de 11 460,35 francs; par sa collection de monnaies, vendue elle aussi, par le mobilier d'une maison louée à Orpierre dans les Hautes-Alpes et par celui d'un appartement à Grenoble, vendus aussi. Ce dernier, estimé à 17 750 francs, partira pour 3 822,25 francs moins les frais! Alphonse avait un pied à terre à Grenoble, 6, rue Félix-Poulat, car, avec ses frères Edmond et Félix, il s'était intéressé à l'affaire de ciments reprise par son oncle Anatole Berthelot, les "Ciments Berthelot" qui deviendront bientôt les "Ciments Prompts et Portland artificiels", ancêtres des Ciments Vicat actuels.

Son paquet d'actions qui représentait de 900 000 à 1 million de francs, vendu aussi y compris les actions des mines de la Gardette, de la ville d'Osaka, des chemins de fer de Bosnie-Herzégovine, de la Banque commerciale italienne... Il faut bien payer les droits de succession !

Comme ses parents et grands-parents, Alphonse a prêté de l'argent à des particuliers et nombre de créances font partie de l'héritage des quatorze neveux et nièces, qui ont été inventoriées mais rien ne prouve qu'elles ont été récupérées. L'une d'elles provient d'un ami d'Alphonse dont la demande révèle toute une mentalité :

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

« Mon cher collègue et ami,

« Il survient dans ma famille deux évènements (dont l'un au moins tout à fait imprévu) le mariage de Victor et celui de Camille. Le premier... épouse Melle Montgobert de Tullins, orpheline dont le père était l'un des associés de la maison Courriet et Montgobert fabriquant de papiers à Fures. De tous côtés l'on nous dit le plus grand bien de cette jeune fille. Elle a d'ailleurs un joli avoir. Tout nous présage une heureuse union.

« Camille se marie avec une de nos petites cousines, Mlle Adèle Simon, orpheline elle aussi, que nous connaissons et apprécions beaucoup. Les deux jeunes gens s'aimaient depuis longtemps, nous le savions, mais nous ne comptions pas sur une réalisation aussi prochaine de leurs projets d'avenir.

« Ce double mariage me prend absolument au dépourvu. Je ne peux cependant pas demander à mes deux futures belles-filles, encore qu'elles soient largement en mesure de le faire, de m'avancer l'argent pour les dépenses (corbeille, frais de contrat et de noces, voyage etc...) que nécessitent semblables cérémonies dans notre société.

« J'ai songé que vous qui avez des capitaux considérables vous pourriez nous prêter sous notre triple signature, la somme de sept mille francs qui me paraît suffisante pour parer à tout au moins le plus pressant. Nous vous ferions l'intérêt... il faudrait nous accorder un terme de deux ans pour que sur leurs revenus qui seront sérieux, Victor et Camille puissent rembourser sans toucher au principal de la dot de leurs femmes.

« ... Je vous demande pardon d'en user ainsi avec vous mais dans notre pauvre pays des Alpes surtout dans notre région, on ne peut guère, en dehors des banques, trouver en si peu de temps une somme relativement considérable... J'ai compté sur notre bonne amitié pour me rendre ce grand service. »

Alphonse a prêté; a-t-il été remboursé ?

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

Mais tout ceci n'est rien en face de la complexité de l'affaire de La Volta dont héritent aussi les quatorze neveux. On en parle encore en 1922 et rien ne dit qu'elle ait été réglée autrement que par un passif à l'actif de l'hoirie.

En 1899, la société La Volta construit à Pierre-Bénite une usine pour la fabrication de l'acide sulfurique. Dans l'espoir de voir se créer autour d'elle un centre industriel dont elle pourrait tirer partie, elle se fait consentir par les communes voisines d'Oullins et de Pierre-Bénite, une promesse de vente de terrains, appartenant à ces communes et jouxtant son usine. Cinq ans après, à l'expiration du délai d'option, la Société n'ayant pas les capitaux nécessaires à l'achat des terrains, Alphonse, administrateur de la Société, achète les terrains à 1 franc le mètre en s'engageant pour cinq ans à donner la préférence à La Volta et à prix égal à un éventuel acheteur. En 1905, La Volta cède son entreprise à Saint-Gobain et l'année suivante Alphonse ayant trouvé acquéreur pour les terrains en la personne de M. Gérard et pour trois francs le mètre, informe Saint-Gobain de cette offre. Saint-Gobain répond : « ... elle entend se porter acquéreur des terrains à un franc 25 le mètre et s'en considérerait d'ores et déjà comme propriétaire à compter du 2 juin 1906 et déclarait tenir nulle et non avenue toute vente que pourrait consentir Chancel à Gérard... »

Le nœud est noué, la mort d'Alphonse met les héritiers en face d'une inextricable situation entre eux, Gérard et Saint-Gobain qui va se compliquer au fil des ans. Saint-Gobain ne veut pas lâcher ces terrains, Gérard veut ses terrains et les héritiers souhaitent récupérer l'argent. Procès, jugements se succèdent et des événements familiaux vont encore aggraver la situation.

La mort des trois fils de Gustave fait hériter leurs parents de leurs biens donc de la succession en suspens d'Alphonse et, comme en 1907, Gustave a divorcé de sa femme, née Charlotte de Crozals, et que celle-ci fait la sourde oreille pour donner,

LA SUCCESSION D'ALPHONSE

après 1914, une procuration à son ex-mari, cette affaire tourne à l'imbroglia dont les archives ne donnent pas de solution... même en 1922 !

« Je lègue ma collection (minéralogique, géologique, paléontologique) avec les livres qui seront à Briançon (livres de science) à la ville de Briançon sous la condition de bâtir un musée si elle ne l'a fait encore à ma mort et de mettre mon nom sur une plaque à l'entrée de la salle réservée aux sciences minéralogiques, géologiques, et paléontologiques. Si cette clause n'était pas remplie dans le délai de deux ans ma collection serait donnée au musée de Gap. »

Où est-elle ?

« Je prie mon frère Félix d'être mon exécuteur testamentaire à défaut mon frère Edmond après lui mon frère Louis et après lui Monsieur Paul Cocat, avocat à Grenoble, gendre de Madame Anatole Berthelot. »

De Félix il n'en est jamais question dans la marche de la succession et pour cause : les héritiers ont nommé en 1908 Gustave, exclu de la disposition testamentaire de son frère, entièrement responsable de la succession.

La succession d'Alphonse ne représente qu'un maillon dans la gestion du capital laissé par Evariste Chancel. La fortune du célibataire a été éparpillée entre quatorze héritiers, les droits de succession ont mangé une partie du capital. Il reste à retrouver les successions des quatre autres enfants et celles de leurs fils pour dresser un tableau d'une évolution financière très probablement conforme à une loi générale : une fortune, si considérable soit-elle, ne peut résister à un éparpillement et à une génération de rentiers. Il faut l'alimenter par des apports vifs.

Ainsi s'achève la chronique de la famille Chancel au XIX^e siècle d'après des archives inédites. N'ayant aucune prétention scientifique, elle laisse à chacun la liberté de tirer les conclusions de son choix.

L'hommage final s'adresse à la propriété dont le souvenir reste profondément gravé au cœur de plusieurs générations.

Entre les mains des seuls Edmond et Félix, le Chalet poursuivit avec bonheur sa fonction de maison familiale sous la férule d'un matriarcat permanent.

M^{me} Edmond Chancel, ma grand-mère, conseillée par son beau-frère Félix Chancel, régna de sa petite taille et de sa haute autorité sur la gestion de cette maison. Cette fraîche et jeune mariée des années 1875-1877, était devenue, avec l'âge et les tristesses de la vie, une toute petite charmante vieille dame, toujours digne et soignée, rapide, qui cachait sous une douceur égale une égale fermeté. Briançon était devenu "sa" maison où elle maintint un climat de concorde et de facilité jusqu'à sa brutale disparition en 1938.

Alors l'aînée de ses filles jusqu'en 1953, puis ma mère, prirent la relève avec leur sœur cadette et surent, avec l'aide toujours efficace et parfois déconcertante de leurs cousines Félix,

conserver à cette maison le caractère d'indivision totale qui régnait depuis la mort d'Elisa. Malgré la guerre et les restrictions, malgré l'extension des familles par les mariages et les naissances, malgré les diversités de caractères et de sentiments, malgré les frictions inévitables dans une si grande maison, cette indivision marchait. "L'état-major" décidait, les troupes suivaient, qui se montèrent jusqu'à une cinquantaine de fantassins au gros de certains étés.

L'intendance précédait les entrées, il le fallait bien, et faisait face avec souplesse aux départs et retours en perpétuelle mouvance et en liaison directe avec le baromètre. Avec le ciel dégagé, beaucoup de bruit à l'aube et peu de monde à la salle à manger. On parlait en montagne. Avec le temps gris, l'effectif se stabilisait malgré les projets élaborés la veille au soir.

"L'état-major" encaissait avec le sourire ces variations numériques autour de la table.

La guerre de 1939-1945 aurait pu briser l'union des familles et détruire ce foyer d'affection. Elle nous épargna. Il ne fut pas question, au début des hostilités, de laisser le Chalet fermé l'été. On y revint pendant les premières années et, à coup de tickets, de sacrifices, de prodiges de la part de l'état-major sur la corde raide pour nourrir ses troupes, on vécut, on survécut plutôt. Les cartes d'alimentation valseaient de Marseille où la viande était distribuée avec plus de générosité, à Lyon pour recevoir plus de fromages. Les denrées arrivaient à Briançon quand elles pouvaient. Le folklore régnait à table où chacun réservait, à côté du plat commun, ses privilèges : les plus âgés et les enfants se sentaient nettement favorisés par les tickets J3 ou V. Les adultes aspiraient à la vieillesse. Les adolescents, « cette belle jeunesse si complaisante », partaient fréquemment à bicyclette en Vallouise ravitailler la communauté en lentilles ou en pommes de terre. L'éclaireur de pointe, au retour, prévenait les cyclistes à lentilles de la présence du gendarme embusqué dans un tournant. C'était le "G" à éviter, à distraire ou à



Au Chalet. Lucie Edmond Chancel et l'aînée de ses petites-filles.

détourner, et les lentilles passaient. Restait à les trier, tâche ingrate dont l'état-major se chargeait avec une patience bénédictine.

La guerre passa ainsi, dans l'attente des absents.

La libération de l'été 1944 faillit tourner au désastre dans le Briançonnais et pour le Chalet dont les caves recueillirent plus d'un mois une quarantaine de réfugiés. A plusieurs reprises des combats opposèrent dans Sainte-Catherine Allemands et

troupes de libération : F.F.I., puis les Franco-Américains débarqués en Provence. Le Chalet fut à deux doigts de brûler, ce n'était pas encore son heure.

Après six ans d'angoisse et de difficultés, les prisonniers revenus, on souffla.

L'été 1946, la famille amaigrie mais vaillante, célébra une fervente action de grâces sous le couvert du "Cinquantenaire de l'Indivision". Ce fut la fête des retrouvailles, magnifique. Le Chalet briqué, les salons libérés de leurs housses, le service de porcelaine sorti, chacun sur son trente et un avait préparé la fête. Qui le repas et sa décoration avec ses menus "personnalisés", qui la revue, texte, décor et costumes, dont le metteur en scène fit monter la vache, tirée de son étable, sur le podium. Elle y parvint mais la descente posa un problème plus délicat : cabotine, grisée par le succès, la vache ne voulait plus descendre. Elle nous en fit bien voir. Enfin, la nuit venue, les salons retrouvèrent l'éclat des soirées d'antan.

L'indivision et le Chalet repartaient d'un bon pied.

Que seraient devenues ces maisons sans l'incendie de 1971 ?

Le Chalet Marius, cédé en 1956 par les descendants du constructeur à un Briançonnais, était devenu un hôtel; mais le Chalet Evariste ? Personne n'osait aborder le problème de sa destinée. Il était en survie, on le savait. Dans Sainte-Catherine en plein développement, il devenait anachronique.

Il méritait mieux pourtant qu'une démolition à laquelle succédera sous peu une couverture immobilière, plus appropriée aux exigences du moment peut-être, mais banale : logements, téléphérique, piscine, centre culturel et d'animation...

Construction unique dans le pays par son architecture et son décor, pris en charge par les Monuments Historiques, il serait resté au moins le témoin d'une époque et d'une entreprise, celle des frères Chancel qui osèrent lancer une industrie dans cette région démunie et qui réussirent.

ANNEXES

Comme dans les citations in-texte, l'orthographe et la ponctuation originales des trois lettres qui suivent (p. 175 à p. 188) ont été respectées.

UNE TEMPETE DANS LE CHANNEL

*Alexandre Brian à sa sœur Marina Chancel,
le 21 septembre 1837*

Paris le 21 septembre 1837

Ma chère Marina,

Nous sommes enfin arrivés ici depuis hier seulement et en parfaite santé ce qui n'est pas peu après le grand danger dans lequel nous avons été pendant 30 heures dont plus bas je te donnerai des détails. Nous avons trouvé ici une lettre de Gênes en date du 7 et une de Marseille écrite par Denis du 14 et fort heureusement toutes deux nous donnent de bonnes nouvelles sur la santé des deux familles et de toi aussi ces satisfactions nous étaient bien nécessaires car la perte de notre cher et malheureux Auguste en nous plongeant dans la plus profonde affliction avait aussi bien augmenté nos inquiétudes pour tous nos chers parents et amis qui restaient encore dans le danger. De Londres nous t'avons adressé une lettre pour notre bon ami Guillaume nous venons d'apprendre maintenant qu'ils sont tous à Grenoble chez Placide nous pensons que tu la lui auras faite parvenir. Paul se porte très bien il paraît même avoir encore un peu grandi depuis notre départ pour l'Angleterre demain jeudi il viendra passer la journée avec nous je ne sais pas encore ce que nous faisons je lui ai dit que je t'écrivais aujourd'hui et il m'a chargé de te dire qu'il t'embrassait bien de tout cœur ainsi que sa petite sœur, grand mama etc.

De Boulogne je t'ai adressé une lettre pour toi et pour Adelphe en date du 16 Juil. que j'espère vous aurez recue et dans laquelle je te disais que durant tout ce tems que nous resterions en Angleterre nous n'écririons qu'à nos frères à Gênes attendu que le port des lettres qui viennent de l'Angleterre est

extrêmement cher ainsi j'espère que tu ne nous en voudras pas si nous avons été de parole, surtout que depuis notre arrivée à Paris celle-ci et la première que nous faisons partir, nous attendions notre retour en France pour écrire à Emilie mais lorsque nous apprimes la terrible mort de notre infortuné ami Auguste pensant au danger qu'Emilie courait en restant à Marseille (où sévit le choléra) nous lui écrivîmes de suite pour l'engager à quitter Marseille et écrivîmes aussi la déjà dite lettre à Chancel.

Maintenant je vais te faire un récit de ce que nous fîmes en Angleterre et du danger que nous avons couru à notre retour

Après être restés à Londre 25 jours environ nous sommes allés à Birmingham où nous nous sommes arrêtés 5 ou 6 jours ensuite sur le chemin de fer nous sommes allés à Manchester et quelques jours après encore sur le chemin de fer à Liverpool et retournés nouvellement à Manchester après quoi nous sommes partis pour Nottingham et puis nous nous sommes nouvellement rendus à Londres nous n'avons employé qu'une 20^{ne} de jours environ dans toute cette tournée nous sommes encore restés à Londres une 15^{ne} de jours et puis nous sommes embarqués pour le Havre sur le Bateau à vapeur the Queen Adelaide nous sommes partis de Londres a 8h du matin avec un très beau tems vers une heure après midi nous arrivâmes a l'embouchure de la tamise et trouvâmes la mer assez grosse et le vent contraire mais cela n'était rien encore ça nous donnait seulement du retard dans notre marche, vers 7h du soir le vent redoubla et la mer devint beaucoup plus grosse les 3/4 des passagers étaient déjà bien malades (J.J. et moi ne l'étions pas encore) la force du vent et les grands mouvements du navire nous obligèrent ainsi que les autres voyageurs qui restaient encore sur le pont a descendre au salon que nous trouvâmes déjà tout rempli de malades et infecté par toutes les mauvaises odeurs qui s'ensuivent nous ne pûmes cependant faire a moins que de prendre place auprès d'eux et J.J. commença bientôt a se sentir malade lui aussi mais très légèrement vers 11 heures la mer était devenu

si grosse que personne ne pouvait plus se tenir a sa place tout roulait tout culbutait on ne savait presque plus connaitre le plancher du plafond et tout a coup une lame qui vint briser les vitres de la poupe et quelques planches en renversant plusieurs effets qui étaient en cet endroit avec un bruit d'enfer nous arrosa tous alors nous nous crumes couler a fond et tous ceux a qui il restait encore des forces voulurent courir sur le pont mais comme il n'y avait pas moyen de se tenir droit nous tombames tous les uns sur les autres la chandelle fut renversée quoi qu'assurée il y en avait assez pour nous estropier tous mais heureusement il n'y eut que quelques petites contusions fort légères, et le steward nous apportant mais avec beaucoup de difficultés une autre chandelle nous dit que nous n'étions pas encore perdus ! et de ne pas avoir peur nous reprimes chacun notre place dans un profond silence enfin je vois que pour te détailler tout ce qui s'est passé un cahier entier ne serait pas assez ainsi je te dirai seulement que nous sommes restés pendant 30 h environ dans une pareille position et sans manger une miette de pain ni boire une goutte d'eau lorsque nous arrivames enfin au Havre presque toute la population était sur les quais et sur l'avancée pour voir en quel état nous étions car 2 autres navires ayant échoués sur ces cotes et voyant retarder notre arrivés on nous avait crus perdus nous mimes enfin pied à terre en remerciant Dieu de bien bon cœur. J.J. veut t'écrire lui aussi aussi je lui laisse un peu de place ci derrière.

Dans quelques jours j'écrirais à Adelphe en attendant embrasses le pour moi ainsi que sa mama ses sœurs Nathalie et presente mes devoirs a Made Chancel ton affectionné frère

Alexandre Brian

Au tour de Jean-Jacques de prendre la plume

Tu seras sans doute surprise ma chère Marina de nous voir de retour à Paris sans avoir vu l'Ecosse, la hollandaise et la Belgique comme avait été nos intentions, nous comptions de Man-

chester pousser plus loin notre voyage lorsque nous reçûmes dans cette ville une lettre de nos chers frères de Gênes qui nous annonçait que le choléra commençait à faire beaucoup de mal à Gênes a cette nouvelle nous renoncâmes de suite à poursuivre notre voyage et repartîmes aussitôt pour ici comme te le dis Alexandre afin d'être plus près d'eux et pouvoir recevoir plutôt de leurs nouvelles. Jusqu'au moment que nous apprîmes que le choléra était à Gênes et à Marseille et surtout que le pauvre Auguste ce bon et cher ami en avait été la victime nous nous amusâmes assez dans notre voyage en Angleterre mais depuis ces tristes nouvelles nous ne revâmes plus qu'à revenir sur le continent. Nous avons trouvé Paul très bien portant et plus gras que lorsque nous l'avons quitté car alors il était bien maigre. Il y a ton filleul François Long qui partira probablement bientôt pour Briançon il vient d'arriver chez nous en ce moment pour nous prendre et aller dîner ensemble chez un restaurant Julien et me charge de te saluer. L'étoile qui nous préserva de la foudre à Busalla ne nous abandonna pas non plus cette fois-ci elle nous sauva d'un naufrage que nous croyons inévitable tous les bateaux partis le même jour que nous pour le continent relâchèrent dans quelque port il n'y eut que notre enragé de capitaine qui en vrai Anglais voulut tenir la mer; un jour j'espère te faire un récit de vive voix de cette orageuse traversée.

Nous avons été enchantés de l'Angleterre surtout de Londres que nous croyons la plus belle ville du monde, mais ce qui nous a le plus surpris dans cette belle île ce sont ses belles femmes et ses beaux chevaux. Aussitôt que tu en auras le tems tu nous feras le plus grand plaisir de nous donner de tes nouvelles ainsi que de celles de tous tes enfans tu pourras adresser ta lettre ici à l'hôtel Coquillière rue Coquillière ou nous sommes nouvellement logés; si la fantaisie d'aller faire une tournée en Belgique ne nous prenait pas plus tard nous resterons dans cette capitale au moins 2 mois. Nous avons reçu encore ce matin une lettre

d'Augustin (leur frère) qui nous dit qu'ils n'ont plus que 3 à 4 cas de cholera par jour Denis nous écrit aussi qu'à Marseille ça va beaucoup mieux ainsi a present nous serions contents et assez rassurés si le souvenir de la perte de ce bon et brave ami Auguste n'était toujours là présent oh ! quel triste monde que le notre ! Je te prie de presenter mes respects a Mme Chancel... embrasses pour moi toute la famille Arduin et Nathalie, adieu ma bonne sœur françois me presse pour aller diner, je t'embrasse un million de fois.

J. J.

LA GUERRE DE 1870

Laure Bessières à Elisa Chancel

(sur l'enveloppe est écrit de la main d'Elisa :

« lettre à conserver et faire lire souvent aux enfants »).

Tours le 25 f. 71

Chère Elisa, c'est à la veille d'un jour mémorable que je prends la plume pour vous écrire. Demain, sans doute, les destinées de la France seront fixées pour quelque temps du moins car je ne puis croire qu'il y ait encore un prolongement de l'armistice; l'anxiété est grande depuis dix jours et cet état de chose joint aux lourdes charges qui pèsent sur le pays, ordonne aux représentants de ne perdre aucun moment. Dans l'instant où je vous écris les conditions qui nous sont imposées sont celles arrêtées ou encore discutées je l'ignore car nous n'avons pas de nouvelles bien fraîches ici et nous ignorons à peu près ce qui se fait à Paris à Versailles à Bordeaux. Nous sommes ici comme vous le tout à fait Prusie, on ne peut circuler sans la permission de la commandantur et s'il plait à ces messieurs de prendre votre chambre ou votre salon vous n'avez rien de mieux à faire que de leur obéir; ceux qui ont un peu de dignité à mon avis courbent la tête sans mot dire, les injures ne prouvent rien et il est toujours facile de prouver à l'ennemi par la froideur et le calme de ses manières qu'on subit le droit de la force; mais qu'aucun lien ne peut exister entre lui et nous. Ainsi je ne puis comprendre ceux des Français qui reçoivent à leur table les officiers allemands avant la signature de l'armistice. Si j'étais obligée de loger et de nourrir ces messieurs, jamais on ne pourrait m'obliger de manger avec eux et je mettrais toute ma dignité à ce qu'il manque de rien, que les lois de l'hospitalité soient entièrement respectées; même pour leur prouver combien par la générosité je me trouve au-dessus d'eux comme sentiment personnel et national, mais je n'aurais

pas avec eux aucun rapport. N'êtes-vous point de mon avis chère Elisa ? ainsi que votre mari ? Et comprenez-vous les raisons mesquines et inouïes que m'ont données certaines personnes que deux tables compliquaient le service des domestiques et que la dépense serait plus forte. Hélas où est donc le cœur chez de tels gens ! et comment peut-on ne pas préférer le pain noir à celui que l'on mange avec l'ennemi de tout ce que vous avez de plus cher : la famille et la patrie. Où allons-nous chère Elisa avec de pareils sentiments ; tâchons nous autres mères qui sentons encore en nous autre chose que le lâche égoïsme, de former nos enfants, nos fils surtout à des sentiments de dignité et de dévouement si nécessaires aujourd'hui pour relever la France non seulement aux yeux des autres nations mais à ses propres yeux, car beaucoup désespèrent et le désespoir le découragement ne sont encore qu'une lâcheté déguisée. On a peur d'avoir à se vaincre, d'avoir à devenir sérieux, d'avoir à se priver et à travailler moralement et physiquement. Ne pensez-vous pas comme moi, chère amie, et ne trouvez-vous pas qu'après cette cruelle année notre tâche à nous autres femmes devenant de plus en plus sérieuse et grave, que plus que jamais nous devons nous hâter, ne rien épargner pour relever le moral autour de nous, pour prêcher l'exemple le respect à Dieu, la simplicité, le travail et l'obéissance aux lois morales et aux lois du pays. Là seulement est le salut, à cela nous devons tous nous dévouer, les hommes ne nous aideront guère ils ont horreur de ce qui les gêne ils aiment avant tout les jouissances matérielles. Après avoir souffert comme ils l'ont fait cette année, chacun dans sa sphère, ils voudront rattraper le temps perdu, et soyez sûre que la masse loin de se corriger, sera plus averse que jamais à se procurer le bien-être sans songer ni à l'avenir ni à son voisin. Prions Dieu mes chers amis que je me trompe, mais j'ai vu de tristes choses passées sous mes yeux depuis plus de 7 mois, nous tous nous pouvons lire dans les journaux bien des faits, bien des articles qui nous avertissent qu'il aura

bien à faire. Pardonnez-moi chère Elisa de vous écrire si longuement et si mal, d'être si peu éloquente sur un pareil sujet mais le cœur éprouve je ne sais quel besoin de se répandre, d'appeler le bien de toutes ses forces et de reveiller ceux qui sommeillent depuis trop longtemps; vous comprenez que je m'adresse à vous qui avez l'âme si française vous ferez comme moi chère Elisa et sans vous laisser rebutter par le mauvais accueil que tout ce qui est bon rencontre en ce monde. Vous allez entreprendre de relever ceux qui faiblissent d'ouvrir les yeux à nos enfants nous avons 9 fils à nous deux c'est déjà une petite armée et s'ils voulaient être dociles et nous comprendre ils feraient comme la goutte d'huile ils s'entendraient et gagneraient ainsi des âmes dites leur de ma part tout ce que j'espère et attend d'eux moi qui suis leur meilleure amie et dites leur lorsque vous en aurez l'occasion, chère amie, vous me rendrez la pareille près des miens

LA VIE DE SOCIÉTÉ ANGLAISE
VUE PAR UN JEUNE GARÇON

Edmond Chancel à ses parents

2 janvier 1873 :

... Nous voilà donc dans une nouvelle année; ce passage s'est accompli pour moi d'une manière assez bruyante je vais d'abord commencer par vous raconter le dîner de Gaddum qui est arrivé le premier et que je vous avais annoncé.

Lorsque Gaddum m'a invité, je lui demandais franchement si c'était un dîner de cérémonie, il me répondit en souriant d'une manière aigre-douce et en hésitant : non, non ce n'est pas de cérémonie. La manière dont il me dit cela me donna des soupçons enfin toutes réflexions faites, j'y allais en queue de morue et cravate blanche en effet mes pressentiments ne m'avaient pas trompé car on annonça d'abord le baron de Choïsaç, consul français et sa dame, ensuite le baron de choucroute, consul prussien etc... je l'appelle choucroute parceque je ne me rappelle pas son nom.

Nous étions une quinzaine de personnes tant hommes que femmes et tout cela en grande toilette. Après un dîner au champagne comme vin ordinaire, je me suis ennuyé au salon jusqu'à 11 1/2 heure à laquelle je me suis retiré dans la voiture du baron prussien n'ayant pas de voiture moi-même et me trouvant à 7 kilomètres de mon habitation. De plus je n'aurais pas pu faire la route à pieds, car il pleuvait à verse et j'étais en habit de gala. Pour y aller, je m'étais offert un fiacre, mais la prochaine fois, je refuserai ou louerai une voiture pour la soirée, car je ne veux pas avoir d'obligations à un prussien. Ceci se passait un samedi soir. Le lendemain dimanche, j'allais chez M. Watts l'après-midi et les dames m'ont mené à l'église le soir, j'ai couché chez M. Watts et ai reçu une invitation pour le lundi soir, petit bal de famille sans cérémonie, il y avait 5

demoiselles, jeunes et jolies, une dame et 7 messieurs. Nous avons dansé jusqu'à 5 1/2 h. du matin puis sommes couchés chacun sur une chaise ou un sofa, et levés à 8 h. Il faut que je raconte une habitude anglaise qui en France ne serait pas accepté des demoiselles. Voici : A Noël on décore toutes les chambres avec du gui et ce qui donne aux jeunes gens le droit d'embrasser les demoiselles qui se laissent mettre un morceau de gui sur la tête. Aussi avant de commencer le bal, nous donnait-on à chaque messieurs un morceau de gui à mettre dans notre poche puis lorsque les têtes furent un peu échauffées par la danse et le champagne, nous commençames à faire voir aux demoiselles que nous connaissions nos droits. Les unes se sauvaient sur les canapés mais la plupart se laissaient embrasser de bonne volonté quoique faisant semblant de résister, même il y en avait une qui vous lançait des oeillades agaçantes qui vous disaient clairement oui, je veux bien. Au commencement, nous prenions la peine de prendre un morceau de gui, mais au bout d'un instant nous trouvâmes cette circonstance trop gênante, et nous les embrâssames à qui mieux mieux sans nous donner la peine de leur présenter le gui.

Le lendemain veille du jour de l'an, nous étions bien fatigués, cela ne m'a pas empêché de ne me coucher qu'à 2 1/2 h. car j'ai été à 1 h. souhaiter la bonne année aux dames chez qui habite M. Sestier; et là aussi se trouve une jolie demoiselle, mais au lieu de l'embrasser, je me suis contenté de lui présenter une boîte de bonbons et pour me remercier, elle m'a écrit une petite lettre charmante... Gaddum m'a offert de me faire recevoir dans un club, qu'en pensez-vous ? Les frais d'entrée et les apports annuels sont toujours assez considérables, mais aussi c'est une ressource en cas que l'on veuille mener quelqu'un dans un endroit respectable, il y en si peu en Angleterre...

15 janvier 1873 :

... Puisque papa me demande de plus amples détails sur les réceptions de la high live voici : l'heure d'invitation est pour 7 h. c.a.d. pour 7 1/4 7 1/2. Vous arrivez en gants blancs ou couleur claire et vous êtes présenté aux dames de la société par le maître ou la dame de la maison, vous êtes obligés de leur toucher la main et cela déginganté, car en Angleterre c'est d'une grande impolitesse de toucher la main d'une dame avec un gant cependant dans le grand monde on se contente de saluer comme en France.

Après la présentation, le maître de maison vous indique une dame à conduire à table s'il y a assez de dames pour tous les messieurs, sinon vous passez à la salle à manger en compagnie de vos pensées. La différence des manières entre la France et l'Angleterre n'est pas très grande ici, on fait passer toujours deux choses à la fois, deux soupes, deux entrées, deux rôts etc... et vous prenez ce que vous aimez le mieux. Le dessert arrive, on passe un plat ou deux pour les dames qui ordinairement ne prennent rien, puis sur un signe de la maîtresse de maison, tout le monde se lève, et les dames seules passent au salon. Une fois sorties, les messieurs se rassoient et commencent à boire du sherry, du porto, du bordeaux et à manger du dessert, c'est alors qu'entrent les discussions politiques etc... Au bout d'une demi heure, on passe au billard, s'il y en a pour prendre le café, ou on le prend à la salle à manger. Tout ce qui vient de se passer prend de 7 1/2 à 9 1/2, heure à laquelle les messieurs rejoignent les dames au salon. Les uns jouent alors au whist ou causent avec les dames, on s'ennuie (j'étais du nombre de ces derniers) à 10 1/4 on commence à annoncer les voitures et généralement à 11 h. tout est parti plus ou moins enchanté. Voilà phases par phases comment les réceptions se font dans les maisons bien réglées.

... pour ce jour j'avais gardé une voiture de 7 h. à 11 h. et j'ai donné 13 f. au cocher, prix auquel nous nous étions accordés.

... Pour le whist nous jouons le whist ordinaire... et nous ne jouons jamais d'argent. Je vous remercie de ce que vous me dites au sujet des clubs, ceux d'ici ne sont pas dans ce genre, pourtant j'ai réfléchi et je trouve qu'en effet il est inutile de dépenser beaucoup d'argent pour rien, ainsi donc motus là dessus.

ILLUSTRATIONS

Marina Chancel-Arduin - Jean-Joseph-Louis Chancel - Porte de la pharmacie	17
Un des fournisseurs de Marina	29
Adelpe Arduin - Marius, Paul, Evariste, leurs épouses, leurs enfants, Clodomire Chancel-Arduin entourée de Placide et d'Adelpe Arduin	37
L'usine de la Schappe	55
Briançon et Sainte-Catherine à la fin du siècle dernier	56-57
Alphonse et Mathilde Girodon	63
Paul Chancel et son épouse	65
Evariste, Paul, x..., Marius Chancel	73
Elisa et Evariste Chancel - Olympe et Marius Chancel ..	77
Lavis du Chalet par F. Barqui	88-89
Louis et Edmond Chancel	103
Gustave, Alphonse, Maurice et Félix Chancel	109
Benoît-Jacques Berthelot et son épouse	134
Les cinq frères Chancel	137
La terrasse du Chalet vers 1900	141
Paris, 40, rue de Berlin - Elisa Evariste-Chancel, dite Mémère	143
Les refuges Evariste-Chancel et Cézanne - L'alpiniste Paul Guillemain	147
Le tableau de la famille	149
La voiture d'Alphonse ? - Les oncles dans le bosquet ..	163
Lucie Edmond-Chancel et l'aînée de ses petites-filles ...	171

TABLE

Prologue	7
Marina et la pharmacie (1837-1842)	15
La Schappe (1842-1882)	47
La construction du Chalet (1863-1885)	71
Parents et enfants (1866-1895)	101
— <i>Les Chancel et la politique</i>	118
La succession d'Alphonse (1907)	153
En guise de conclusion	169
Annexes	173
— <i>Une tempête dans le Channel</i>	175
— <i>La guerre de 1870</i>	181
— <i>La vie de société anglaise</i>	185

IMPRIMERIE ANCIENNE
43000 LE PUY-EN-VELAY